

Serge Joncour
**L'Amour
sans le faire**

roman



« Ne pas pouvoir s'aimer,
c'est peut-être plus fort
que s'aimer vraiment. »

rentrée littéraire
Flammariion

Serge Joncour
L'Amour
sans le faire

roman



« Ne pas pouvoir s'aimer,
c'est peut-être plus fort
que s'aimer vraiment. »

rentrée littéraire
Flammariion

Serge Joncour

L'Amour sans le faire

roman

Flammarion

Joncour Serge

L'Amour sans le faire

Flammarion

Maison d'édition : Flammarion

© Flammarion, 2012.

Dépôt légal : août 2012

ISBN numérique : 978-2-0812-9105-8

ISBN du pdf web : 978-2-0812-9106-5

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-0812-4914-1

Ouvrage composé et converti par [Nord Compo](#)

Présentation de l'éditeur :

Après dix ans de silence, Franck téléphone un soir à ses parents. Curieusement, c'est un petit garçon qui décroche. Plus curieusement encore, il s'appelle Alexandre, comme son frère disparu des années auparavant. Franck décide alors de revenir dans la ferme familiale. Louise, elle, a prévu d'y passer quelques jours avec son fils. Franck et Louise, sans se confier, semblent se comprendre. « On ne refait pas sa vie, c'est juste l'ancienne sur laquelle on insiste », pense Franck en arrivant. Mais dans le silence de cet été ensoleillé et chaud, autour d'un enfant de cinq ans, « insister » finit par ressembler à la vie réinventée.

L'Amour sans le faire, c'est une histoire de la tendresse en même temps qu'un hymne à la nature, une nature sauvage, imprévisible, qui invite à changer – et pourquoi pas à renaître.

Portrait de Serge Joncour par David Ignaszewski / Koboy© Flammarion

Serge Joncour est l'auteur de huit livres, parmi lesquels UV (Prix France Télévision 2003), L'Idole (2005), Combien de fois je t'aime (2008) et L'Homme qui ne savait pas dire non (2009). Ses romans sont traduits en quinze langues.

Vu, Le Dilettante, 1998 ; J'ai Lu 2000.

Kenavo, Flammarion, 2000 ; J'ai Lu, 2002.

Situations délicates, Flammarion, 2001 ; J'ai Lu, 2003.

In vivo, Flammarion, 2002 ; J'ai Lu, 2006.

UV, Le Dilettante, 2003 ; Folio, 2005.

L'idole, Flammarion, 2004.

Que la paix soit avec vous, Flammarion, 2006 ; J'ai Lu, 2008.

Combien de fois je t'aime, Flammarion, 2008 ; J'ai Lu, 2009.

L'homme qui ne savait pas dire non, Flammarion, 2009 ; J'ai Lu, 2012.

Il voulait les prévenir avant de descendre. Ce jour-là il laissa sonner longtemps, il reposa même le téléphone pour vérifier le numéro, il n'était plus très sûr depuis le temps. En ramenant l'écouteur à son oreille il tomba sur un long silence, comme si quelqu'un venait de décrocher. En fait non, ça sonnait toujours. C'est devenu inhabituel d'entendre sonner sans fin, sans qu'aucune messagerie ne se déclenche. Du regard il faisait le tour de son appartement, ce vertige absolu de devoir le quitter.

Il réessaya une heure plus tard, toujours rien, puis une nouvelle fois en toute fin d'après-midi, là encore pas de réponse. C'était inquiétant, ces sonneries qui se perdaient dans le vague, il se représentait ce décor oublié là-bas, le téléphone au fond du couloir, la maison isolée, vide peut-être, par distraction il revisitait mentalement l'endroit mais finalement ce coup-ci on décrocha, une petite voix de même à l'autre bout du fil qui lui lança :

— Allô, c'est qui ?

Cette intonation solaire, cette voix de gosse improbable, elle lui fit tout de suite penser à celle de son frère, mais ça ne se pouvait pas, bien sûr que ça ne se pouvait pas, il y avait bien longtemps qu'Alexandre n'était plus un enfant, et surtout il était mort depuis dix ans. Par pur réflexe il hasarda :

— Alexandre ?

— Oui, et toi c'est qui ?

Là-dessus Franck lâcha le téléphone comme un couteau qui viendrait juste de le couper. Il repensa à ces listes d'effets secondaires dans la notice des médicaments, à toutes ces années passées sans donner de nouvelles. Il reprit dangereusement l'appareil, le porta à son oreille, à l'autre bout il n'y avait plus rien, rien d'autre que les tonalités occupées qui cisailaient le silence. Pour dépasser le trouble il vérifia le dernier appel émis, chiffre par chiffre, c'était bien le bon, mais ça ne se pouvait pas. Par superstition il n'osa pas rappeler tout de suite. Le soir il regarda deux films en même temps, zappant d'une chaîne à l'autre. Vers onze heures il voulut appeler une dernière fois pour en avoir le cœur net, mais onze heures du soir là-bas c'était tard, et surtout il avait trop peur de retomber sur la petite voix fantôme. De là il résolut d'y aller sans prévenir, de partir dès le lendemain, certainement pas pour jouer l'effet de surprise, mais pour se laisser jusqu'au dernier moment la possibilité de faire demi-tour.

Comme tous les matins à dix heures, Louise a rendez-vous au café sur l'avenue, un rendez-vous où elle ne rejoint jamais personne, simplement cette idée la guide depuis le réveil, l'idée de ce café qu'elle va prendre en terrasse en fumant une cigarette, une parenthèse qui restitue assez bien l'illusion d'une journée nouvelle. De là elle domine toute l'avenue. Le centre-ville, elle s'en est fait un but, sans quoi elle n'y viendrait jamais. Le centre-ville avec ses rues piétonnes et ses tramways, avec ses avenues où l'on ne peut plus se garer, c'est comme un monde à part, bien protégé. Ça lui fait du bien de voir toute cette vie, mine de rien ces boutiques c'est de la vie. Là où elle habite, à quelques kilomètres d'ici seulement, il n'y a que des immeubles sans sourire, sans commerces. C'est un vrai luxe qu'elle s'offre en venant ici tous les matins, le luxe de voir défiler tous ces visages inconnus, une pure immersion dans le monde en marche, ça lui fait du bien.

Seulement ce matin c'est différent, ce matin elle est dans l'inédit. Elle aurait presque envie de sourire à l'idée que ce soir elle va quitter tout ça pour un temps. C'est comme une revanche intime qu'elle sait prendre sur cet ennui qui l'occupe ici. Elle sourit aussi en pensant que demain matin le garçon de café sera sûrement étonné de ne pas la voir arriver, peut-être même inquiet, il regardera l'horloge, dix heures et demie, onze heures, onze heures et midi, et elle ne sera toujours pas là, au bout du troisième jour pas de doute qu'il se demandera où elle est passée. D'avance ça l'amuse, cette idée de l'inquiéter, à distance, en ne faisant rien. Elle se doute bien que le patron lui aussi trouvera étonnant de ne pas la voir, « la cliente du matin au café serré », pendant huit jours d'affilée elle n'y sera pas, c'est son infime secret, elle en serait presque gaie. Elle commande un deuxième express, un luxe qu'en temps normal elle ne s'accorde pas, elle fume même une deuxième cigarette, lui vient alors l'envie de goûter le moment un peu plus longtemps.

Le matin avant ce n'était pas ça. Avant il n'y avait pas tous ces gens ni tous ces immeubles, toute cette énergie dispersée sur les trottoirs, avant il n'y avait pas de trottoirs ni de rues, pas de ville, pas d'inconnus, avant de venir vivre à Clermont, il n'y avait que des êtres proches dans des décors familiers, un calme environnant qu'elle aurait préféré ne jamais quitter. À la campagne, dès le matin les tâches s'enchaînaient d'elles-mêmes. C'était rassurant de vivre à ce point cadré par un schéma d'habitudes. Avant, tout ce qu'il y avait autour d'elle c'était beau, parfois elle s'arrêtait pour regarder, elle perdait son regard sur ces panoramas changeants, une campagne que rien n'arrêtait, même les jours où ils étaient en retard, elle se laissait gagner par cet émerveillement. D'ailleurs elle ne s'en serait jamais lassée de ces paysages, de cette campagne, un monde en soi. Avant, le matin quand elle regardait sa montre c'était pour s'étonner qu'il soit déjà sept heures, ou huit heures, alors onze heures n'en parlons pas. Maintenant onze heures pour elle c'est presque tôt.

Comme tous les jours, le patron s'avance et se poste au-devant de son établissement, il a l'attitude du marin qui d'un regard évalue la mer. Comme chaque fois en voyant Louise il trouve un commentaire à lui faire.

— On va encore souffrir aujourd'hui, ouh là, hier il a fait tellement chaud que les gens ne sortaient même plus, à seize heures l'avenue était déserte ! On n'a rien fait.

Tous les jours Louise retrouve la même crainte de devoir engager la conversation, la même envie de ne pas vraiment lui répondre. Et pourtant il a toujours quelque chose à lui dire, au sujet du soleil s'il y en a, de la circulation s'il y en a, des clients s'il y en a, quand il ne lui fait pas carrément un compliment sur son parfum alors qu'elle n'en porte pas. En même temps, ces quelques mots, c'est le signe qu'on la voit malgré tout. Ici on ne l'appelle pas par son prénom, on ne lui dit pas bonjour mademoiselle, ni madame, juste une sorte de bonjour à blanc, gommé de toute familiarité.

Ce n'est pas elle qui est distante, ce sont toutes les choses autour d'elle qui le sont devenues. De toute façon, même si le serveur ou le patron connaissaient son prénom, ils n'oseraient pas s'en servir. Ce n'est pas non plus qu'elle semble hautaine, mais son élégance sans effet, ses vêtements aux coupes sobres, ses cheveux ramenés dans un chignon simple, cette prestance qui lui vient sans la moindre envie de plaire, tout ça fait qu'elle en impose un peu. C'est un bien intime secret, que les autres ne sachent pas son prénom, d'être la seule à savoir, c'est une forme de protection, si d'un coup quelqu'un se mettait à l'appeler Louise, elle en sursauterait, elle en serait même choquée, c'en est presque une hantise.

À onze heures déjà on sent la chaleur, pas de doute, on va suffoquer, mais ce matin pour Louise tout est plus léger, elle sait que demain à la même heure elle sera là-bas, environnée d'une paix totale, et elle ira se poser au bord de la rivière, elle y trempera les pieds, soulagée de toute ville et de tout bruit. Une fois allongée au bord de l'eau, elle imaginera cette même place en terrasse, cette place qui sera vide, la sienne.

Pour une fois il se lève tôt, il jette quelques affaires dans son sac sans savoir s'il part deux jours ou une semaine, à moins que tout ça tourne mal et se finisse piteusement en aller-retour. Avant de sortir il fait le tour de l'appartement, il vérifie l'eau, coupe le gaz, puis revérifie l'eau et recoupe le gaz, il ferme la porte et la rouvre deux fois de suite, une sourde superstition le force toujours à faire ça.

Dans les couloirs du métro, emporté par la musique des écouteurs, Franck avale les marches de l'escalator qui monte à la gare, il force un peu l'effort comme pour se tester physiquement, il continue dans le hall et trace jusqu'au panneau d'affichage pour trouver son numéro de voie, mais là la musique s'arrête net, son train n'est pas affiché, le fameux train de huit heures qu'il prenait toujours. Au module tout en vitres qui est là posé comme un ovni au milieu du hall, l'agent d'accueil cherche sans conviction :

— Huit heures ? Non, je ne vois pas de train à cette heure-là.

— Mais si, je l'ai toujours pris !

— En tout cas moi je ne l'ai pas sur mon écran, et si je ne l'ai pas sur mon écran, alors ça veut dire qu'il n'existe plus.

Dans la foulée l'agent lui apprend qu'il n'y a plus la moindre liaison directe pour aller là-bas, il faut changer au moins une fois, soit cinq heures de voyage en tout. Franck se passe la main sur le front pour s'essuyer une suee imaginaire.

— Bon, et le prochain est à quelle heure ?

— Ben, ça dépend où vous voulez changer.

— N'importe, le prochain.

L'environnement sonore se compliquait, le brouhaha s'amplifiait dans un écho de cathédrale, les bruits de pas se mélangeaient aux ventilateurs des motrices, seule tout au bout là-bas, une ouverture océanique abolissait la ville. Franck se posa à la brasserie. Les journaux tiraient tous sur cette vague de chaleur qui plombait tout depuis dix jours. Exceptionnellement il s'accorda un demi-panaché. Puis assez vite un deuxième, ce qui lui tourna étonnamment la tête. Sur les notices il y a toujours des tas d'effets secondaires, qui vont de la simple rougeur aux symptômes effrayants, dans la liste il avait repéré cette expression-là, des risques de *confusion mentale*.

Il remit son iPod. Avec la musique tout devient spectacle. Autour de lui des vacanciers n'en finissaient pas d'affluer, des familles encombrées de bagages plus ou moins compliqués. En pleine canicule ça prenait des allures d'exode. Ceux qu'il enviait le plus c'était les prévoyants, la plupart avec enfants, le billet probablement réservé depuis trois mois sur Internet. C'est flagrant à quel point ces gens-là sont à leur place. La séquence est toujours la même, ils s'installent sous le panneau d'affichage, le temps que l'électronique pétille leur numéro de voie, de là ils marchent en procession vers le même quai, rassurés que tout coïncide, l'air climatisé les attend dans le gris moderne des TGV, à l'intérieur il fera frais, c'est la journée idéale pour dégager de la ville. Pour la première fois Franck se fait la remarque, ils sont tous plus jeunes que lui. Jusque-là tout parent était dans sa tranche d'âge. Des bips viennent troubler le spectacle, l'iPod est déjà à bout de batterie.

Quand le haut-parleur annonce son train, Franck regarde sa montre sans y croire. La faute sans doute à ce troisième panaché. Il se lève d'un bond, ce qui décuple la sensation d'ivresse, la diffuse dans tout le corps.

— Eh ! oh ! vous ne payez pas ?

En marchant vers la voie 19, il a l'impression de flotter, les muscles engourdis par le tournis. En arrivant devant le quai où l'attend un vieux Corail revisité en ThéoZ, il réalise qu'il a oublié d'acheter son billet. De là tout s'accélère. À la borne automatique sa carte bancaire ne passe pas, il réessaye trois fois, la banquière lui avait pourtant promis. La seule solution c'est de faire un chèque, mais les guichets sont tous pris d'assaut, dans l'urgence il demande qu'on le laisse passer, les autres font mine de ne pas comprendre dans un peu toutes les langues, du coup il s'emballe, escalade imbécile, il sent bien qu'il s'emporte, il s'en veut, mais il continue pourtant de leur passer devant, il les voit tous comme des ennemis, des égoïstes qui ne veulent pas qu'il prenne son train, il joue des coudes pour se glisser jusqu'au guichet, il en bouscule quelques-uns, pas loin de péter les plombs.

— Je vous dis que mon train part dans deux minutes !

Dans ce genre de situations, s'il y en a un pour être d'accord, c'est tous les autres que ça énerve, la tension monte autour de lui, ça fait toute une histoire alors que justement, s'il tient tant à le prendre ce billet, c'est bien pour ne pas avoir d'histoires.

Quand il fonce vers le quai 19 le coup de sifflet a déjà retenti, il court jusqu'au vertige, attrape le marchepied du dernier wagon pile au moment où la porte se referme, il a un mal fou à extraire son sac qui reste bêtement coincé, à la lutte il parvient tout de même à le dégager, il est en nage, il a failli le rater.

Onze heures du matin dans les cafés c'est l'heure fatidique, celle qui dénonce les inactifs, les retardataires, à onze heures dans les cafés le dispositif passe imperceptiblement du petit déjeuner au repas de midi. C'est là que d'un coup autour de Louise le garçon s'active, il lui faut tout mettre en place pour le service, il s'agite en tout sens alors que pour le moment il n'y a encore personne, pas le moindre client, à part Louise évidemment.

Elle le sent aller et venir autour d'elle. Il passe un grand coup de balai général, il est déjà en nage, il dispose les sous-nappes et les couverts, il dresse toutes les tables, sauf celle de Louise, il attend qu'elle soit partie tout en prenant bien le soin de lui dire : « Ne bougez pas, surtout prenez votre temps. » Dans un sourire il ajoute même : « Faites comme chez vous. » Elle y soupçonne une pointe d'ironie que pourtant il ne met pas. En somme il fait tout pour qu'elle soit à l'aise. Pour lui, cette femme c'est une cliente de trois fois rien, mais il y est attaché. Malgré cette prévenance, Louise est atteinte par cette soudaine activité. Ce qu'elle recherche aujourd'hui, c'est prolonger l'illusion d'une journée exceptionnelle, anticiper cette liberté dans laquelle elle se lancera dès ce soir, mais là, depuis dix minutes, c'est comme si le réel la rattrapait, tout la fait sursauter, tout l'agresse, la percussion des couverts en inox, les flaques de résonances sur le Formica, ces bruits de fourchettes et de couteaux accouplés de table en table, l'ardoise sur laquelle le patron fait crisser sa craie pour écrire son plat du jour, cet ordre nouveau qui affole tout, elle en vient à se dire qu'elle est en trop dans ce midi à venir.

Qu'une conscience la surplombe, qu'une lucidité la survole comme un oiseau en vol fixe, elle soulignerait à quel point elle ne bouge pas, sinon de manière infime du bout des doigts, triturant l'emballage du sachet de sucre entre le pouce et l'index.

Puis tout se calme, elle pense à ce trajet qu'elle fera de nuit pour ne pas avoir chaud, elle roulera la fenêtre ouverte, jamais vite, le trajet c'est ce qui lui plaît le plus, déjà gamine quand ils partaient en car ou en train pour les classes de neige ou à la mer, ce qu'elle aimait par-dessus tout dans les vacances c'était ces successions de paysages qui défilaient derrière la vitre, elle préférerait de loin le voyage proprement dit à ces six jours passés au milieu de ces montagnes glacées ou au bord d'une mer assaillie de bruits. Elle se sent faite pour voir passer les choses.

Les derniers pavillons défilaient de l'autre côté de la vitre, après quoi ce serait les friches de toute fin de villes, et la campagne pour de vrai. Pas trop bien installé à cause de la tablette qui gêne toujours un peu pour mettre les jambes, Franck repensait à ce coup de sang de tout à l'heure au guichet, il s'en voulait d'avoir pété les plombs. Souvent il surprend chez lui une attitude que chez un autre il ne supporterait pas. Que les autres soient décevants, c'était fatalement concevable, mais s'y surprendre soi c'était mortifiant. En longeant cet horizon de maïs déjà jauni par la sécheresse, il revit cette scène qui le hantait toujours, un genre de coup de tête là aussi, au cours d'un reportage. En fait de reportage c'était le tournage d'un film d'entreprise, pour le compte d'une marque française de condiments qui venait d'être délocalisée dans la région de Bangalore, au moins sur les bords de cornichons ils pouvaient se vanter du label *cueillis main*. Les Indiens là-bas n'avaient encore jamais vu cette grande plante-là, c'était une nouveauté totale. Tout était vert et gorgé d'eau. Les feuilles étaient d'une teinte intense, ça donnait de belles images, les fleurs jaunes qui se découpent dans le ciel bleu, l'émeraude verni des feuilles et la terre ocre sous les pieds nus des cueilleurs, c'était éblouissant. Le premier jour, il s'était longtemps baladé entre les arbustes pour faire des plans de coupe pendant que le journaliste préparait ses questions, et là, un peu à l'écart, un des cadres de l'usine, un Français, lui avait expliqué que pour éviter que les cueilleurs se mettent à voler, ils leur faisaient croire que c'était dangereux les cornichons, un genre de végétal toxique à usage médicinal, que mordre dedans tuait sur-le-champ. Du coup Franck les voyait autrement ces petites mains, des braves âmes au sourire docile, malléables et crédules à ce point. Le plus choquant, c'est que ce mensonge-là tiendrait tant qu'ils n'auraient pas la présence d'esprit de désobéir. Trois jours plus tard, une fois les images prises, Franck était retourné vers le champ pour fumer près du groupe des jeunes cueilleurs, il tendit une cigarette à ceux qui en demandaient, et là, alors qu'ils se tenaient tous accroupis devant lui, il décrocha un cornichon en haut d'une plante et y mordit à pleines dents tout en faisant les mimiques de celui qui se régale, il en croqua même un deuxième. Les jeunes cueilleurs agenouillés le regardèrent comme s'il était fou. Il leur fit signe d'y goûter eux aussi, il en arracha une belle poignée et la leur tendit. L'un d'entre eux se mit à mordiller dedans du bout des lèvres, avec une appréhension totale, certains se détournaient par conjuration, d'autres tentèrent le coup. Depuis, il ne cesse de regretter ce geste. Il avait sans doute déstabilisé ce qui tenait lieu d'équilibre là-bas, si ça se trouve ils s'étaient tous mis à en voler, des cornichons, à s'en mettre plein les poches, à les voler pour le seul luxe de les manger, ou même les revendre, pourquoi pas, à cause de lui quelque chose s'était dérégulé, ils avaient peut-être perdu leur boulot, un geste aux conséquences incalculables. Ce genre de déraillements, pour lui, c'était une hantise, c'est comme le mot de trop dans la colère, la seconde d'inattention d'avant les accidents, le genre de fautes irrécupérables dont on ne finit jamais de s'en vouloir.

Le train filait sur les lignes droites d'Ile-de-France. Des tracteurs soulevaient des nuages de terre sèche, il n'y avait pas d'arbres, pas d'animaux, tout disait l'air chaud. Dans le Théo la clim marchait mal. Un bébé pleurait dans le carré d'à côté, il se calmait uniquement quand sa mère le laissait jouer avec son téléphone portable, pourtant elle le lui reprenait chaque fois. Franck repensa à son frère. Alexandre, gamin, ne pleurait jamais, les parents en étaient fiers, on y voyait le signe d'une nature souveraine, celle d'un petit être accordé à l'universel. Pour Franck, c'était étrange, ce petit frère qui ne se plaignait pas, qui flottait dans un constant équilibre, comme si le monde lui convenait.

Franck commanda une bière au vendeur ambulant, il la décapsula en reproduisant quelque chose de ses anciens voyages. La bière va bien avec l'idée de voyager. Dans tout pays il y avait toujours une bière à découvrir, la bière locale, c'est une constante universelle, pour l'intime satisfaction de la déguster en fin de journée, une fois le boulot terminé. Il versa sa 33 Export dans un gobelet, il s'en autorisait la moitié. Dans les champs la paille était en bottes, le blé fauché. Il découvrait ces rangées d'éoliennes tout le long de la Beauce, des champs de ventilateurs gigantesques aux allures futuristes. C'était irréel, ces hélices sur les terres planes, comme en pleine mer ou en Arizona. Les tracteurs en dessous faisaient tout petits. Franck connaissait ce trajet par cœur, après la Beauce ça ondulerait vers des terres de moins en moins planes, plus loin encore ce serait le Limousin, la Creuse, la Corrèze à la frontière du Lot, des terres autrement plus sauvages que ce damier désolant.

Une heure plus loin, les fougères affolées par le train apparurent le long des voies. Dans le wagon on sentait que le décor avait changé, à cause des virages les appuis passaient d'un coude à l'autre, les silhouettes étaient de plus en plus chahutées, les somnolences compromises. Plus loin encore les forêts limousines mélangeaient les essences, les collines dessinaient maintenant de vraies vallées, tous les deux kilomètres le train s'engouffrait dans la nuit d'un tunnel, à la vitre on se trouvait mauvaise mine dans le reflet jaune, et à nouveau c'était l'éblouissement total, le plein jour revenu.

Franck savait qu'après le changement à Brive ce serait encore bien plus fort que ça, bien plus tourmenté, il retrouverait ces reliefs qui alternent le lointain, des décors qui passent d'une combe à l'autre, sillonnés de routes tordues, des chemins qui mènent parfois à une maison, souvent nulle part. La campagne. Tout ce qu'il avait fui.

Ce matin elle a du mal à repartir. Elle en est à sa troisième cigarette, à son troisième café, ça ne lui arrive jamais. Une intuition la tenaille, l'idée que c'est la dernière fois qu'elle prend un café ici, que plus jamais elle ne reviendra. Elle ne sait pas pourquoi elle pense à cela, ça devrait l'inquiéter, elle devrait se raisonner, se dire tout simplement que ce n'est pas vrai, elle en est convaincue pourtant.

Devant elle, les gens filent comme lancés de partout, chacun dans sa dynamique propre, une détermination presque enviable, en même temps elle ne voit pas bien où ils vont tous, et pourquoi à tout moment de la journée il y a toujours autant de monde pour parcourir les rues. Parfois elle n'en peut plus de ne pas savoir où ils vont tous, elle a envie de leur poser la question, de les arrêter, de tout figer dans un grand cri.

Mais de cri elle ne pousse pas. D'une certaine façon la vie a eu le dessus, il n'y a aucune autorité à contrer, personne à qui en vouloir.

Le serveur remonte un peu le store, il prive Louise de cette part d'ombre qui la masquait jusque-là de la foule, qui la protégeait de ce grand dehors ensoleillé, du coup elle se sent encore plus immobile au milieu de ces passants, toute nue.

— Ne vous inquiétez pas, c'est juste pour le retendre, je le rebaisse dans deux minutes.

Là, seule au milieu de ces chaises vides, en pleine lumière, elle est en exposition, elle est écœurée de cette valse, de ce brassage permanent, elle sent bien qu'on ne voit qu'elle, qu'on la remarque justement parce qu'elle est troublée, qu'ils sentent tous qu'elle est troublée, et plus on la regarde et plus le vertige s'accroît, plus le vertige s'accroît et plus on la remarque.

Quand le serveur rabaisse le store, tout s'apaise. Un jeune couple vient s'asseoir juste devant elle, ils s'installent à l'une de ces tables déjà dressées pour le repas de midi. Au moins elle n'est plus en avant-poste. Le serveur vient vers eux, il leur tend la carte et leur demande s'ils veulent déjeuner. Ils ne le voient pas. Ne l'entendent même pas. Il y a un reste de volupté dans leur façon d'être, la grâce de ne pas être complètement réveillés. Ils se regardent, ils se sourient, ils viennent tout juste de se lever, alors pour eux il est naturel de commander des tartines et des croissants. Le serveur récupère sèchement la nappe en papier et les couverts. Ce geste de mauvaise humeur, il leur échappe complètement, ils se rapprochent l'un de l'autre, ils se tiennent la main comme s'ils se raccrochaient au monde, c'en devient presque gênant de les observer. Ils ont l'insolence d'exister comme s'il n'y avait personne, comme s'il n'y avait qu'eux deux, mais au moins pour Louise ils sont devant.

Louise se revoit avec Alexandre. Il n'y a qu'avec Alexandre qu'elle aura eu ces gestes-là, celui de lui prendre le bras, ou de poser sa tête sur son épaule, elle l'appelait « mon arbre », elle le ressentait comme ça, elle avait souvent ce besoin de s'y adosser, de se reposer sur lui. Jamais avec un autre homme elle n'a été si proche, et plus jamais elle ne le sera. Cette certitude ne lui fait pas mal, simplement il n'y aura jamais eu qu'Alexandre pour lui inspirer ce sentiment-là, ces gestes-là, elle ne les refera pas.

« Ici ça ressemble au Montana ! »

La petite voix fantôme réveillait en lui tout un manège d'images remontées de l'enfance. Il se revoit avec Alexandre sur les roches hautes qui dominent les gorges, ces grands espaces qui s'ouvraient devant eux. « Ici ça ressemble au Montana. » C'est ce qu'ils se disaient quand ils étaient gosses, à cause du nom sans doute, le Montana ça sonnait bien. C'était aussi histoire de surestimer l'endroit, de donner une valeur mythique à ces panoramas qui leur servaient de décor, la rivière noueuse qui creuse un canyon entre les falaises, le causse solitaire avec ses horizons glacés l'hiver et arides l'été, des territoires plus ou moins offerts en fonction des saisons. Depuis le sommet des roches ils pouvaient voir la ferme en bas, comme des Indiens surplombants des westerns. De se croire dans le Montana, c'était aussi histoire d'assimiler leur environnement à ces feuilletons à la télé, une Amérique dont ils retiraient toute une représentation du monde. À la télé, les modèles étaient des hommes libres dans des espaces jamais conquis, de Joss Randall à *Kung Fu*, du Fugitif à Manix, des héros livrés à des panoramas dans lesquels on peut marcher des jours sans jamais croiser personne. Depuis la ferme en montant vers l'est en direction de l'Auvergne, on pourrait se perdre facilement et marcher longtemps avant de trouver une maison, un hameau, là aussi c'était un genre de bout du monde, seulement, au contraire du Montana, il y a toujours un moment où on retombe sur un chemin, une route qui ramène quelque part, l'Amérique en moins loin.

« Ici ça ressemble au Montana. » En même temps personne ne pouvait les contredire, personne ne se serait risqué à leur dire que le Montana c'était encore bien plus vaste et montagneux que ça, bien plus fort dans les contrastes. De l'Amérique personne ne connaissait rien, pourtant à cette époque-là elle était partout l'Amérique, sur le flanc des machines déjà, les tracteurs et les moissonneuses portaient des noms américains, les semences et les engrais aussi, les produits comme les outils, à bien y regarder, l'Amérique, ils étaient en plein dedans. Ne restait plus qu'à imaginer que le car scolaire était jaune, les fermes bordées de barrières de bois blanc, du coup ce n'étaient plus des fermes mais des ranchs, les parents, ce n'étaient plus des paysans mais des pionniers.

Se rêver dans le Montana, pour Franck c'était prendre un peu d'avance. Son obsession, c'était de partir d'ici, convaincu qu'il y avait mieux à faire de sa vie que tourner toujours sur les mêmes terres, sillonner les mêmes champs, brûler des milliers de litres de gasoil et faire des milliers de kilomètres sans s'éloigner, jamais. Depuis toujours ici, la famille se fondait sur ces enjeux, avec la ferme au centre de tout, autour de quoi il y avait les terres, les bois, un monde à soi. Franck les trouvait dérisoires ces vieux schémas, des vies qu'ils se repassaient de générations en générations comme des vieux pulls. Rien qu'en disant : « Je ne veux pas rester là », il devenait un étranger. Déjà, il refusait l'accent. À seize ans, il s'était inscrit en internat, manière de partir par anticipation. Il était d'abord allé à Limoges, puis à Clermont pour deux terminales, il revenait le week-end pour faire laver son linge. Il voulait pousser ses études, c'était louable. Dans les premiers temps il rentrait à la ferme toutes les semaines, puis une fois par mois, puis de moins en moins. Alexandre ne comprenait pas que son aîné ait l'envie de quitter tout ça. Au fil des mois s'accroissait chez lui le sentiment de trahison. C'était un peu comme si Alexandre était immuable, qu'il devenait seulement de plus en plus solide et grand, alors que Franck de son côté devenait un autre, à force il donnait l'impression de venir d'ailleurs, gagné par de tout autres influences, soulevé par de tout autres envies, d'ailleurs chaque fois qu'il descendait à la ferme il faisait l'amer constat de n'avoir plus rien en commun avec eux, les conversations ne venaient plus, les silences duraient un repas.

À la campagne on le sait, celui qui a goûté à la ville, il est foutu, celui qui a goûté à la ville, il ne reviendra pas.

Depuis l'âge de douze ans, son idée, c'était de travailler pour le cinéma. Il avait eu une caméra en cadeau pour sa communion, et très vite la lubie était devenue projet. Seulement pour passer un BTS dans les métiers de l'image, il fallait bien monter à Paris. Le cinéma, c'était aussi une manière de passer de l'autre côté des feuilletons, des études pas trop glorieuses mais il sera tout de même devenu cadreur, pas vraiment dans le cinéma. Il aura juste tourné deux courts-métrages, deux tentatives où il aura perdu de l'argent en plus de ses illusions. Cadreur, il s'en tenait à ça. Porter la caméra, dans le fond, c'était s'inscrire dans le prolongement de ses origines, malgré lui il revenait du côté de la charge, parce que c'était son corps qu'on sollicitait, surtout au début, il se cassait le dos avec des Bétacam de vingt kilos, en extérieur par tous les temps, à travailler debout, assis et à reculons, malgré lui il rejoignait quelque chose de ses ancêtres, pour cette contribution obligée de la force, comme ceux qui se ruinaient les muscles pour travailler la terre.

À Paris, il aura vite compris que le milieu social était déterminant, qu'on ne s'en déprenait jamais définitivement. Quand on lui demandait d'où il venait, il faisait diversion, ne trouvant pas trop reluisant de dire que ses parents étaient agriculteurs, paysans ça ne passait pas. À Paris on est apprécié à la mesure de l'intérêt qu'on représente, d'où l'urgence de s'en donner.

Pour les parents heureusement qu'il y avait Alexandre. Par la force d'un instinct, le cadet avait la terre dans le sang. Dès huit ans il avait les intonations pour guider les vaches, il les faisait venir à lui depuis le bout du pré, il savait le nom de chacune et serrait les dents chaque fois que l'une d'elles partait à l'abattoir, pour certaines il chialait même. Alexandre, il avait tous les traits du successeur. Dès huit ans il prêtait main-forte au père ou à l'oncle à tout bout de champ, il portait les tronçonneuses en rêvant de les démarrer un jour, et surtout il était né avec cette manière d'empoigner les choses, une poigne qui fait que d'emblée la main domine l'objet. À la ferme là-bas, tout se saisit à pleine main, même quand ils caressaient les chiens ils y allaient d'une paluche franche et pas gênée, leur flattant le ventre sans retenue, sans la moindre crainte de se salir ou d'abîmer. Alors que Franck, lui, il se sentait souvent atteint par la crainte de se salir ; s'il flattait aussi les chiens, il le faisait presque du bout des doigts.

Tout le long de l'enfance, avec ses six ans de moins, Alexandre cherchait à rattraper l'aîné, il instaurait une rivalité permanente, en toute chose il voulait que la compétition se tisse. L'hiver aux premiers froids, Alexandre observait son frère, pour voir lequel des deux était sorti sans le pull,

lequel des deux était le moins frileux, le plus résistant. En même temps, s'ils étaient sortis tous les deux sans le pull, rien qu'en tee-shirt dans le vent glacé, pour lui ça voulait dire qu'ils étaient frères à ce point-là, plus forts que le froid, plus forts que les éléments eux-mêmes, pour Alexandre c'était déterminant de se vivre comme deux frangins, ressentir au plus intime cette fine communauté d'êtres identiques. Dans toute enfance il y a l'allié fondateur, l'*alter ego* avec lequel au-delà de la complicité s'élabore quelque chose de soi-même. Bien souvent, vingt ans après, il ne reste plus grand-chose, au pire la complicité a viré au ressentiment. En grandissant Franck prenait de la distance, il ne suivait plus son frère dans ce besoin de tout défier, de sortir sous les éclairs et d'ouvrir grande la bouche aux pluies d'orages, tout ça ne l'amusait plus. Franck leur laissait cette manière de ne pas s'avouer de faiblesse.

Le cadet le dispensait d'endosser le rôle du successeur, un rôle crucial quand il y a de la terre, surtout des terres profondes et grasses près de la rivière, des terres que tout le canton enviait, sans compter les noyers et les dizaines d'hectares de bois en bord de route, des bois d'œuvre, faciles à débarder. Par la suite Alexandre aura pris la tête du domaine, fier d'assurer la relève, totalement dévoué au sacerdoce, il se levait avec le jour, se couchait bien après la nuit, comblé de vivre auprès des bêtes. Par la force des choses, il s'endurcissait. Comme tous les gars d'ici il passait ses dimanches à traquer le gibier, rêvait de prises toujours plus grosses, participait à tous les ball-traps, il baignait naturellement dans les enjeux de là-bas, un schéma fait de prédateurs et de proies, parce que là-bas un homme c'est aussi fait d'une arme et d'un chien. De tout point de vue Alexandre, c'était le bon fils, il garantissait la pérennité des terres et du troupeau, un genre de cow-boy finalement, il en avait pris l'allure, il avait même mis deux chevaux dans le pré, il n'avait jamais le temps de les monter, mais bon, les chevaux étaient là. Alexandre, c'était devenu cet homme solide au regard bleu et à la nuque tannée, très éloignée de leur peau d'enfance, un pur cow-boy avec les chemises à carreaux et le jean, un cow-boy plus vrai que nature, un cow-boy mort en cow-boy, un fusil à la main et dans l'eau glacée d'une rivière.

En marchant vers le parking, Louise longe toutes ces vitrines aux tenues accordées, sans réelle envie de les posséder, sans réel désir de ressembler à toutes ces filles, à ces mannequins de polystyrène aux poses ridiculement figées. Et pourtant par moments elle s'arrête pour les regarder, elle se sent à peine plus vivante qu'elles. Ce visage inerte au-dessus de cette robe à fleurs, elle a beau lui sonder le regard, elle a beau le regarder bien en face, elle n'y projette rien, sinon une ressemblance. En partant du café, elle a juste répondu à leur au revoir, sans trop insister, quand le serveur lui a dit à demain, le patron aussi, elle leur a souri.

Une moto s'élanche juste derrière elle, à chaque fois elle redoute que ce soit lui, qu'il s'arrête à nouveau, et s'avance vers elle, sans même enlever son casque. Dans une ville de province, c'est fatal, on finit toujours par se croiser, dans une ville de province on ne se sort jamais de son passé. C'est arrivé plusieurs fois qu'il la relance, par séquences ça le reprend, il surgit de nulle part et s'avance vers elle pour lui parler. Régulièrement elle tombe sur lui dans la rue, à moto tout le temps, ce garçon ne marche jamais à pied. Au moins vingt fois il lui a fait le coup de lui dire qu'il n'y avait qu'elle, qu'il n'arrivait pas à l'oublier. S'il se pointait là, encore une fois il faudrait ne rien heurter, ne même plus chercher à lui faire comprendre qu'elle ne veut plus le voir, même pas lui parler, et si lui prenait l'idée de lui saisir le bras comme il l'a fait déjà, elle lui opposerait ce silence si facile à tenir pour elle, elle ne répondrait rien, comme les mannequins des vitrines. Depuis qu'elle a déposé une main courante au commissariat il y a trois ans, elle se sent plus ou moins protégée, profondément honteuse mais protégée. Et pourtant, ce type, ça ne l'empêche pas de réapparaître de temps à autre, de se dresser devant elle et de l'approcher.

Depuis la mort d'Alexandre elle n'a fait qu'une rencontre, et il a fallu que ce soit ce dingue, une aventure comme ça d'un soir, un soir qui se sera répété plusieurs fois, un total malentendu. Mais lui il continue d'y croire, il ne lâche pas. Pour elle, c'est comme une plaie qui ne veut pas cicatriser, ce type qui la relance, c'est un cauchemar qui l'élanche, un malaise infecté. Pourtant, plus d'une fois elle l'a vu passer avec une fille à l'arrière de sa moto, une nana accrochée à lui, chaque fois elle s'est dit qu'il avait trouvé l'amour, qu'enfin il lui foutrait la paix, et puis non, immanquablement, il y a un jour où ça le reprend.

Pourtant, les rares soirs où ils s'étaient approchés, puis vus, elle y avait mis ce qu'il faut de froideur et d'indifférence pour qu'il ne se fasse pas d'illusions, d'une certaine façon en ne lui disant rien, en ne se livrant pas autrement que par le corps, en ne faisant rien d'autre que l'amour, elle avait été honnête, tout ce qu'elle attendait de lui ce n'était rien qu'un moment, de ces moments dont on veut qu'il ne reste rien, pas même un souvenir ou un verre sale, pas même une trace sur le corps, rien, un homme juste pour l'étreinte, une aventure sans nuit et sans lendemain. Et pourtant cet homme, sans qu'il en sache rien, il lui aura laissé bien plus qu'un lit défait et un prénom à oublier, il lui aura laissé bien plus qu'un visage qu'elle arrive si bien à effacer. Un enfant. Il n'y était pour rien, il n'avait pas à le savoir, d'ailleurs il ne le savait pas. Lui en parler aurait tout dramatisé, ça aurait supposé de s'en rapprocher, basculer dans un enfer d'explications, mais le revoir elle ne le voulait pas, elle le fuyait dès qu'il se pointait, et dès qu'elle entendait de loin le râle d'une moto follement lancée, elle se préparait à ce que ce soit lui. Il ne la lâchait pas. À croire qu'inconsciemment il avait senti quelque chose.

- Tu hériteras de nous le jour de ta mort.
- Tu veux dire, le jour de votre mort.
- Non, tu m'as bien compris.

À l'automne, il arrive qu'une oie lève soudain la tête, signe qu'elle a repéré quelque chose très haut dans le ciel, et là au lieu de continuer à piétiner bêtement la cour, elle se met à battre follement des ailes comme elle ne l'a jamais fait, pour une fois elle brasse l'air jusqu'à se soulever dans une grâce inédite, et en amplifiant le mouvement elle s'envole carrément de l'enclos. C'est qu'elle va rejoindre ce groupe d'oies cendrées qui passent sous les nuages à ce moment-là, des migratrices qui partent plein sud prendre leurs quartiers d'hiver en direction de l'Espagne. De cette oie-là en général, on dit qu'elle ne reviendra pas. Alors que les autres, les vraies migratrices, dans six mois elles seront de retour. Pas la nôtre. Est-ce qu'elle s'est perdue, est-ce qu'elle ne veut plus revenir, on ne le saura jamais. Ce n'est jamais facile de revenir, plus les années passent et plus c'est compliqué.

Sur le quai de Brive, Franck attendait sa correspondance dans cette gare bizarrement suspendue entre deux trains, il se sentait piégé. Il y avait une poignée d'autres voyageurs, des vacanciers plus ou moins hasardeux. Vingt minutes d'attente. Ça lui laissait largement le temps de s'engouffrer dans le passage souterrain et d'aller se prendre un sandwich au buffet de la gare. Là, il trouva la grande salle vide, le long bar qui donnait sur les quais, personne derrière, pas le moindre client. Dehors, sur la place de la gare, le Grand Hôtel était à l'abandon, les fenêtres murées. Le garçon revint de la cuisine, presque surpris de voir un client. Il mit cinq minutes à lui préparer un simple sandwich, beurre et jambon de pays.

— C'est pour emporter ou vous le mangez au bar ?

Franck regarda le bec chromé des tireuses de bières, il songea à la fraîcheur que ce serait.

— Non, je vais le manger sur le quai.

Un jour ou l'autre un remords nous convoque. Il imaginait le genre d'accueil qu'ils lui réserveraient. Ils iraient jusqu'à masquer leur étonnement, par maladresse bien plus que par discrétion. Quand on ne s'est pas parlé depuis dix ans, c'est impossible de reprendre la conversation. De toute façon, même du temps où ils se parlaient, ils n'avaient pas grand-chose à se dire. Depuis l'enfance ça n'aura été qu'une longue séquence de reniements réciproques, une distance où la gêne se confondait à la pudeur, l'incompréhension aux scrupules. L'incompréhension quand elle s'est installée avec les parents, elle ne se règle jamais, et vouloir la régler c'est créer une incompréhension de plus. À la ferme ce n'était pas dans les habitudes de se parler, certainement pas pour se livrer. Ce que chacun pensait de l'autre il le gardait, c'était à lui, c'était son trésor. Ne pas arriver à se dire les choses c'est peut-être la forme la plus édulcorée de la sincérité, ne pas arriver à se parler c'est une façon de retenir les mots à soi, de les penser à un point tel qu'on n'arrive même plus à s'en détacher, de la sincérité à l'état brut.

Ce que Franck disait de sa famille, quand on lui posait la question, c'est qu'ils s'étaient fâchés. Tout le monde en porte en soi, des êtres comme ça, qui existent à l'état de fâchés, qu'on ne voit plus, mais qui sont là, amis ou frères, anciens amants, on est fâché, on ne se voit plus, on s'en tient là. Au début, quand il partait à l'étranger il leur envoyait chaque fois une carte postale, pour faire signe, sans doute aussi pour leur faire sentir à quel point ça lui allait bien d'avoir fait d'autres choix. La mort d'Alexandre n'avait rien changé, la mort d'Alexandre, avec tout ce qu'elle avait révélé de malaise et d'incompréhension, plutôt que de les rapprocher les avait séparés davantage. Cette mort, plutôt que de leur offrir la douleur en territoire de partage, ça avait été comme un reniement de plus, une manière de se défaire définitivement. Ce malheur, ils ne pouvaient pas le vivre ensemble, il les mettait mal à l'aise ce malheur, ce chagrin qui aurait dû les rapprocher ils s'y sentaient à l'étroit, ils s'y gênaient comme dans un véhicule trop petit. Le jour de l'enterrement ça avait été pire que tout, le coup de grâce, le tombé de hache qui fait se disloquer la souche pour de bon. Surtout qu'avec la perte d'Alexandre, les parents perdaient bien plus qu'un fils, c'est l'illusion de la pérennité qui s'effondrait.

Dans le Montana, Franck y était allé une fois, un hiver, il y avait fait un reportage sur les forestiers, une folie pure, des forçats de la coupe qui se hissent à plus de cinquante mètres pour éhouser des cathédrales de pins blancs, des arbres vaincus qui s'effondrent comme des mondes, et les ruades des Timberjack qui défoncent les chemins en monstres voraces. Le Montana en vrai c'était encore bien plus fort, bien plus grandiose et froid que ce qu'ils en imaginaient, le Montana c'était des silences gigantesques noyés sous des décors de neige, des espaces infinis où le regard se perd comme un lièvre fou, des dizaines de kilomètres sans repère. Calé dans un bus rouge, Franck avait regardé ces paysages tout en se disant que les yeux de son frère ne s'y poseraient jamais, il l'avait ressenti comme une intime trahison, Alexandre n'aura jamais connu que leur Montana à eux. Face à ce décor il s'en voulait de ce non-partage, ça remplissait tout d'une nostalgie à perte de vue. Et pourtant, même là-bas, même paumé dans ce territoire du froid, à la limite il se sentait moins déboussolé qu'en ce moment dans ce train banal qui repart de Brive, replongeant dans ces décors qui lui revenaient plus fort que la mémoire.

On a toujours un peu peur quand on entre dans un parking, il y a souvent un sournois malaise dans ce silence aux effluves pétroliers. Mais pour Louise c'est le contraire. Elle, c'est toujours au moment d'en ressortir qu'une appréhension la tenaille. Tout à l'heure elle a vraiment cru que c'était lui, l'autre dingue, du coup, elle sait que pour la journée, elle va le supposer derrière chaque démarrage de moto, derrière chaque homme casqué.

En remontant cette rampe de béton qui ramène des sous-sols vers la lumière, pendant quelques secondes Louise ne voit plus que le ciel devant elle, le ciel qui occupe tout le pare-brise, c'est le moment de la parenthèse enchantée, d'un coup il n'y a plus de ville, plus d'immeubles ni de passants, le ciel seulement. Pendant ces quelques secondes-là, Louise se dit qu'elle pourrait tout aussi bien rouler sur une route abandonnée de campagne, ou longer un parfait littoral. Seulement, tout en haut de la rampe, la voiture se remet d'un coup à l'horizontale, et très vite la ville revient autour d'elle, comme si elle venait juste d'y atterrir. De nouveau il y a les vitrines, les voitures, les passants, les feux rouges ou les croisements, une foule d'informations à assimiler. Depuis six ans qu'elle habite là, elle ne s'est toujours pas habituée à la conduite en ville, elle a toujours du mal. Jusque-là, elle n'avait jamais conduit qu'à la campagne.

Tout en roulant elle garde toujours un œil dans le rétroviseur. C'est horrible de se sentir suivie. Ce type ce n'était rien, et pourtant il prenait de la place. Physiquement il était solide, mais à côté d'Alexandre ce n'était rien. De toute façon aucun homme n'arrivait jamais à la cheville d'Alexandre. Six ans après elle l'imagine encore à cette place vide juste à côté, ce siège passager, c'était le sien, et cette impression de force qui se dégageait quand il casait son mètre quatre-vingt-huit, le siège qui pliait, d'ailleurs sept ans après le siège est toujours reculé au maximum, poussé au bout de la glissière, Louise l'a toujours laissé dans cette position, son siège passager, comme s'il n'attendait que lui.

Mais surtout, ce qu'Alexandre a de plus que les autres, tous ces hommes qu'elle voit passer dans la rue, c'est que pour toujours Alexandre sera beau, pour toujours il sera fort, pour toujours il sera jeune. Alexandre ne vieillira pas, il restera intact, et pour elle c'était mieux qu'un don, il est là fixé à vie dans sa mémoire et plus rien ne le fera changer d'apparence. Alors qu'un homme, n'importe lequel, ce n'est jamais qu'un homme dans tout ce qu'il a de mortel, un homme sans rien de miraculeux, seul Alexandre était doué de cet environnement inédit de l'éternité.

Jamais elle ne pourrait revivre avec un être qui supporte aussi mal la différence. Refaire sa vie ce serait se détacher de l'ancienne, comme s'il y avait une part de soi dont il faudrait se défaire, et ça, elle ne le veut pas. Rien n'effacera Alexandre, elle le sait, elle sait aussi que sa vie on ne la refait pas, c'est juste l'ancienne sur laquelle on insiste.

L'homme à la moto c'était autre chose. Du temps où ils se voyaient, ce qu'elle aimait chez lui c'était ce silence, cette manière de ne pas évoquer la fois prochaine, de ne même pas poser la question de se revoir. C'était cette absence totale de lien qui avait fait qu'ils s'étaient revus. Pour Louise, ce n'était même pas une histoire. Seulement, petit à petit il s'était mis en tête de se confier, avait commencé à parler d'avenir, sans se douter que ce terrain-là, chez elle, était dévoué à la mémoire d'un homme. Quand il repartait de chez Louise, à peine avait-elle refermé la porte, que déjà il n'existait plus.

Ce type, il relevait de la coïncidence, il s'était trouvé là un soir, une des rares soirées où Louise s'était laissé convaincre par ses collègues, histoire de ne pas toujours refuser, un de ces soirs comme il en arrive à tous, on se retrouve au milieu des autres pour la seule raison de les avoir suivis, alors qu'au fond de soi on se sent piégé dans cette ambiance répétitive, on se concentre sur une seule idée, rentrer. En même temps la perspective de rentrer ne résoudrait rien, ça résorberait juste ces conversations qui ne mènent nulle part, ces bruits, ces éclats de rire sur lesquels elle n'arrivait pas à embrayer. C'est là que le blouson de ce type était apparu, et cet inconnu, plutôt que de se mettre à lui parler comme le faisaient tous les dragueurs, plutôt que de chercher à l'atteindre par des banalités, il lui avait juste tendu un casque et proposé de sortir du bar pour faire un tour à moto, c'était puéril et inattendu, c'était pas grand-chose, mais pour elle c'était une façon de ne pas rester là, s'extraire de cette soirée où ses collègues prenaient un plaisir démesuré à danser sur des airs de disco. Ils lui avaient tous dit que ça lui ferait du bien de danser, et finalement c'est eux qui s'amusaient. L'idée du tour en moto ça tombait bien, c'était le parfait prétexte. Il lui proposa de faire une grande balade, après quoi il la ramènerait à leur point de départ, ou bien en bas de chez elle, ce qu'elle préférerait.

— Je ne sais pas, on roule.

À partir de là ils ne s'étaient plus rien dit. Il avait démarré pleins gaz. C'était la première fois qu'elle se retrouvait si près d'un homme depuis Alexandre. Sans même entendre le son de sa voix, sans même savoir la couleur exacte de son regard. Il n'y avait pas de dossier à l'arrière, les accélérations étaient violentes, elle était obligée de s'agripper à lui. Très vite il était sorti de la nationale au bord de laquelle se trouvait le club, et il avait pris ces routes sinueuses qui montent vers la chaîne des Puys, sans intersection ni radar. Ce corps auquel elle se raccrochait, ce buste sans visage, cet homme dont elle n'éprouvait que le cuir, cette façon de trancher les ténèbres sous le pinceau d'un phare, c'était retrouver un peu de la force d'Alexandre, c'était comme se tenir à lui, le suivre dans une fuite qui avait si peu à voir avec la vie. Quand l'homme ralentissait dans l'idée de se poser, de se parler, savoir si elle voulait faire une pause, elle lui disait simplement « encore », et il relançait pleins gaz les quatre cylindres du Vmax, il continuait follement, ivre de sa propre vitesse, ivre de pouvoir répondre aussi facilement au désir de cette fille providentielle, d'y répondre par son propre plaisir, ivre de croire lui plaire à ce point-là. C'était un type un peu paumé, il était beau mais sans trop le savoir, un homme rien de plus, un destin qui s'accommodait du simple orgueil de défier les règles, de repousser des limites aussi abordables que les contrôles de vitesse, la loi de la gravité et la peur de la mort. Un cocktail dérisoire et tentant. Lui tout ce qu'il voulait c'était brûler, brûler sa vie, ses heures, brûler son petit néant dans la fureur des vibrations mécaniques. Ça se sentait dans la façon qu'il avait de frôler de trop près la voiture qu'il dépassait, ça se sentait dans cette folie de se rabattre au dernier moment face à celle qui arrivait en face. Louise ne voulait rien voir de tout ça, simplement elle

fermait les yeux, elle n'éprouvait pas d'appréhension, pas la moindre peur, elle avait tout de suite repéré que ce type était de ces êtres que rien ne pourrait atteindre, des êtres suffisamment forts pour n'être centrés que sur eux-mêmes, pas le genre à se laisser influencer par le moindre sentiment. C'est pour ça sans doute qu'elle avait bien voulu le revoir, une semaine plus tard ils s'étaient retrouvés sur cette base-là, de n'être l'un pour l'autre qu'un frisson momentané, aller déjouer la peur, la mort comme le désir, qu'importe, pour peu qu'ils l'évitent au dernier moment. Il n'avait jamais vu ça, une fille qu'il trouvait belle, mais qui ne l'appelait pas, qui ne cherchait jamais à le joindre, qui ne cherchait même pas à lui faire promettre quoi que soit, une fille qui n'attendait rien. C'est à cause de ce silence, de ce vide total qu'elle entretenait entre eux, qu'il s'était mis à la vouloir, justement parce qu'elle ne l'appelait pas. Comme elle s'était mise à enchaîner les missions d'intérim dans des boutiques ou des hypermarchés, il ne savait jamais vraiment où elle était, où la trouver, parfois elle répondait oui à son texto, quand il lui proposait un tour de moto, mais ne lui disait pas où la rejoindre. La plupart du temps elle mettait des jours à répondre à un appel, ou ne répondait pas. Quand elle était d'accord, il passait la prendre à la sortie d'un boulot ou dans un café, il savait que ce serait pour rejouer cette partition-là, de la folle balade, une improvisation sur le fil du rasoir.

La vitesse est une folie qui résout pour un temps la question de la peur, en roulant à fond, sa peur on la décide, on la repousse de plus en plus loin, quand elle vient de soi, la peur, pour le coup elle n'effraye pas, on la contrôle, d'un simple mouvement du poignet on l'attise ou on l'éteint. Une fois sur sa moto cet homme avait ce pouvoir-là, et chez lui elle n'admirait que cela. De semaine en semaine il la propulsait dans un oubli que seule elle n'arrivait pas à atteindre. Le printemps venant, ils partaient en fin de journée, ils se fondaient à des soleils couchants ou des parcours de pluie, ils prenaient l'autoroute qui remonte au nord de Clermont, ou alors ils partaient le long des départementales sinueuses à flanc de montagne, ils roulaient des heures, enveloppés d'à-coups et de pulsations totales, et là dans la vitesse et dans ce bruit elle se lavait de tout un vécu, ce deuil qui ne passait pas elle avait l'impression de le défier, de le regarder d'en haut, là dans la folie de l'instant la peur résorbait tout, oubliés tous ces boulots idiots où elle était toujours sur le point de partir, oubliée cette vie qui ne se faisait plus.

Quand ils s'arrêtaient à une station-service, ou dans le moindre bar en bord de route, il la regardait, il cherchait ce regard qu'elle ne faisait que perdre, parfois pourtant elle se laissait prendre la main, moins par tendresse que par charité, il se disait que cette fois ça y était, elle céderait peut-être, elle lui souriait, il la désirait, là sur l'instant, comme chaque fois qu'il y pensait, il croyait bien qu'au bout de ces chevauchées ils finiraient par aller chez elle, qu'il trouverait la clé de cette tendresse infiniment enfouie, et puis un soir, alors qu'il n'y croyait plus elle lui a donné son adresse, deux ou trois fois il était revenu, mais dans l'amour elle ne retrouvait rien de cette fulgurance, elle ne retrouvait rien de cet éclat qu'il y a à tutoyer le danger, tout de suite après elle se levait, elle allait s'asseoir dans la cuisine, il restait là sur le lit, jusqu'à ce que lui vienne le sentiment de gêner, sans qu'elle lui demande de partir, il partait.

Elle est sûre d'une chose, plus jamais elle ne pourra faire l'amour avec un homme pour lequel elle aurait des sentiments, elle ne supporterait plus cette manière d'affoler l'affection, ce risque fou auquel ça expose d'aimer.

Elle craindrait même de se rapprocher d'un homme qu'elle n'aimerait pas, mais qui serait là, ce serait terrible de s'habituer à sa présence, le manque que ça ferait naître si là encore, pour une raison ou pour une autre, il devait disparaître ou s'éloigner. Aimer, ce serait de nouveau s'exposer à la peur, la peur d'être dépossédée une seconde fois. Cet homme qu'elle aimait avant, il lui servait de repère et de raison d'être. Dans l'amour il y a bien plus que la personne qu'on aime, il y a cette part de soi-même qu'elle nous renvoie, cette haute idée que l'autre se fait de nous et qui nous porte. D'autant que cet homme-là, il l'avait accueillie dans son univers, il lui apportait tout, une vie, un décor, une famille, un équilibre, cet homme-là c'était tout un monde. Sans qu'elle s'en rende compte il dessinait les contours de son existence. C'est toujours dangereux de miser son destin sur un homme. C'est si fragile, un homme.

Franck fut tiré de son sommeil comme par un coup de feu, autour de lui le train freinait dans un crissement total, toutes roues bloquées, il continuait de glisser dans une odeur d'amiante qui prenait le nez comme de la fumée. Un à un les voyageurs essayaient de comprendre, il n'y avait pas de réelle panique, juste une frayeur très étirée. Une dernière secousse et le train s'immobilisa tout au bout de son grincement, le silence s'ajouta à l'hébétude. D'un coup, plus de climatisation, plus de percussions de bogies, rien. De l'autre côté de la vitre, la nature semblait arrêtée. Franck s'était assoupi, il ignorait s'il y avait eu un choc avant ça, ne ressentait pas d'autre collision que la sienne, sa tête mal calée était allée taper sur le siège devant, du sang ruisselait de son cuir chevelu. Il saignait facilement depuis les anticoagulants. Il tira un Kleenex de sa poche et le plaqua sur son front. Dehors il n'y avait pas de dégât apparent, le train ne venait pas de franchir un pont ni un passage à niveau, on ne voyait pas de débris de quoi que ce soit. Le machiniste et le contrôleur remontaient le long du train en regardant dessous. Franck résorba sa plaie avec le Kleenex. C'était étrange de saigner déjà. Physiquement ce voyage l'entamait. De l'autre main il sortit sa caméra de son sac, comme un réflexe il se mit à filmer au cas où.

La dizaine de passagers du wagon, tous parfaitement indifférents jusque-là, tous isolés dans leur voyage, du coup se mettait à se parler :

— J'ai entendu un choc.

— Moi aussi. Juste avant.

— Pas vraiment un choc, mais un bruit mat.

— Oui, quelque chose de sourd...

Franck ne pouvait rien relayer de tout ça. Il s'était endormi après Brive, la nuque tordue dans une position impossible. Ils étaient tous d'accord sur un point, ce n'était pas une pierre, ni une voiture, mais quelque chose de souple, oui, de vivant, disait un habitué.

— Par ici ça arrive souvent avec les vaches, depuis que les haies ne sont plus entretenues, elles traînent sur les voies !

— C'est pour ça qu'ils ont fermé la ligne, celle qui monte sur l'Auvergne, certains matins ils retrouvaient carrément le troupeau au milieu des rails.

— Non, quand un train tape une vache je vous prie de croire que ça se voit, il y a des morceaux de barbaque partout sur le bas-côté, une vraie boucherie, alors que là y'a rien.

Pour lui-même, Franck pensa que ce n'était pas un suicide, le machiniste et le contrôleur n'auraient pas cet air étonné, en cas de suicide ils ont tout de suite en tête la procédure macabre à assumer, ils ne se mettent pas à faire le tour du train comme ça.

Un peu plus tard, une annonce par haut-parleur prie les passagers de ne pas descendre sur la voie et les prévient que le train restera immobilisé un temps indéterminé. Un à un ils prennent leur téléphone pour un à un découvrir qu'il n'y a pas de réseau. Franck se voyait soulagé. Au moins il n'avait pas à prévenir de son retard. De toute façon, aux Bertranges, personne n'allait jamais chercher personne à la gare, ça ne se faisait pas, non pas par rudesse ni par sauvagerie, c'est juste que la gare était loin, et l'habitude voulait qu'une fois descendu du train on prenne le car pour les trente derniers kilomètres.

Sans climatisation, la chaleur devenait tellement suffocante que le contrôleur concéda de déverrouiller les portes pour faire des courants d'air. Les voyageurs en profitèrent pour descendre sur la voie. En les voyant faire, le contrôleur reprit le micro pour ordonner de surtout bien rester sur le côté, à gauche, contre le train. Pas de chance, l'ombre était à droite. Le soleil tapait. Pour la première fois Franck posa les pieds dans ce décor mille fois traversé. Mille fois il sera passé par là, pour les week-ends ou pour les fêtes, ces paysages à force il les connaissait par cœur, au fil des kilomètres il avait ses repères, un fond de vallée en contrebas, une ancienne carrière, des ruines insolites, autant de jalons éparpillés qui marquaient la progression. C'était inédit d'y marcher. Il n'y avait rien d'extraordinaire mais il filmait quand même. D'être sur le qui-vive avec une caméra donne l'illusion qu'il peut toujours se passer quelque chose. Il tâta sans cesse ce sparadrap sur son front, une passagère lui avait trouvé un vieil Urgo au fond de son sac, il avait la sensation démesurée d'en mettre partout, alors que ça ne saignait plus. Un petit groupe s'était formé devant la motrice, le contrôleur disait de ne pas s'avancer, que tout était dangereux, si un train passait sur l'autre voie, l'effet de souffle serait tel qu'ils seraient aspirés, il disait aussi de ne pas jeter les mégots par terre, de ne pas s'approcher de la motrice, le risque était omniprésent. Le conducteur se frottait la nuque pour s'éclaircir les idées, il n'avait rien vu au moment de l'impact, juste le bruit, pour se dédouaner il montrait le chasse-pierres déformé par le choc, ce n'était pas grand-chose mais il fallait prévenir les gars pour le redresser.

— ... Ben oui, c'est pas là pour décorer.

Il montra aussi les traces de sang, une giclée furtive juste au-dessus des phares, une éclaboussure, et non pas cet impact coagulé comme c'est souvent le cas. Franck se rapprocha pour filmer. Le gars disait que c'était arrivé pile pendant qu'il jetait un œil à ses fiches horaires. En même temps, les possibilités étaient minces, un cheval qui d'un bond supplémentaire aurait basculé vers l'au-delà, Pégase rappelé par Zeus, ou bien un homme directement dégluti par l'enfer. Toujours est-il qu'il n'y avait rien sous le convoi, pas de corps ni de carcasse.

Le soleil cognait fort sur les têtes nues, la pierre noire du ballast réfractait la chaleur, là-haut dans le ciel une buse tournoyait d'un vol pesant, elle dessinait des cercles dans ce silence parfait, pile dans l'axe du soleil. De là-haut, elle devait voir le train immobilisé sur les rails étincelants, le convoi de métal posé au milieu d'une saignée qui traversait la campagne de part en part, elle devait voir les voyageurs suants qui par petits groupes reprenaient le chemin de leur wagon, ils se hissaient difficilement, la première marche est rudement dure à atteindre depuis le ballast.

Dans le vieux Corail ils n'avaient pas prévu de bouteilles d'eau. Entre fin juillet et début août, tous les repères flottent un peu. Franck avait le sentiment de se retrouver piégé dans sa propre initiative. Faire demi-tour ne rimerait plus à rien. Passé quarante-cinq ans, l'expérience aidant,

certaines ont au moins compris cela d'eux-mêmes, ils ont au moins identifié cette constante, quelle que soit la décision qu'ils prennent ils savent d'avance que ce ne sera pas la bonne. De ce point de vue-là faire demi-tour ou continuer c'était pareil. Alors autant continuer.

Chaque jour elle passe devant la clinique, en ressortant du centre-ville c'est obligé. Elle a du mal avec le mot « maternité ». À force, ce n'est qu'un immeuble comme un autre, détaché de tout affect, pour peu tout de même qu'elle ne le regarde pas trop, qu'elle ne s'appesantisse pas sur cette façade blanche aux néons bleus. Quand elle a admis qu'elle était enceinte, qu'il y avait donc bien une cause à ses curieux malaises, ce jour-là elle a appelé l'homme au blouson pour qu'ils se retrouvent le soir même. Il n'en revenait pas que ça vienne d'elle, pour une fois. Ce jour-là, elle voulait qu'ils roulent encore plus follement que d'habitude, pousser l'aiguille au fond de cette zone rouge sur le compte-tours. Plusieurs soirs de suite elle a voulu foncer comme ça, elle l'incitait même à boire des bières quand ils s'arrêtaient, elle leur commandait des cognacs, plus incapable que jamais de parler, elle en était à ne désirer que cette issue, se volatiliser dans un fracas de nuit fendue, anéantir ce trio irresponsable en tentant le diable. Lui, voyant que chaque soir elle le rappelait, que chaque soir elle se cramponnait à lui pendant des heures, il a bien cru que cette fois elle se rapprochait pour de bon, qu'elle avait vraiment besoin de le revoir.

Puis il y a eu cette image qui a tout changé, l'échographie des douze semaines, un choc qu'elle a pris comme un appel, à partir de là tout s'éclaircissait. À partir de là, plus elle sentait venir ce petit être en elle, et plus elle rejetait cet homme qui en était la cause. Au point qu'elle ne pouvait même plus le voir, il n'existait pas, il fallait qu'il n'y soit pour rien.

Du coup il ne comprenait plus, il ne savait plus à quoi s'en tenir, ça le rendait fou. Non seulement elle ne l'appelait plus, mais elle ne répondait même plus à ses appels, il venait en bas le soir, il insistait, jusqu'à rester des heures au pied de l'immeuble assis sur sa moto avec son casque, elle ne lui a jamais donné le code d'entrée mais il lui arrivait pourtant de monter, il savait qu'elle était juste là, de l'autre côté de la porte, alors il attendait, il en est venu à ça, à sonner jusqu'à l'obsession, à donner des coups de poing sur une porte qui restait muette, écœuré de lui-même, écœuré de devoir se rabaisser à ce point. Il aurait bien pu s'allonger là, dormir sur le pas de cette porte, elle ne lui aurait pas ouvert, elle faisait comme s'il n'avait jamais existé.

Le médecin lui a conseillé de ne pas rester seule. Chaque fois on lui disait de partir un peu, de prendre l'air, d'aller quelques jours dans sa famille, on lui demandait si elle en avait de la famille. À partir de là il n'y avait qu'eux, Michel et Marthe, et surtout la chambre bleue qui ouvre en grand sur les prés, d'instinct elle le sentait, seule la chambre bleue lui ferait du bien. Les derniers jours de sa grossesse elle les aura passés là-bas, aux Bertranges, de ce côté-ci du lit, celui qu'elle avait occupé avant, laissant intacte cette place vide où dormait Alexandre. La chambre d'Alexandre, c'était devenu la leur, pendant plus de huit ans, cette chambre c'était tout un monde pour elle, elle s'y sentait protégée, la seule fois en fait où la vie lui avait paru ordonnée et précieuse, c'était là. Le temps qu'ils avaient passé tous les deux dans cette chambre, c'est la seule période de sa vie où elle s'était sentie réellement en paix, où elle s'était endormie sans plus rien craindre de la nuit. Le temps qu'ils y avaient vécu dans cette chambre, tout allait bien. C'est à partir du moulin que les choses avaient changé, à compter du jour où ils étaient partis s'installer dans les pierres humides et froides tout était devenu compliqué et hostile, glacial, même Alexandre était différent, constamment préoccupé, alors que dans la chambre bleue au bout du couloir, dans cette sphère-là ils étaient un couple, doux et heureux, adultes mais en même temps toujours un peu enfants, elle ressentait cela, le fait de vivre sous le même toit que les parents, de savoir que leur chambre se trouvait à deux portes de la leur, elle y retrouvait un peu de cette magie de l'enfance, une insouciance dans laquelle on se sent protégé du monde. Pour la première fois de sa vie elle avait eu le sentiment d'être vraiment à l'abri, entourée d'une famille bienfaisante et d'un univers solide, rien ne pouvait leur arriver dans cette chambre, d'ailleurs s'ils y étaient restés dans la chambre bleue au lieu de se mettre en tête d'habiter au moulin, rien de tout ça ne serait arrivé, s'ils étaient restés dans la chambre bleue, elle serait toujours bien à l'abri dans cet éternel présent.

Ça ne donnerait sans doute rien, mais Franck filmait quand même. Il zoomait au travers de la vitre pour s'enfoncer du regard dans les sous-bois. Le train avançait en marche à vue. Les troncs au premier plan scandaient un curieux image-par-image, parfaitement hypnotisant. La rame roulait lentement jusqu'à la prochaine gare, une fois là-bas les gars de l'équipement seraient en place pour redresser le métal. Pour Franck ce serait le moment de descendre.

Dans les clairières au milieu des chênes verts, les barbelés étaient distendus et les abreuvoirs rouillés. Les branches mal taillées s'approchaient de la voie, griffant les vitres par endroits. Les wagons étaient les mêmes depuis trente ans, des sièges au tissu vert d'eau, dans les années 1980 ce vert-là était moderne. La vitre était dépolie par une buée qui persistait. Franck zooma plus profond dans le sous-bois, et c'est là dans le flou de l'image qu'il les aperçut, il les vit qui s'engouffraient vers les buis, filant ventre à terre comme ce fameux soir avec Alex et la grand-mère.

La grand-mère, tous là-bas l'appelaient la Reine, déjà parce que c'était son prénom, sans doute aussi parce qu'elle avait des dons, cette femme-là coupait le feu avec une pièce en argent et sortait l'eau des os par des prières, la grand-mère elle charmait, ce n'était pas de ces conteuses qui enchantent le réel dans la tonalité des fables, non, les miracles elle les accomplissait pour de vrai. Une enchanteresse.

Au printemps à la tombée du jour, elle partait dans la forêt de Bellary avec des sacs énormes, et quand ils étaient vraiment trop lourds, elle demandait à Franck et son frère de lui donner le coup de main. Il la revoit s'avancer devant eux sous les grands arbres, toujours plus profond, de plus en plus loin. Elle s'arrêtait toujours auprès du même chêne, et une fois sur place, elle se mettait à appeler un allié imaginaire, elle appelait sans élever la voix, et immanquablement au bout de cinq minutes, les buis tout au fond se mettaient à bouger, des grognements et des bruits de pas se rapprochaient en résonnant dans le sol, jusqu'à le faire trembler.

C'était un genre de rendez-vous, à la saison des semis, quand les jeunes pousses sortaient tout juste de terre, elle amenait des résidus et du vieux pain aux sangliers, des sangliers adoucis par les intonations de la Reine, ces mêmes bêtes après lesquelles les hommes épuiseraient leur dimanche. Elle répandait cette pitance par terre en l'écrasant le plus possible avec les talons, histoire qu'ils fassent tout de même l'effort de fouiller le sol.

Elle était liée à eux par une sorte de pacte, elle les agrainait histoire qu'ils restent dans la forêt, et qu'ils n'aillent pas la nuit retourner la terre et saccager les semences fraîchement poussées. Elle leur passait la main sur le poil pour bien montrer que ça n'avait rien de maléfique un sanglier, des monstres d'un quintal pourtant, solides comme des souches, des souches grouillantes et vives, armées de vraies lames au coin de la gueule, des bêtes capables de dévorer un chien et même un homme s'ils se sentent coincés. La Reine leur disait simplement d'approcher, signe qu'en plus de la reconnaître ils l'écoutaient. Vu de l'enfance ça confinait à la divinité.

Mais ce fameux soir, après une demi-heure à les appeler ils n'étaient toujours pas là. Franck ressent encore la main d'Alexandre dans la sienne, il revoit ces arbres que le jour abandonnait, la nuit tombe vite en forêt, le soleil se cache d'un coup et le froid monte comme une crue, pourtant la Reine voulait attendre. Ce soir-là la harde se profila lentement, macabre. La grand-mère en cherchait un du regard, le jeune mâle à la traîne, il avait les pattes arrière ruinées, une balle sans doute, une voiture, peut-être un train.

— Tant qu'il arrive à suivre, les autres ne le lâcheront pas. C'est la nature qui veut ça.

À la croire, les sangliers avaient cette ressource-là, de refuser de mourir, même avec une blessure radicale la mort procède toujours de leur choix. Certains traînent longtemps comme ça, entre épuisement et résurrection.

— Mais s'il s'arrête ils le lâcheront.

Par la vitre Franck suivait ce groupe qui s'enfonçait dans le bois pour repartir vers les souilles, là où la forêt est humide et dense, impénétrable. Trente ans après il les avait retrouvés. Dans le flou des branches il devinait le jeune mâle qui vacillait à l'arrière, celui qui refusait de mourir.

— Vite, ramassez les sacs.

La nuit était tombée. La Reine s'était remise en marche vers la 4L. Il se revoit avec son frère, essayant de replier ces sacs énormes à la va-vite, des sacs de semence au papier tellement épais qu'ils avaient un mal fou à les ratatiner, les petits bras d'Alexandre n'en faisaient pas le tour, la grand-mère était loin devant déjà, ils s'activaient pour ne pas la perdre, à un moment ils ne la virent plus, il faisait noir. Trente ans après il savait qu'elle l'avait fait exprès.

En traversant la zone commerciale à la sortie de la ville, Louise s'arrête sur le parking vide de la grande boutique discount. Elle a encore une bonne heure devant elle avant d'embaucher. Ce soir elle va voir l'enfant, alors lui vient l'envie de ne pas arriver les mains vides, à ses beaux-parents aussi elle offrira deux-trois bricoles. À cette heure-là il n'y a personne dans les grandes allées de l'hyper. Dans ce genre de magasin tout est tentant, parfaitement inutile mais tentant. Elle traîne au milieu des rayons, il n'y a que des bêtises à cinq ou dix euros, des bijoux aussi bien que des meubles, des chaussures comme des jouets. Elle aime bien l'idée qu'il y ait plusieurs petits paquets à ouvrir. Cet enfant, c'est le sien, mais à chaque fois elle sent le besoin de lui offrir un petit quelque chose, comme s'il s'agissait de l'apprivoiser, elle n'arrive même pas à se dire que c'est son fils, alors que lui pourtant, il la voit bien comme une maman.

L'enfant, c'est par peur qu'elle s'en était tout de suite détachée, par peur d'en devenir trop proche. Elle en est là, à se dire qu'aimer ce serait s'offrir à toute sorte de périls, toute sorte d'occasions de souffrir. L'enfant elle ne l'avait pas abandonné, simplement elle savait qu'il serait mieux là-bas, à l'abri d'elle. D'ailleurs dès le départ, plus de sept mois avant la naissance, le médecin lui avait demandé si elle voulait le garder.

— Vous pouvez réfléchir encore un peu si vous le souhaitez ?

Avant même qu'il soit là pour de bon, déjà on lui posait cette question. C'était étrange ; le garder, ça voulait dire qu'elle l'avait déjà.

— Prenez encore un peu temps si vous voulez.

Cette inquiétude suspecte avec laquelle on la jugeait, cette manière de la culpabiliser, cette incrédulité, tous ces doutes ça l'avait blessée.

— Oui, je le garde.

Comment dire non ? Comment dire non à ce petit être qui venait en elle ? Comment ne pas faire vers lui ces quelques pas, alors qu'il en avait fait tellement déjà ? Elle ne se sentait pas de lui faire ça, de le refuser, de ne pas être là pour l'accueillir. En même temps, dès le départ elle se disait : « Je le garde pour mieux le leur donner, je leur dois bien ça, ce sera comme leur rendre un peu de leur fils, le faire revivre. »

Ce bébé elle l'aura porté uniquement pour le transmettre. Elle en est bien heureuse de cet enfant, au moins il donne à d'autres ce qu'elle ne sait pas donner, il est l'émanation de tout cet amour qui brasse en elle mais qui ne se trouve jamais, cette lave infiniment ravalée.

Elle en est là, à remplir son Caddie de petits cadeaux inutiles, le genre de choses qui amusent sur le coup, et qu'on oublie dès le lendemain. Mais ce n'est pas si souvent qu'elle achète de la nourriture ou des objets pour quelqu'un d'autre qu'elle-même. Elle en souffre de ce manque de générosité, mine de rien, faire les courses, c'est au moins penser à l'autre.

Tout le temps qu'elle a été enceinte, Louise pensait plus que jamais à Alexandre, il lui manquait, pire qu'une partie d'elle qu'on lui aurait arrachée. C'était lui, un soir il y a dix ans, qui s'était mis à lui parler d'enfant. Malgré les étales neuves et les dettes qui s'accumulaient, malgré l'incertitude de plus en plus grande sur ce métier et les cours qui s'effondraient, malgré la charge d'assumer tous les risques et de reprendre un jour la succession d'une exploitation de moins en moins viable, un soir il avait eu la délicatesse d'aborder doucement le sujet, elle avait été touchée par cet air timide, doux, lui si solide d'habitude, il parlait d'un enfant, il voulait qu'à partir d'eux deux naisse une nouvelle famille, il avait la force de tout surmonter, c'était pour ça que dès le mois d'octobre il s'était mis à faire ces travaux au moulin. Une fois sa journée de travail terminée il passait ses soirées à rendre ces vieilles pierres habitables, il se levait à cinq heures et se couchait à minuit, dès qu'il trouvait le temps il travaillait à leur prochain chez-eux, il prévoyait trois chambres, avant même que le premier soit né il parlait déjà d'enfants au pluriel. L'ancienne ferme, la vieille bâtisse ce serait pour les parents, qu'ils y restent, qu'ils y vieillissent tranquilles. Alexandre il avait cette vision-là des choses, il voyait à dix ans, vingt ans, trente ans devant, il avait cette vision de l'avenir qu'ont les planteurs d'arbres.

Louise avait bien vu que cette idée de leur vie future le rendait lumineux. À partir de là ils auront passé des mois à guetter la réponse, à attendre sans se poser trop de questions, sans se soupçonner, sans rien de blessant. Au bout de deux ans, la question s'était posée de consulter, ils s'en parlaient, jusqu'à le faire un jour vraiment. Alexandre, c'était vraiment pas le genre à aller chez un médecin, et pourtant un samedi ils s'y étaient résolus, ça leur faisait bizarre de consulter à deux, de se retrouver à deux devant un médecin, comme s'ils ne faisaient qu'un seul corps.

Des années plus tard, quand elle a appris qu'elle était enceinte, elle a tout de suite pensé à Alexandre, c'est pour ça qu'elle était si sûre d'elle en disant « oui, je le garde ». Cet enfant, c'est comme s'il venait de ce temps-là, de cette période où ils le désiraient tant, c'est un peu comme s'il avait mis dix ans à venir.

L'assistante sociale, les médecins, ils n'avaient pas à tout connaître de son histoire, eux, ils voyaient juste une femme un peu trop seule, sans boulot stable, une fille un peu paumée. Ils ne pouvaient pas comprendre qu'elle n'aimerait plus jamais, que cette partie-là d'elle-même était donnée, résolue, abolie.

Depuis la mort d'Alexandre, plus personne n'occupera jamais ses pensées, elle ne le veut pas. Elle est trop bien placée pour savoir tout ce qu'il y a à perdre dans cette affaire-là, de tenir à l'autre. Souvent le soir, il y a bien sûr le vertige de se retrouver seule, de subir ce silence, cette tranquillité qui vire à l'abandon, mais au moins elle sait l'enfant là-bas. Cet enfant, elle l'a tout de suite vu comme une chance, pour qu'une vie neuve se fasse en dehors d'elle, pour être aimée sans être impliquée en quoi que ce soit, même absent il la sauve. Son enfant, c'est tout ce qui reste d'elle à aimer, alors autant qu'il soit loin d'elle, au moins elle ne l'abîme pas, cette part hautement aimable d'elle-même, cette seule part infiniment estimable.

Cette fois le coffre est rempli, elle a tellement envie de faire plaisir qu'elle ne sait pas s'y prendre.

L'ironie du sort, c'était que ces types-là l'aient récupéré. Du coup Franck se retrouve là, mal assis à l'arrière d'un pick-up, coincé entre une lame de bulldozer et des bidons d'essence, essayant de caser ses jambes au milieu de ce bazar. Le hasard est parfois d'une inspiration maléfique.

Que ce soit eux qui le ramassent au bord de la route, c'était comme une forme de mise en scène inéluctable du passé. Ballotté sur la plateforme du 4x4, sans rien qui protège du soleil, Franck avait le sentiment d'être tombé pile dans le genre de situation qu'il voulait éviter. Au cours des tournages dans les pays compliqués, il lui arrivait souvent de finir par en vouloir à ses routeurs, ces parfaits inconnus dont il se retrouvait totalement tributaire. Mais là, c'était pire.

Depuis le plateau arrière du vieux Chrysler, Franck les voyait de dos, tous deux dans l'habitacle. Sans rien en montrer, il avait tout de suite reconnu le fils Berthier, le grand solide au volant, celui qui s'était arrêté pour lui faire signe de monter, de monter mais à l'arrière, entre les bidons d'essence et la lame, dans un sourire il lui avait même dit de faire attention, elle était bien arrimée, la lame, mais on ne sait jamais, tout en le prévenant que ça secouerait sec,

— Désolé, mais à l'avant y'a que deux places !

— Pas de problème, ça ira.

Quant à l'autre, côté passager, ça ne pouvait être que le frère, Franck se souvenait juste du surnom, « le Rouge », à cause de ses joues, sa tête aussi lui revenait, ce visage rond aux pommettes sanguines, cette mollesse tourmentée d'un regard nerveux, le visage de l'adulte avait trahi les traits de l'enfant, il en avait tout gâché. Souvent il suffit de gommer pas mal de pesanteur, de détresse ou de désillusion pour retrouver le visage du même sous celui de l'adulte. Les Berthier, vus de la vallée, c'étaient les paysans d'en haut, ceux du causse, avec des prés en pente et des terres pierreuses, des gars rudes. C'était périlleux à travailler, les terres penchées, on les labourait toujours à la limite de la renverse, et les pierres faisaient de la casse, ces terres usaient les hommes comme le matériel, là-haut, l'été l'eau venait vite à manquer, on se prenait tous les orages de plein fouet et au plus fort de l'hiver, le froid vous attaquait les premiers, là-haut le monde n'était qu'une menace. Mais surtout depuis là-haut, c'était de là qu'on convoitait le mieux les terres d'en bas.

Franck était en plein cagnard, il avait soif, il n'en pouvait plus tellement il avait soif. Il se voyait mal leur demander à boire. De toute façon ce genre de types ne se baladait jamais avec une bouteille d'eau. Il les observait au travers de la vitre. Leur nuque était maintenant d'une tout autre écorce que leur cou d'enfant, la peau tannée par les années de plein air, on y lisait les traces de ces journées passées au soleil, les charges endurées, des cous à la rugosité d'un tronc. Franck gardait un œil sur cette lame, elle mesurait plus de trois mètres, à chaque soubresaut il avait le sentiment qu'elle le visait, il ne voyait pas bien ce qu'ils pouvaient faire d'un outil pareil, sinon armer un bulldozer et ratiboiser des hectares de souches et de buis, foutre en l'air tout ce qu'il y avait de maquis dans leur territoire pour essayer de libérer des parcelles, à coup sûr c'était ce qu'ils faisaient.

Franck sortit sa caméra pour suivre ce long travelling qui le ramenait vers la ferme, les secousses étaient infernales, il fit pivoter la caméra vers les deux frères vus de dos, deux carrures aux sursauts parfaitement synchronisés. De leur côté ils le voyaient bien faire par le rétro, ils devaient le prendre pour un fou.

Eux aussi l'avaient reconnu, puisqu'il allait aux Bertranges, ça ne pouvait être que lui, « le Parisien ». Les Berthier, ce sont eux qui avaient retrouvé le corps d'Alexandre ce matin-là. Une aube à l'air glacé comme de l'eau froide, les chiens étaient partis loin devant pour suivre les traces de pas, à l'oreille les chasseurs les devinaient le long des reliefs, des sous-bois qu'ils ont tous en tête là-bas. Seulement ce jour-là, au lieu de se mettre à aboyer comme ils le faisaient toujours, au lieu de durcir la course et d'affoler les grelots en direction de la rivière, ce jour-là il y eut quelque chose de follement plus sidérant, un silence, plus de bruits de grelots, plus d'aboiements, rien, les piqueurs éparpillés essayaient d'interpréter les indices, des coups de trompe tentaient de relancer les chiens, sans effet, c'en devenait des appels tragiques, ça lacérait ce silence sans échappatoire, les chiens ne réagissaient pas, seul le dartois lâchait des abois avec une parcimonie tragique, un aboiement qui ne ressemblait à rien, la partition s'était figée dans le froid des collines, jusqu'à ce que les Berthier arrivent sur place et voient les chiens, tête basse, ne reniflant plus rien, sans aucune fierté. Dans l'eau ils avaient vu cette masse inerte retenue par les pierres, ce jour-là c'était un homme.

Mais de ce jour de chasse-là, il ne faut pas en parler, car ce n'était pas un jour de chasse, ce n'était même pas un jour, c'était une nuit. Ils étaient sortis à la pleine lune comme ça se fait ici, chaque fois qu'un solitaire saccage les champs hors des périodes de chasse, les hommes se rassemblent et sortent de nuit avec les fusils au nom d'un droit qu'ils s'inventent. Seulement ce jour-là, vers trois heures du matin, d'un coup le ciel s'était inversé, couvert de nuages, et la lune éteinte, on n'y voyait plus rien, ce jour-là, ils avaient mis un temps fou à se retrouver, et vers cinq heures du matin ils avaient fait le point, toujours pas de sanglier, mais un homme manquait, tout s'inversait, à partir de là ce n'est plus un sanglier qu'ils se sont mis à chercher mais un homme. Jusqu'à l'aube ils l'ont cherché. Seulement, de cette mort-là, on ne doit pas en parler.

Vers treize heures, Louise repasse chez elle avant de filer au boulot. Son petit T2 restera vide pendant une semaine, elle veut fermer tous les volets pendant son absence, qu'il garde le frais. Elle rentre prudemment les fleurs de la balconnière, des lierres et des thym avec des jacinthes, dans l'immeuble elle ne voit personne à qui demander de les arroser. Dans cet immeuble personne ne se parle, on ne fait que se croiser, on ne sait déjà pas bien qui est son voisin, alors elle se voit mal du jour au lendemain, demander à l'un d'entre eux de s'occuper de ses plantes. Depuis deux jours elle a déjà commencé de préparer sa valise, elle sera prête ce soir au moment de partir. En roulant de nuit au moins elle est sûre d'éviter la chaleur, après sa demi-journée de travail elle fera encore quelques courses, et elle prendra la route. À la Comex elles lui disent toutes que ça lui fera du bien de prendre l'air, c'est même elles qui lui ont suggéré l'idée, de partir se reposer quelques jours. Cette semaine de vacances, ce sont les filles qui la lui ont offerte, c'est un cadeau de ses collègues, une sorte d'avance sur ses congés. Pour le reste elles s'arrangeront, si l'inspection du travail devait passer elles trouveront bien le moyen de faire diversion.

Avant de ressortir, Louise a encore le temps de regarder un peu la télé, elle se pose sur le canapé en fumant une cigarette. Le journal de TF1 parle toujours de petits villages à la campagne, des reportages légers qui lui font comme une respiration, elle n'est pas faite pour vivre en ville, elle le sait bien, chaque fois que sur l'écran elle voit une prairie, des collines lointaines avec des vaches en pâture, elle ressent la douleur d'un exil, cette vie-là lui manque aussi fort qu'un passé.

Les Bertranges lui manquent, seulement elle ne pouvait pas rester vivre là-bas. Après la mort d'Alexandre, là-bas aux yeux de tous elle était la fille qui a perdu son homme, elle s'en excusait presque, ça tendait un genre d'ombre tout autour d'elle, ça la désignait comme un maléfice.

Elle n'en pouvait plus de leur compassion, de leur apitoiement, de leur silence. Elle a vite compris que si elle restait, elle serait à jamais enfermée dans ce rôle, éternellement environnée de l'obscur parfum de la fatalité. Si elle restait, on guetterait à jamais cette part d'elle-même qui souffrait, et dans le même temps, si elle ravalait un peu de cette douleur, si par orgueil elle la cachait sous un semblant de gaieté, on le lui reprocherait.

Le malheur c'est comme un visage sur le visage, quand la vie vous a marquée d'une épreuve, le risque c'est de ne plus exister qu'à travers ça, d'être à jamais perçue comme la veuve, piégée à vie dans la teinte. Déjà que soi-même on n'arrive pas à se sortir de sa douleur, déjà qu'on a tant de mal à s'en déprendre, il faut en plus que les autres vous résumant à ça, c'est comme d'être malade, les autres ne voient plus que ça de vous, un malade.

Pour se défaire de cette damnation, il n'y avait qu'une solution, partir des Bertranges, ne pas rester sous les regards intimes de cette sphère trop familière, partir pour s'installer dans une ville tant qu'à faire, se noyer dans ces flots d'inconnus pour chasser cette image, cette impression d'avoir le malheur accroché à elle. Elle était venue se perdre en ville convaincue que ça changerait tout. À la campagne les autres ce sont toujours les mêmes, il y en a peu, alors qu'en ville ils se renouvellent sans fin, d'une façon miraculeuse, quasi magique, c'est ce qu'elle croyait, parce que dans le fond une ville de province ce n'est pas vraiment la ville. En s'installant en ville, elle voulait se fondre dans la masse, à une exception près elle y avait réussi.

Parfois elle se demande si derrière cette application à fuir sa vie, il n'y aurait pas le secret dessein de n'avoir pas à la regretter, de tout rater pour ne rien avoir à perdre au moment de la quitter. Elle s'efforce de se convaincre qu'on est responsable de ses malheurs, qu'on est pleinement ordonnateur de ce qui nous arrive. Elle en est à se dire que le meilleur de sa vie est passé, que le bonheur est derrière elle, c'est déjà ça de pris, ne reste plus qu'à vivre en dehors de toute attente, vivre pour soi, par soi et en soi, ne plus être influencée par personne, ne plus rien partager, pas même un lit, pas même une nuit, encore moins un matin, rien.

Elle attend comme ça 13 h 35, 13 h 35 c'est la fin du journal, 13 h 35 c'est l'heure pour elle de revenir au monde, à une forme très édulcorée de raison d'être. À 13 h 38 elle est au volant de sa vieille Golf pour être pile à l'heure à la Comex et arriver à 14 h 00 précises, surtout pas au-delà. La Comex est un peu en dehors de la ville, dans la zone industrielle, elle croise assez peu de voitures en roulant sur ce parcours-là, à coup sûr pas de piétons, des feux rouges qui donnent leurs ordres dans le vide. La Comex c'est là qu'elle travaille, un travail où depuis deux mois on ne travaille plus vraiment.

La position était intenable. Une fois sorti de la départementale la route était de plus en plus défoncée. Ils y allaient de cette conduite nerveuse de ceux qui connaissent le trajet par cœur et survolent l'accident. Avec ces suspensions flinguées, des tas d'objets sursautaient sur le plateau arrière du pick-up, ça faisait un boucan infernal, une pluie de grêlons sur de la tôle ondulée. À croire qu'ils le faisaient exprès. Franck ne perdait pas de vue cette lame qui lui faisait face. Il se retenait de formuler la moindre remarque, il ne leur ferait pas ce cadeau, il se cramponnait tout en se souillant de cette graisse tenace qu'il y avait en tout.

De toute façon il n'avait pas eu le choix, c'était même miraculeux que ces types soient passés pile à ce moment-là. Sans eux il y serait encore. Après plus d'une demi-heure à attendre sur le bord de la route, voyant qu'aucune voiture ne s'arrêtait, Franck s'était préparé à ce que ça dure, au pire il se voyait même appeler à la ferme pour qu'on vienne le tirer de là. Ç'aurait été pitoyable comme réapparition. Le train était arrivé avec du retard, il était prévu qu'il reste sur place le temps que les mécanos redressent le métal. Dans la petite gare il n'y avait toujours pas de passage souterrain, il n'y en aurait jamais. Franck avait dû faire tout le tour de la rame immobilisée pour franchir la voie, puis il avait longé la gare, c'était étrange de sentir dans son dos ce train qui ne repartait pas, qui vrombissait sur place comme un dragon blessé.

En marchant vers la gauche, il n'avait pas retrouvé le point de départ habituel du car, ni le panneau avec les horaires. Sur les murs il y avait des affiches délavées, des slogans bricolés, « Contre la suppression de la ligne de car », « Pour le maintien des trains directs », des affiches qui dataient de deux ans. Ceux-là s'étaient battus pour rien.

Trois personnes étaient descendues en même temps que lui, un couple d'une soixantaine d'années, un jeune avec un sac à dos. Ils s'étaient tous engouffrés dans la sphère climatisée de la seule voiture qui attendait là sur le parking, une Clio bleue qui repartit aussitôt. Franck s'était retrouvé seul devant la gare, oublié par cette voiture et ce train échoué, dans ce grand nulle part qu'il ne connaissait que trop. La gare était en dehors du village, aux alentours il n'y avait que le café en face, l'hôtel de la gare, fermé depuis trente ans, au moins ce n'était pas une surprise. Derrière le rideau de fer le décor devait être intact, le bar à gauche, le flipper, le baby-foot dans la salle du fond, des journaux datés de la veille sur des tourniquets grinçants. À l'époque le patron faisait aussi taxi, il était mort dans les années 1980, en même temps que sa DS.

À l'étranger, Franck ressentait souvent cette sensation d'être paumé, à la limite ce n'était pas désagréable, ça donnait l'illusion d'un renouvellement, de se sentir vierge de tout passé, parfois c'est bon de se sentir perdu, surtout quand on sait un repère imminent, un contact ou un rendez-vous.

Les roulettes de son sac étaient trop petites pour ce bitume granuleux, du coup il n'avait pas marché bien loin, seulement le long de l'allée de platanes qui menait à la départementale, et il s'était mis à faire du stop. Ça faisait des années qu'il n'avait pas levé le pouce. Avec son sparadrap sur le front, ces taches de sang sur son tee-shirt, il sentait qu'il faisait moyenne impression. Même môme, il n'aimait pas cette situation-là, il fallait vraiment que la mobylette soit en panne ou qu'ils traînent tard le soir, dans ces cas-là Alexandre prenait les choses en main, il se mettait devant et levait le pouce, il était suffisamment convaincant pour qu'une voiture s'arrête. Là en vingt minutes, trois voitures étaient passées sans ralentir, avec toujours ce même coup d'œil du conducteur qui voit sans regarder. D'avance il présumait de cette contrainte de devoir faire la conversation à un inconnu sur trente kilomètres, mais c'est là que le pick-up s'était arrêté.

Franck avait un mal fou à se stabiliser, il se cramponnait, ça tournait à l'épreuve de force, plus question de filmer, il avait reposé sa caméra sans la ranger. Les frangins devaient faire exprès de prendre les virages à fond la caisse, sans ralentir. En traversant la forêt de Bellary, les feuilles faisaient comme une voûte au-dessus de la route, un bain d'ombre fraîche, Franck bascula la nuque et regarda ce vert profond là-haut, il buvait la voûte émeraude des arbres, ces éclats du soleil qui scintillent comme sur de l'eau, il se sentait flotter dans le vert liquide, un vert limpide le dominant, un lac inversé encore plus beau que s'il fermait les yeux, il retrouva cet air, cet espace qui emplît naturellement les poumons, une plongée à la bienfaisance totale, et là il identifia sa préoccupation essentielle ces derniers temps : un profond besoin de convalescence.

Dans l'habitacle, les frangins se parlaient en tirant sur leur cigarette, avec cette manière plutôt fréquente chez ceux d'en haut, de faire des gestes pour appuyer la voix. Il ne les avait pas revus depuis des années, mais déjà il s'était fait à leur nouvelle apparence. Le plus jeune c'était ce môme sauvage qui restait tout le temps là-haut, l'été il dormait dehors pour garder les brebis, on le disait un peu bizarre, on le dit facilement de tout un tas de gens. Il se souvenait avoir dormi chez eux une nuit, entre Noël et le jour de l'an, pour assembler leurs trains électriques histoire d'en faire un géant. Noël c'était précieux, comme cadeaux les femmes offraient des cartouches aux hommes, aux femmes on offrait des truffes dans une poche de velours, de vrais bijoux. Le lendemain ils avaient tous choppé la grippe là-haut, tous sauf Franck. De là ils en avaient conclu que c'était lui qui la leur avait refilée. Une paille de plus dans le nid des vieilles rancunes, toutes ces rivalités ancestrales pour des histoires de terre ou de chasse, de bornes ou d'eau. Franck n'avait plus rien à voir avec ça, ce passé ne l'avait jamais vraiment concerné. Ça lui paraissait incroyable d'avoir été proches de ces deux types à une époque, d'avoir participé aux mêmes jeux, aux mêmes sorties au Pim's, les cons ! Il le pensa si fort qu'il laissa échapper le mot, les cons, peut-être que c'était aussi ce qu'ils se disaient de lui, croyant sans doute qu'il revenait pour récupérer la ferme, pour les emmerder.

Le pick-up freina sèchement devant l'entrée du chemin des Bertranges sans s'y engager.

— Ça ira, là ?

C'était l'aîné qui posait la question, sans même se retourner, juste en regardant dans le rétro. Ils laissèrent Franck se déplier douloureusement, il dégagea sa valise de tout ce bric-à-brac et sauta par-dessus bord. Il s'épousseta, frotta toutes ces traces qu'il avait sur le

pantalon, il regarda cette lame comme un ennemi déjoué, puis il s'approcha de l'habitable pour les remercier. Éric, l'aîné, le prénom revint à Franck d'un coup en le voyant bien en face, c'était de ces provocateurs qui vous fixent droit dans les yeux comme s'il était sur le point de dire quelque chose, puis qui ne disait rien. Toujours à la limite de la bravade, pas méchante, mais viscérale. Avec pas mal d'ironie il désigna ce pansement que Franck avait sur le front.

— Tu t'es battu ?

— Non, c'est un sanglier.

Les deux frères se regardèrent, puis regardèrent Franck, comme s'il fallait voir là une allusion.

— C'est le train, on s'est pris un sanglier, rien de plus.

— Fallait le ramener, dans ta valise on y mettrait un veau !

Franck ne sourit pas, il avait la gorge tellement sèche que ça aurait pu être pris pour de l'émotion.

— Alors comme ça, tu reviens pour la ferme ?

Il ne répondit pas. Il n'avait pas envie de se sentir lié par la moindre conversation avec eux. Les frangins en revanche avaient cette assurance hautaine de ceux qui se savent sur leur terrain, et qui sont deux.

— C'est une vraie mule ton père, il se fait vieux tu comprends, on veut pas trop le brusquer, mais maintenant, si c'est toi...

— Moi quoi ?

— Eh ben, avec toi on pourrait s'entendre, tu nous ferais pas d'histoires, toi, pas vrai...

Franck retombait de plain-pied dans ces rivalités, il n'en avait rien à foutre de ces querelles, et surtout il ne voulait rien réendosser de la fratrie.

— Avec toi on pourrait causer d'égal à égal, et puis toi t'es encore en forme, pas vrai ?

— Ça va, merci.

Ça fit tousser de rire le Rouge à côté, qui s'allumait déjà une nouvelle clope.

— Et sinon, en gros, qu'est-ce que tu viens foutre là ?

— Rien. Passer un jour ou deux.

— Ya eu du changement tu sais !

Ça fit sourire le Rouge à côté.

Le conducteur fixa Franck, avec toujours cette manie de soutenir fermement le regard, en même temps ils ne voyaient absolument pas quoi se dire de plus. Franck ne savait pas bien où ils en étaient de cet antagonisme familial, pour lui tout ça, c'était balayé, éventé, ça n'existait même pas. Du temps où ils se téléphonaient encore avec son frère, Alexandre lui parlait souvent d'eux, de ces embrouilles que les Berthier lui faisaient pour des questions de pompes, de passage, ou de chasse, Franck écoutait ça de loin, sans que lui vienne l'idée de venir prêter main-forte à son frère, sans lui demander s'il avait besoin d'un coup de main, ce genre de rivalités mineures, c'était tout ce qu'il fuyait, c'est pour ça qu'il avait voulu courir le monde. L'ironie, c'est qu'il lui sera souvent arrivé de tenir sa caméra pour rendre compte de spectacles tout aussi désolants, des rivalités tout aussi sordides, allant jusqu'au massacre.

Berthier fit hurler l'embrayage en enclenchant la première, le pick-up eut un genre de soubresaut chevalin. Tout en redémarrant, le frère côté passager ressortit la tête et lança tout en désignant la caméra :

— En tout cas si tu veux faire un film d'action, on compte sur toi ! Pas vrai ?

Là-dessus les deux gars se marrèrent comme pour une blague fameuse.

Avec leur 4x4 ils auraient largement pu faire les cinq cents derniers mètres jusqu'à la ferme, et déposer Franck dans la cour. Mais non. Là il lui fallait remonter le chemin de terre jusqu'aux bâtiments. S'il marchait en plein milieu du chemin les roulettes se prenaient dans l'herbe, en revanche s'il traînait le sac dans la zone tassée, elles se coinçaient dans la castine. Quant à la bandoulière, elle était cassée depuis longtemps, de toute façon il était assoiffé, les bières lui avaient desséché le gosier, il avait deux médicaments à prendre.

Sa vieille Golf, elle, est fidèle, elle ne l'a jamais lâchée jusque-là, elle ne l'a toujours pas abandonnée. À force, entre Louise et sa vieille Golf s'est tissé un lien de l'ordre de l'affectif, elle ne lui aura jamais fait faux bond la vieille Golf, c'est même la seule qui l'aura suivie partout depuis tout ce temps, depuis Toulouse, les Bertranges, et Clermont maintenant. Elle l'avait eue l'année de ses vingt ans, un gage de liberté. Ce n'est qu'une voiture, mais c'est pourtant le seul élément de son environnement à n'avoir pas changé. La vieille Golf, elle assure, elle tient le coup sans rien demander, elle la voit comme une alliée, un être aimant, elle n'est pas comme tous ces autres qui consolent ou s'apitoient, jamais réconfortants. Autant elle se dispense facilement des autres, autant sans sa vieille Golf elle ne s'en sortirait pas. En province, sans voiture on ne s'en sort pas, pas question de trouver un travail, encore moins de passer d'un boulot à un autre pour les temps partiels, et de rentrer chez soi le soir, parfois elle en prend conscience avec effroi, si sa voiture venait à la lâcher, si elle perdait ça, alors elle serait réellement coupée de tout, seule, parce que dans les périphéries jamais on n'embaucherait une salariée qui n'a pas de voiture.

En passant la grille d'enceinte de l'entreprise, maintenant il y a toute la place qu'on veut pour se garer. On pourrait même se garer à l'ombre des hangars, car ils n'abritent plus de stock, il n'y a plus aucune de ces grandes palettes recouvertes de plastique blanc prêtes pour le départ, aujourd'hui la seule marchandise ici, c'est le vide.

À la Comex, Louise avait envoyé son CV sans illusions, c'était un travail qui supposait une expérience qu'elle n'avait pas, et surtout il ne fallait pas craindre de passer d'un poste à un autre en fonction des commandes, glisser de la soudure au poste de colle, de l'expédition à l'emballage, elle n'y connaissait rien en soudure, pas plus qu'elle ne faisait la différence entre un pôle positif et un pôle négatif, elle avait postulé sans y croire. Et pourtant c'est elle que les autres filles avaient choisie, parce que c'était aux ouvrières déjà en place d'élire leur nouvelle collègue, l'ancien patron voyait les choses comme ça, un genre d'être humain.

Au début tout se passait bien. La sortie de l'hiver accompagnait sa période d'essai, en mai elle signait son CDI, elle avait au moins cette sécurité-là, les choses se goupillaient à merveille, un travail à mi-temps c'était le compromis parfait, on a un boulot, et en même temps on garde ses matinées pour soi. Seulement fin mai, après des semaines d'incertitude, il y avait eu ce rachat de la boîte par un groupe britannique. À cause de la hausse folle des composants et de la baisse brutale des carnets de commande ce fut une incroyable succession de mauvaises nouvelles, c'est tout le problème des sous-traitants, d'être tributaires de la santé de tout un secteur, la première branche à couper.

Depuis le plan social du repreneur, elles étaient toutes les six dans l'attente d'une décision du tribunal de commerce. Elles s'en sentaient presque coupables. Depuis, chaque nouvelle journée est une avancée dans l'inconnu, elles se raccrochent à un sort qui leur échappe. En même temps elles n'osent pas se plaindre, tous les autres de l'entreprise avaient giclé. Dans ces cas-là, les petites mains, on les garde au cas où les affaires redémarrent, en revanche les cinq commerciaux et les administratifs, ceux-là, ils avaient tous été remerciés dès le premier plan, et soi-disant remplacés par des cadres que personne n'a jamais vus, là-bas en Grande-Bretagne.

Dans le journal et à la télé, on parlait de nouveaux dispositifs qui devraient être mis en place par l'État pour aider le secteur automobile, du coup ce gouvernement qui en temps normal semblait si loin, toutes ces mesures et ces promesses qui ne veulent rien dire tellement ça semble abstrait, voilà qu'elles en attendaient concrètement quelque chose. Elles écoutaient les infos avec cette sensation qu'on parlait d'elles, suspendues aux bonnes nouvelles, elles guettaient la croissance comme on espère une armée de libération.

En attendant le résultat est là, depuis trois mois la boîte tourne à vide, d'ailleurs elle ne tourne même pas. Du coup, pour Louise comme pour les cinq autres, elles ont certes bien un travail, un travail où on ne travaille pas, comme une vie dans laquelle on ne vivrait pas.

L'air chaud ondulait en flaques au-dessus du chemin, comme devant les yeux des duellistes dans les westerns, la main posée sur la crosse. Franck n'en revenait pas que les chiens ne l'aient toujours pas senti. La chaleur aidant lui revenait la sentence du grand-père, « toujours offrir son bras gauche au chien qui attaque », d'expérience il leur enseignait ça, qu'en cas d'attaque il fallait sacrifier le bras gauche pour garder la main droite intacte, et cogner sec sur le plat de la gueule.

Franck approchait de la ferme, plutôt étonné de voir que les prés étaient laissés en friche, la terre tellement sèche qu'elle en paraissait oubliée, il n'y avait plus de bêtes dans l'étable, pas de bourdonnement de tracteur, rien. À la campagne quand on approche d'une ferme, même en plein cagnard, même à l'heure de la sieste, le chien c'est toujours le premier signe de vie. Là, il n'y avait pas d'autre bruit que le couinement pathétique des roulettes de son sac qui raclait la terre sèche. Franck s'arrêta au milieu de la cour, c'était spectaculaire, pas âme qui vive. Les granges bâillaient dans l'ombre, pas le moindre bruit de machine au loin, rien qui dise une activité. Dans le Lot, au plus fort du zénith, le soleil vide toujours les décors, mais pas à ce point-là.

Depuis des générations il était question de faire des travaux pour rafraîchir la bâtisse. Visiblement ils les avaient faits. L'hiver dernier sans doute. Jamais Franck n'avait vu ces trois bâtiments aussi nets, comme rectifiés, sans doute aussi neufs qu'à l'origine même de la ferme en 1882. La date était gravée dans la pierre au-dessus de la porte, quand ils étaient mêmes ça leur semblait tellement loin 1882. 1882, en Amérique, c'était la ruée vers l'or. Ici, des hommes avaient bâti cette ferme.

Ce n'était plus la vieille cour irrégulière et traîtresse avec ses îlots de graviers, maintenant il y avait un parterre d'herbe courte, un genre de pelouse brûlée par le soleil. Entre les pierres de taille ils avaient fait ressortir le crépi blanc, pire que pour une résidence secondaire. Le plus saisissant c'était ces hangars vides, inchangés mais vides. Avant, les bruits ici, ça fusait de partout, comme autant de signes de vie, les bêtes dans le bâtiment à gauche, cette présence massive et chaude qui s'en dégage, il y en avait toujours pour beugler ou taper les barrières, plus le bruit que faisaient les tracteurs ou les vis sans fin, et immanquablement les chiens, tous les chiens au fil des époques qui vécurent là, Vic le bas-rouge qui aboyait sur tout, Dora, Balle l'épagneul, Fox en remontant encore plus loin, toujours des syllabes qui claquent, parce qu'un chien c'est fait pour être appelé.

Plus loin dans le temps, la grand-mère elle aussi avait sa partition, sa manière de chanter qui la signalait, elle n'avait rien de jovial mais elle chantonnait en permanence, un genre de mouvement de l'âme. Au-dessus de tout il y avait l'oncle qui modulait les percussions, l'oncle dont la moindre intervention se soldait par le choc d'une pièce de métal contre une autre, il fallait toujours qu'il tape pour enclencher une prise de force ou préparer une remorque, retaper une roue ou redresser une lame, sa spécialité c'était de cogner, de couper, de réparer, l'oncle il s'accomplissait dans les tâches ingrates, le dimanche c'était lui qui dépeçait les sangliers pour les autres, c'était dans sa remise que les lots de la chasse se distribuaient, ça amenait plein de voitures, tout ce que les autres ne voulaient pas faire c'était son domaine. Au moins il était sûr d'être indispensable l'oncle, il était le seul à régner sur un tas de choses, libre pour la simple et bonne raison que personne ne trouvait à redire, et au pire s'il ne faisait rien, alors il mettait sa radio pour de la politique ou un match. Il habitait cette bicoque à gauche totalement gagnée par l'abandon, c'était cruel à voir.

Franck se sentit atteint par le paradoxe de regretter très précisément ce qu'il avait fui. Ces changements il les vivait comme une trahison, depuis l'enfance ces décors continuaient d'exister en lui dans une permanence fantasmée, il les imaginait intacts, comme si tout ici eût dû être immuable. La ferme telle qu'elle était avant, il y avait y en avoir des photos, des clichés pris à un peu toutes les époques, c'est toujours faisable de retrouver les images, mais pour ce qui est des sons il n'y aurait plus jamais de trace. Même ces films super-huit qu'il faisait à l'époque, des films de deux minutes trente qu'il assemblait sur des grandes bobines, de vrais petits films pleins de couleurs et de vie, ils étaient muets. Ils auront fini par lui offrir une caméra, une sale manie qui coûtait cher et exaspérait tout le monde. Filmer les autres à tout bout de champ pour eux ça n'avait pas de sens, tout le monde s'en foutait de ses films, jusqu'au jour où il les aura fait changer d'avis, un soir qu'il projetait sur le mur de la salle à manger, sans le faire exprès il avait passé le film à l'envers, et là en marche arrière, pour le coup ça devenait drôle, tout le monde se marrait de voir ça, c'était d'un comique total de voir l'oncle ou la grand-mère marcher à reculons dans des allures de marionnettes, et les vaches qui rentraient le cul en premier à l'étable, de voir tout le monde aller à l'envers dans le village, le curé en queue de sa procession, comme les étourneaux aspirés par le fil électrique, voilà que pour le coup, ça devenait carrément hilarant. Vu dans ce sens-là le monde était pris d'une folie enchanteresse, tout devenait pathétique et maladroit, bancal, seuls les chevaux restaient élégants. Les chiens devenaient grotesques, et les vaches encore plus flemmardes. Il se souvint de ces danseurs du 14 Juillet, des valse aux vertiges inversés, c'était irrésistible. Même l'oncle, lui qui ne riait pas, lui qui tenait toujours une distance critique vis-à-vis de ces modernités, ça le pliait de rire de se voir danser à l'envers, ou de curieusement rebondir sur son tracteur traçant droit vers l'arrière alors même que sa fumée de Gitane mais lui revenait magiquement à la bouche, ça lui soulevait des rires dont lui-même ne revenait pas.

Franck jeta un œil à son sac par terre, à ses pieds comme un chien. C'était la première fois qu'il ressentait de la nostalgie pour cette époque. Pourtant il n'y avait rien à retenir de cette enfance, rien à regretter.

Il n'y avait pas de voiture sous le hangar. Tout était fermé. Détail idiot. Il se demanda s'ils habitaient toujours bien là.

Quand Louise rejoint les autres dans la cuisine, elle a toujours son couvert et son assiette qui l'attendent, les filles lui ont préparé sa part de déjeuner, une salade et un plat à réchauffer au four à micro-ondes. Les collègues, elles sont là depuis neuf heures, elles ont déjà fait leur matinée et pris le repas dans la cuisine. Depuis toujours elles fonctionnent comme ça, pour déjeuner elles ont un arrangement, elles cuisinent à tour de rôle, et ça tombe bien, comme il y a cinq jours dans une semaine de travail, c'est chacune leur tour. Aujourd'hui en rentrant, Louise a tout de suite reconnu l'odeur du gratin de courgettes de Malika. Elles lui en ont réchauffé une assiette. Du gratin par cette chaleur, elle se dit qu'elle n'y arrivera pas, même pour faire plaisir. Elle aurait rêvé d'une salade. Mais elle ne veut pas froisser, alors elle mange comme si elle en avait envie, les autres restent autour d'elle à parler, le sujet du jour c'est ce congé que Louise prend ce soir, normalement elle n'a pas encore le droit de poser des jours, mais les autres la couvrent.

Les cinq autres filles se connaissent depuis longtemps, elles sont habituées à ce partage des tâches, à cette bienveillance mutualisée, au moins de ce point de vue-là, pour elles rien n'a changé. Elles travaillent toutes là depuis des années, près de quinze ans pour Gisèle, à fabriquer des boîtiers, depuis quinze ans c'est comme si la question du travail était résolue, fabriquer des télécommandes de portes de garage, ce devait être une filière inépuisable, un prolongement naturel de l'humain, les télécommandes, il y en aura toujours besoin, de plus en plus, d'ailleurs il y a six mois encore les carnets de commandes étaient pleins, la donne était tout autre. Seulement voilà, depuis mai tout a changé. Parfois Louise songe à ça, elle se dit que finalement c'est depuis qu'elle a été engagée que tout va mal.

Un travail à mi-temps, ça n'est jamais qu'un demi-salaire mais pour Louise ça réglait toutes ces histoires de paperasses qu'il y a quand on ne travaille pas, tous ces fils concrets par lesquels la société nous retient, les assurances sociales, les prestations et le reste, tout ce qu'on peut perdre à tout moment et qui ferait dire que cette fois on n'est plus rattaché à rien. Un travail à mi-temps ça lui permettait surtout de payer le loyer et l'essence, de manger le soir, c'était tenable de survivre, à condition de faire attention. Faire attention, ça devient vite comme un réflexe, un mode de vie. Son seul loisir en fin de compte c'était ce café pris en terrasse tous les matins.

Depuis les nouveaux repreneurs il n'y avait plus rien à faire, il fallait juste attendre que le temps passe. Une fois que Louise a mangé, le rituel est toujours le même, l'une qui remplit la bouilloire, une autre sort de l'armoire le grand coffret en bois, une boîte à thés aux étiquettes multicolores, des rangés de sachets aux arômes différents, parfaitement synthétiques, Cannelle, Réglisse, Mélange oriental, Saveurs d'été ou Menthe.

À quatorze heures trente elles ressortent de la cuisine et elles ont fait place nette. Elles n'ont jamais été aussi précises dans les horaires, il n'y a pourtant ni pointeuse ni supérieur, pas de chef de service, personne vraiment qui régisse ou qui surveille, tout juste le gars de l'inspection du travail qui passe de temps en temps. Seulement elles tiennent à ce respect scrupuleux des horaires, moins par peur qu'on leur reproche quelque chose que par besoin de se raccrocher à des certitudes, de ne pas trop s'éloigner de tout repère. Le respect scrupuleux de l'horaire, ça offre la sensation très concrète d'être ancré dans son schéma, de toujours y avoir sa place.

Après la cuisine elles s'installent dans la salle de réunion. C'est confortable, et surtout stratégique comme endroit, il y a le téléphone à portée de main, l'ordinateur et une connexion Internet au cas où un mail arrive de Grande-Bretagne. C'est tout ce qu'elles en connaissent du nouveau siège social, une adresse mail, rien de géographiquement avéré. Avec le siège là-haut, la communication ne se fait que comme ça, des mails impromptus qu'elles ouvrent chaque fois avec l'appréhension totale que ce soit pour leur annoncer la fin, que la liquidation est prononcée, elles redoutent aussi qu'on leur annonce qu'ils déplacent la production vers l'Inde ou la Roumanie, et que se pose la question de savoir si elles voudraient vivre là-bas, elles en rigolent tout autant qu'elles en tremblent. Dans les derniers jours du mois, à partir du 25, c'est toujours avec la peur au ventre qu'elles vont au distributeur de billets pour essayer de retirer, avec l'angoisse que le distributeur cette fois ne veuille plus, que ce coup-ci le virement n'ait pas été fait.

Franck retrouva l'astuce de déverrouiller le volet et de se glisser par la fenêtre. Gosses c'est ce qu'ils faisaient pour ressortir et rentrer en pleine nuit. Mais là, une fois posé dans ce décor, il s'y sentait totalement déplacé, en éprouvait même le sentiment de l'infraction, se demandant si on est toujours réellement chez soi chez ses parents après tant d'années, ou bien si on viole un ailleurs interdit, un ailleurs inchangé. Il n'y était définitivement plus à sa place. En hissant son sac par-dessus le rebord il eut le réflexe de ne pas faire de bruit, comme si un esprit des lieux dans l'ombre le regardait faire. Le téléphone était toujours à la même place, le modèle gris en Bakélite. Le fil était ramené sur le cadran, comme souvent dès lors qu'il était question d'orage et de grosses chaleurs, ou même la nuit, ici il y avait mille raisons de se méfier du téléphone, une manie héritée de la grand-mère, pour sa part elle refusait d'y toucher à ce téléphone, elle trouvait fou qu'un jour les parents décident finalement de l'installer et elle invoquait le diable chaque fois que ça sonnait.

À l'intérieur il faisait bon, quinze degrés de moins par rapport à la cour, les pièces étaient emplies de cette fraîcheur gagnée sur le dehors. Le silence était cisailé par le zigzag d'une mouche, chloroformé par le tic-tac de la comtoise, le soulagement était total. Dans la cuisine ça sentait un mélange de lointaine lessive et de fruits mûrs. Ils devaient être partis faire des courses, ou à donner le coup de main vers la ferme de la Touche ou chez les Bériac. Ce que Franck avait constaté des terres alentour, c'est qu'elles n'étaient plus entretenues, signe que, jusqu'au bout, les parents feraient tout pour que la Safer ne les contraignent pas à vendre, surtout pas aux Berthier.

À l'intérieur c'était l'envers du décor, la partie du temps arrêté, toujours la même peinture jaune citron délavée, les murs nus, rien pour polluer le quotidien, le même Formica sur les portes de placards, tout un univers exclusivement fait de choses utiles. Franck chercha un sirop de fruit sous l'évier, bizarrement il y en avait trois arômes différents. Pour se souvenir de la place des verres il dut ouvrir un à un les placards, toute chose lui revenait dans un parfum de gâteaux secs et de poivre, la boîte de métal dans laquelle se casait le rectangle de sucre, le chocolat blanc et les Pailles d'or, il revivait le souvenir de ces faims totales après une après-midi de vélo ou de travail dans les champs, à l'époque c'étaient des faims solaires à se jeter sur tout, les gâteaux, le pain, les bananes, c'étaient des soifs surtout, des soifs à gober les oranges sans même les épilucher, les sucer jusqu'à l'écorce, mordre là-dedans comme si c'était l'été lui-même qui s'offrait dans la bouche, palpitant et concret, on se sentait être soi jusqu'aux limites de l'être. Comme à l'époque il but trois grands verres de sirop de citron sans même reprendre sa respiration, un quatrième dans la foulée. Là en plus il prit un médicament.

L'été, l'eau du robinet n'arrive jamais vraiment fraîche. C'est pourquoi Alexandre avait mis au point une astuce, celle de placer en permanence un verre humide dans le coin du freezer, son « verre-glaçon » comme il disait. Les autres quand ils voulaient boire frais, ils mettaient simplement de la glace dans leur verre, mais pour Alexandre, le « verre-glaçon » ça tenait du rituel. Et si quelqu'un se servait de son « verre-glaçon » sans le remettre à sa place, ça le foutait en colère. Les parents prenaient toujours son parti. De toute façon Alexandre quoi qu'il fasse, il avait raison. Le dernier-né dans une famille c'est souvent le préféré, parce que c'est celui qui fait croire aux parents que le temps ne passe pas, qu'il y aura toujours de l'enfance à pousser derrière eux, il entretient en eux cette illusion de jeunesse, alors qu'en regardant l'aîné ils se sentent déjà vieux.

La télé par contre, elle ne leur ressemblait pas, un écran plat équipé de décodeurs, cet élan technologique, ça ne pouvait pas venir d'eux. Il sursauta au dé clic du frigo, toujours le même déclenchement électrique qui amorce le moteur, ce ronronnement qui embraye, dans le silence il prend une proportion gigantesque, ça fait toujours un bien fou quand il s'arrête. Quand ils vivaient à quatre ici, et même à six du temps de la grand-mère et de l'oncle, il débordait, ce frigo, il en aura donné, de la vie. Franck l'ouvrit avec la crainte qu'il soit désert, mais comme un mirage de l'enfance tout lui revenait intact, il y avait de tout, des fromages, du lait frais, des radis, des morceaux de motte de beurre simplement emballés dans du papier, de larges entrecôtes dans une assiette, des confitures, d'un coup tout lui faisait envie. Il ouvrit le compartiment congélation, « le verre-glaçon » était là lui aussi. Par superstition sans doute, les parents ne l'avaient pas enlevé, ils n'osaient pas. Franck plongea sa main dans ce bric-à-brac de victuailles congelées qui craquaient dans la glace, il cherchait un esquimau ou une glace quelconque, n'importe quoi de glacé, mais chaque fois il tombait sur des plastiques transparents, il les inspectait un par un, des légumes, des morceaux de viande, les fameux pains de secours, et là d'un coup il vit cette chose, des yeux noirs qui le fixaient au travers d'une poche translucide. Passé la stupéfaction, c'était une peluche rigide, un nounours congelé. Il posa la pauvre bête sur la table. Dans l'air ambiant, l'enveloppe de plastique s'embua jusqu'à devenir floue, complètement opaque, le regard obscur disparut sous une pellicule de condensation, ça paraissait extravagant de retrouver ce vieux doudou d'Alexandre, quelle idée de le foutre là-dedans. Il l'y remit quand même.

Une fois qu'elles ont pris leur thé, elles lavent chacune leur tasse dans une sorte de rituel sonore et elles vont toutes fumer dehors. Cette cigarette-là c'est la meilleure, celle de la digestion. Rien ne les empêcherait de l'allumer dans la salle de réunion, pas plus que dans n'importe quel autre endroit de l'usine, si c'est interdit il est bien certain que personne ne leur en ferait la remarque, elles étaient libres de faire ce qu'elles voulaient. Et pourtant elles vont toujours fumer dehors. Elles font plusieurs fois le tour de la grande cour, en marchant au plus large, longeant les contours de l'usine pour trouver de l'ombre, un périmètre qu'elles ont approximativement mesuré un jour, en comptant le nombre de pas, plus ou moins quatre fois deux cents pas de chaque côté, ce qui doit faire dans les 800 mètres.

Elles auraient pu aller au-delà, sortir pour marcher de long de la zone industrielle, vers les terrains vagues tout au bout de la rue, il y a même des bosquets chétifs dans les friches, quelque chose qui ressemble à la nature, mais elles préfèrent rester à proximité de l'usine, pas trop à distance du bâtiment au cas où le téléphone se mettrait à sonner ou qu'un fax arrive, une commande pourquoi pas, ce n'est pas impossible qu'une commande arrive, d'ailleurs c'est bien pour ça qu'elles restent là, c'est bien pour ça aussi que le repreneur en Grande-Bretagne les garde sous le coude, au même titre que les machines. Il est bien clair qu'un jour une commande reviendra, dès que les gens se remettront à acheter des voitures, ils auront besoin de parking et de télécommandes pour ouvrir les portes, pour qu'elles revivent il suffirait juste que les gens veuillent bien se remettre à acheter des voitures.

En attendant, crise ou pas, elles veulent que tout soit prêt, elles ont juré être partantes pour sortir dix mille pièces en un mois s'il le faut, quitte à travailler jusqu'à neuf heures par jour, pas besoin de commerciaux pour sortir dix mille pièces, ceux d'Angleterre suffisent, d'autant que pour les derniers contrats, c'est elles qui ont tout réglé, la dernière fois c'est Gisèle qui a reçu les clients, Aïcha qui s'est mise aux devis, et aussitôt la blouse enfilée elles sont retournées chacune à son poste, à la colle ou à l'assemblage, qu'importe, elles peuvent permuter, c'est leur force, de pouvoir faire le boulot de l'autre, elles modulent en souplesse, d'ailleurs elles n'attendent qu'une chose, enlever ces grandes housses blanches sur les machines, et redonner vie à toutes ces masses dormantes dans l'atelier, ces silhouettes qui dans la pénombre ont des allures de fantômes.

Une fois sa glace avalée, Franck resta planté là, comme ce fameux matin où il avait remis les pieds chez lui, dans ce même silence total, ce jour-là aussi il ne savait plus par où commencer, n'avait même pas la force de soulever son sac, ce même sac. Faute d'ascenseur les ambulanciers l'avaient soutenu sur cinq étages, deux braves types qui plaisantaient de tout avec une sympathie un peu mécanique, puis ils les avaient déposés là, lui et ses affaires, au beau milieu de la pièce avant de repartir aussitôt. Franck était resté un temps debout, sonné, la porte même pas refermée.

Les premiers jours, il ne pouvait pas sortir, il en était incapable, d'autant que c'était un mois de janvier glacial balayé de vagues de froid polaire, les rues étaient assaillies de neige et de verglas. Il avait choisi de se faire les piqûres lui-même, matin et soir, ça évitait les frais d'infirmière, après coup il s'en voulut, de ne pas avoir ces moindres présences humaines. Dans l'immeuble il ne connaissait personne, il se voyait mal sonner chez un voisin pour lui demander subitement de lui rapporter du pain, de l'eau, de lui faire carrément ses courses. Depuis des mois déjà il ne répondait plus aux mails, pas plus qu'aux vagues textos, à force il n'en recevait plus, autour de soi le vide a vite fait de se faire dès lors qu'on ne répond plus.

Les deux premiers jours il avait composé à partir des plats cuisinés qui traînaient dans le freezer, à partir du troisième jour il s'était arrangé avec les paquets de pâtes et les boîtes de conserve, du coup il aura mangé des coquillettes au thon, des coquillettes aux sardines, des coquillettes au pâté, des coquillettes aux petits pois, et finalement des coquillettes tout court, sans beurre ni gruyère. Le pain frais lui manquait vraiment, et surtout le goût d'une boisson autre que l'eau du robinet. Mais le grand problème dans tout ça, c'était la poubelle, déjà remplie dès le deuxième jour. Le soir, vers dix heures, il se motivait pour descendre les cinq étages, pour trouver la force de les vider enfin, mais d'avance il sentait qu'il n'y arriverait pas, dès qu'il ouvrait la porte ses jambes vacillaient, l'air glacé du palier s'engouffrait et décuplait le vertige, ces cinq étages plongés dans le noir et le froid, jamais il ne les remonterait. D'être resté alité pendant des semaines, et l'effet rebond des antidouleurs lui liquéfiait les muscles, les nausées venaient par bouffées, d'un coup la sueur le prenait, en dix secondes il ruisselait pire qu'une serviette qu'on essore, les murs se mettaient à tourner, ce n'était pas jouable. Ses poubelles il ne pouvait pas non plus les jeter par la fenêtre, alors il les accumulait le long de sa porte, à l'intérieur, des sacs plastique qui s'amoncelaient, au bout de trois jours c'était moche, au cinquième ça se mettait à sentir, au huitième ça sentait mauvais, la solitude ça a vite fait de tourner au cauchemar. Il touchait cette fragilité totale de ne pas être entouré.

Depuis des mois il n'appelait plus personne, aucune envie de se montrer dans cet état-là, de voir qui que ce soit, d'ailleurs des amis est-ce qu'il en avait vraiment. Depuis sa séparation avec Helena, c'est comme s'il s'était séparé de tout. Sa vie elle l'avait refaite, loin d'ici, à Londres, elle avait radicalement tourné la page, ils ne se parlaient plus, ne s'appelaient même pas, c'était devenu une inconnue. Là encore lui remontait ce péril qu'il y avait à vivre seul. Il n'était pas à jour au niveau de ses droits, sans assurance ni mutuelle, sans arrêt maladie, il avait toujours négligé cet aspect-là d'une vie, la paperasserie, il trouvait déjà miraculeux qu'un hôpital l'ait pris en main pendant des mois. De négliger ses papiers, il l'avait toujours ressenti comme une émancipation, l'illusion d'être en dehors du système, d'être au-dessus de ça. Seulement depuis quelques mois il voyait les choses autrement, il se sentait bien plus fragile qu'enfant, jamais il n'avait eu la sensation d'être à ce point démuni, sans personne. Un an après le départ d'Helena, il prenait la mesure de tout ce qu'ils n'avaient pas construit, de ce vide qu'il restait, treize ans de vie commune qui n'auront accouché de rien, ils se seront d'abord aimés, ensuite ils seront restés ensemble, sans désir ni projet, et n'auront pas eu d'enfant. L'enfant, c'est toujours une manière de s'inventer une suite, de se construire un avenir, en dehors de quoi il ne reste plus rien, d'un couple une fois défait il ne subsiste plus rien, sinon des murs parfois, des souvenirs éparpillés dans la tête de chacun, mais les souvenirs, c'est rarement les meilleurs qui dominent, c'est souvent les derniers.

Franck pivotait sur lui-même en faisant un panoramique au milieu de la cuisine. Regarder un décor au travers d'une caméra, c'est à la fois être en plein dedans, et se sentir totalement extérieur à lui.

Puis il avança en plan large le long du couloir, le corridor sans fenêtre qui distribuait les pièces. Il reconnaissait chaque dalle de carrelage, ce même papier peint sur les murs, l'ampoule suspendue au bout de son fil. Protégé par sa caméra, Franck baladait son regard, approchant tel ou tel détail. La première porte à droite, c'était la chambre des parents, elle fut celle des grands-parents dans le temps. Celle-là il n'essaya pas de l'ouvrir, de toute façon elle était souvent fermée à clé, à cause du placard à fusils, il se doutait que cette chambre devait être intacte dans son dénuement rudimentaire, un lit, une armoire, le fameux placard rectangulaire et étroit où dorment les armes à feu, les parents n'avaient pas besoin d'ornements, une simplicité d'âme qui aidait à vivre sans doute.

Au fond c'était la chambre de la grand-mère. Franck approcha l'objectif de la poignée, il repoussa la porte au dernier moment, et là il découvrit le même vieux lit, l'édredon épais, la photo du grand-père au mur. Dans la famille, il n'y aura que le grand-père à s'être fait immortaliser, ça procédait d'une forme de prémonition. Franck ne l'aura jamais connu qu'à travers cette photo, il en fit un gros plan, comme s'il s'approchait du vrai visage. De cet homme, pour toujours il ne resterait qu'une photo. À la mort de son mari la grand-mère était venue s'installer dans cette chambre, elle avait laissé la chambre principale à sa fille et à son gendre, manière de leur passer le relais, de leur faire toucher du doigt que la ferme, c'était la leur. Elle savait sa fille mariée à l'homme idéal, un gars solide aux manches relevées été comme hiver, de ces gaillards fiables qui sont comme un axe autour duquel le monde tourne.

La porte au fond à droite, c'était la chambre d'Alexandre, la chambre bleue, ce n'est pas parce qu'Alexandre était mort que ce n'était plus sa chambre. Alexandre et Louise y avaient vécu tous les deux, ils y avaient habité jusqu'à temps qu'Alexandre se mette en tête de rénover le moulin, ça avait duré des mois ces histoires de travaux, ça n'en finissait pas, il n'avait même jamais fini.

Le premier soir passé au moulin, exceptionnellement Alexandre avait téléphoné à Franck, un genre d'appel au secours que Franck avait sous-estimé, il avait juste froidement écouté son frère, soudain pris par le besoin de se confier. Ce n'était pas rien comme changement. Ce jour-là il pleuvait des cordes, ça avait été toute une histoire de faire les deux kilomètres le long de la rivière avec les meubles sur la remorque, de garnir le moulin du minimum vital. À l'intérieur c'était aussi humide qu'à l'extérieur. Le moulin en l'état c'était sommaire, pas encore de chauffage, toujours pas l'eau courante, pas de confort vraiment, sinon une cheminée et six stères de bois. Ils auront passé deux ans comme ça, dans ce moulin froid, en permanence dans les travaux, du coup c'était moche, finalement ça avait mal tourné. Pourtant les parents devaient aimer l'idée de savoir l'héritier juste là, d'autant que Louise, ils l'aimaient bien, pas bavarde, un peu absente, mais elle n'était pas fainéante, agréable comme on dit. Alexandre et Louise ne parlaient pas de se marier, mais l'essentiel c'était bien qu'ils soient là, avec des enfants ce serait encore mieux, une garantie sur l'avenir. Rien de tout ça n'aura eu lieu. Finalement ce n'était pas pour rien que la grand-mère disait tout le temps de se méfier de l'ancien moulin, déjà quand ils étaient mômes elle leur disait de ne pas aller y jouer, parce que ce vieux moulin c'était la mort, cette vieille roue de bois usée que l'eau ne faisait plus tourner, elle ne faisait que brasser le mal.

Devant la porte de sa chambre, Franck refit le plan de sa main qui approche de la poignée, d'avance il connaissait la suite, son grand lit entouré d'affiches, une étagère de médailles et de coupes, trophées d'une adolescence passée à se croire un destin, tout ça il le revoyait déjà, seulement là, en poussant la porte il tomba sur ce mirage, cette vision improbable plongée dans l'ombre, une disposition surgie de très loin dans le temps. Ce n'était pas son grand lit d'adolescent qui trônait au milieu de la pièce, mais son petit lit d'enfant, le lit bateau bleu auréolé d'une moustiquaire de mousseline blanche, avec les ancres marines et les faux hublots sur les montants, ce même lit qui avait ensuite servi à son frère pendant des années, avant d'échouer dans la poussière de la grange, démantelé par le temps, voilà qu'il était revenu le petit lit bleu, flambant neuf à nouveau. Franck baissa la caméra et décolla l'œil du viseur. Il se revoit là-dedans, les nuits passées sans océan, il y aura dormi jusqu'à ses huit ou neuf ans, et un dimanche son père l'avait sorti dans la cour pour le poncer, le repeindre, et on l'avait remplacé par un grand.

Franck s'avança dans la pénombre, il écarta la gaze blanche du bout de l'objectif, le lit avait retrouvé sa couleur turquoise, dans son souvenir il l'aurait cru en forme de barque, en fait c'était un rectangle simple, avec des ancres dorées, les hublots à miroir, c'était bien le même. Il était fait de propre, à l'ancienne, les draps bleus tendus étaient bordés serrés aux quatre coins, les deux oreillers de plume ventrus au-dessus du traversin, le couvre-lit était impeccablement lisse, sans un pli.

Le lit ne faisait pas plus d'un mètre cinquante, Franck s'y allongea pourtant, moins pour récupérer de son voyage, de cette fatigue qui l'alourdissait, que pour renouer avec une sensation perdue, l'odeur des draps séchés sur le fil à linge du jardin, ce parfum de grand air piégé dans les oreillers, et la perspective insolite une fois couché de revoir la chambre au travers d'une gaze de nylon blanc. Tout lui revenait, cette fraîcheur qui baignait la pièce, le parfait contraste avec la chaleur du dehors, la présence du tilleul de l'autre côté des volets, le frémissement des feuilles au moindre souffle, le roucoulement d'une tourterelle, de mémoire il aurait parié qu'elles ne chantaient que le matin, ou le soir, mais pas dans un plein après-midi de soleil comme celui-là, un autre bruit se dessinait très loin, une moissonneuse qui faisait ses allers-retours, des notes agiles d'étronneaux fusaient dans le ciel, tout ça lui revenait comme revient une mélodie quand on se met au piano, une partition qui pour peu qu'on se laisse aller, qu'on se relâche vraiment, mènerait droit vers le sommeil. L'enfance, c'est ce territoire juste là, intact mais parfaitement inatteignable, à moins de fermer un peu les yeux, de s'assoupir dans le parfait coton d'un parfum retrouvé.

« Dans une légende irlandaise, *La Pauvre Fille qui devient reine*, un roi, pour se faire bien voir de ses sujets, déclara dans un élan de bonté machiavélique qu'il était prêt à épouser n'importe quelle pauvre paysanne, même la plus misérable, pour peu qu'elle ne soit pas déjà mariée. Et pour pousser encore plus loin la promesse, il déclara aussi que cette élue-là aurait le droit de promener son âne aux écus d'or, de le balader partout et autant qu'elle le voudrait dans le royaume, un âne qui comme tous les ânes mangeait l'herbe et les feuilles des talus, mais restituait le tout sous forme d'écus flambant neufs, étincelants comme des soleils.

« Rien qu'à entendre cette annonce, déjà on trouvait que c'était un homme magnifique, on le supposait sublimement généreux. Mais le souverain ajouta les clauses suivantes, il décida que la prétendante ne serait élue qu'à condition qu'elle vienne le trouver dès le lendemain matin au château, qu'elle se présente au bas des marches, mais que pour cela elle ne s'y rende ni en calèche, ni à dos d'animal, ni à pied, ni portée d'aucune façon, et sans être habillée ni nue... Ainsi, il était bien certain de rendre la chose irréalisable. Pour autant on ne pouvait que lui reconnaître sa grande qualité d'âme, une pure générosité, ne serait-ce que pour avoir lancé la proposition.

« Une jeune paysanne eut l'idée de résoudre l'impossible en s'enveloppant dans un filet de pêcheur qu'elle attacha à la queue d'une mule, une mule que par la voix elle guidait, et elle arriva ainsi jusqu'au bas des marches du château, sans être habillée, ni nue, ni portée, ni à cheval, ni à pied, ni en calèche, mais tout bêtement traînée dans le filet. C'est là que le roi piégé par sa propre parole l'épousa, et que la paysanne enchantée devint reine, et fit promener l'âne aux écus d'or dans tout le village pendant toute sa vie. »

— Mais pourquoi tu nous lis celle-ci ?

— Mais enfin, vous ne voyez pas ? C'est nous, c'est notre histoire !

Gisèle les fait rire. La bonne humeur chez elle c'est comme un don. Elle a apporté un livre de chez elle, un de ceux qu'elle a achetés à sa fille la semaine dernière pour ses cinq ans, tous les soirs au moment de se coucher elle lui lit une histoire pour qu'elle s'endorme, en y mettant bien les intonations.

Les enfants, c'est un sujet qui revient souvent entre elles. Louise, dans ces cas-là, sans être mal à l'aise, sent bien qu'elle ne participe pas du même monde, des mêmes préoccupations. Elle ne leur a jamais rien dit. Pour elles toutes, Louise n'a pas d'enfant, d'ailleurs elle n'en a pas, ou alors c'est qu'on peut avoir un enfant sans l'avoir vraiment, sans être mère pour autant.

— C'est qui, idiot ?

Il y avait la petite voix du téléphone, la petite voix qui s'immiscait dans le rêve, Franck avait la très nette impression de l'entendre pour de vrai, comme si elle venait de ce monde flou de l'autre côté de la gaze. Les premiers moments de la sieste plongent toujours dans ce genre de confusion, un simple assoupissement et mine de rien on fait un bond gigantesque dans le temps, on s'écarte un peu du réel pour s'élancer vers une autre rive du présent, on flotte dans une somnolence parfaite.

Dès qu'il s'était posé sur le lit, Franck s'était calé en étendant ses jambes autant que possible, et s'était instantanément endormi, rêvant à des scènes de passagers affolés le long de la voie ferrée, et là, même à terre, même avec la tête en sang, le contrôleur lui demandait de lui présenter son billet, ça faisait toute une histoire, ils se mettaient tous à le secouer pour qu'il se relève, pour qu'il le retrouve son billet, qu'on en finisse et que le train reparte...

— Oh, c'est qui, idiot ?

C'était pour de vrai qu'on lui tirait le pied, une main le tirait pour le sortir du lit. Au travers de la moustiquaire Franck devina une silhouette en transparence, il fut instantanément envahi par cette sensation de déjà vécu, il voyait son frère qui le chahutait, son frère obstiné qui ne lâchait jamais la prise, une séquence intacte du passé. Une petite tête se glissa dans l'ouverture de la mousseline blanche, celle d'un môme pas très stable, étonnamment droit, avec dans le regard, l'énergie têtue de ceux qui poussent le jeu jusqu'à l'excès.

— Ici c'est mon lit !

— Eh, oh ! D'où tu sors toi ?

Le môme s'acharnait sur le pied de Franck en essayant de lui enlever sa chaussure, empoignant sa prise vraiment en y mettant toutes ses forces.

— C'est mon lit !

À l'autre bout du couloir Franck entendit une voix connue qui rappelait l'enfant à l'ordre avec un ton de parfaite intransigeance,

— Alexandre ! T'es où, nom de Dieu ?

Franck devina la scène au travers de la gaze de mousseline blanche, la silhouette de son père qui rentre dans la chambre, son père qui s'approche du lit, qui entrouvre énergiquement le voile et lui jette un regard parfaitement éberlué.

— Ben, qu'est-ce que tu fous là-dedans ?

Ce qui l'emportait dans l'effet de surprise ce n'était pas tant que Franck soit là, qu'il soit revenu aux Bertranges, mais bien qu'il ait pris l'initiative de s'allonger sur ce lit.

— Enlève tes pieds, il lui faut pas de saletés.

— Quelles saletés ?

— Il fait de l'asthme,

— Oui, moi c'est malade, il faut pas toucher les poussières et les animaux, il faut pas aller en ville non plus.

Franck ne bougeait plus. Le souvenir qu'il avait du visage de son père s'estompa immédiatement pour faire place au visage qu'il voyait là, lourd de dix ans de plus. Il lui trouva l'allure moins droite, les cheveux totalement blancs, une vigueur d'autant plus désamorcée que maintenant il tenait une canne. Le père de son côté devait faire pareil. Il n'en disait rien. Il avait le visage fermé de celui qui ne lâchera pas la moindre émotion, qui ne posera même pas de question, cette rudesse qui passe immanquablement pour de l'indifférence.

— Je te préviens, si t'es venu pour nous voir, on part demain.

— Ah bon ! Mais où ?

— Tu demanderas à ta mère...

— Et lui, c'est qui ?

— Moi, c'est Alexandre.

L'enfant était parvenu à lui délayer la chaussure, il s'attaquait à l'autre, visiblement ça l'amusait beaucoup. Franck tenta de se redresser sur les coudes mais il n'arrivait plus à bouger, ses jambes étaient totalement engourdies par les fourmillements. Il s'était endormi dans une position impossible, ses muscles anesthésiés le clouaient sur place, pendant ce temps-là le môme s'acharnait à le remuer en tout sens, ça lui faisait mal, ça le submergeait d'une envie de rire totale.

— Attends, petit, lâche-moi, tu vois bien que je ne peux pas me relever !

— C'est mon lit !

— Je te dis que je suis coincé !

Le père les regardait faire, sans trop savoir quelle réaction adopter. Sur l'instant en découvrant Franck, il n'avait pas esquissé la moindre poignée de main, il ne s'était même pas rapproché, comme s'ils s'étaient vus la veille. Franck avait mille fois imaginé la scène, se revoir après tout ce temps, il redoutait un genre de serrement dans le foie, qu'ils soient tous deux piégés par l'effusion ou la colère, une émotion, pourquoi pas. En fait non. Franck n'arrivait pas à trouver une phrase adaptée à la situation, surtout que là, ne pouvant même pas se relever, il se sentait totalement neutralisé. De toute façon l'émotion ce n'était pas leur genre, il n'avait jamais vraiment été question de ça, entre eux tout passait par autre chose, bien à distance l'un de l'autre, tout ce qui normalement s'exprime par la parole, entre eux ça passait par d'autres signes, dans un

regard ou un silence, un soupir souvent, il était souvent question de ça, de soupirs, dans un soupir il y a bien plus à entendre qu'une phrase. Là-bas dans le couloir on entendit la mère qui marchait depuis la cuisine, elle s'avança et se posta dans l'encadrement de la porte sans rentrer. Franck à la lutte parvint à se relever, mais déjà le petit se jetait sur lui.

— Ben, t'es là depuis quand ?

— Une demi-heure. Une heure peut-être, je sais pas.

— Ah bon, et faut encore cacher la clé de la cave ?

— Non, j'ai arrêté.

— Depuis quand ?

— C'est toute une histoire.

La mère entra dans la chambre pour prendre le gosse et le ramener vers elle, mais l'enfant tout excité par cette nouvelle présence se jeta de plus belle sur le lit pour chahuter, il en profita pour essayer de saisir la caméra.

— Ne le laisse pas faire, il va te la casser !

— T'en fais pas.

— Mets pas tes chaussures sur le lit...

— Quoi, moi ?

— Oui toi !

— Moi ?

— Non, Alexandre !

La présence de ce gamin improbable faussait tout. Sa folle vivacité masquait le malaise, du coup c'est lui qui l'emporta sur l'intensité du moment. Franck s'était pourtant promis de filmer ce moment précis où il reverrait ses parents, où il retrouverait leur visage. Il n'en eut pas le temps.

Le petit s'agitait en tout sens, ça basculait dans le cocasse. En même temps ça les arrangeait, ça évitait d'avoir à se dire les choses, ils en étaient bien incapables de se parler, même les phrases les plus simples ne venaient pas, du genre qu'est-ce que tu fais là, ou ça fait plaisir de te voir, ou t'as pas changé, ou même t'as rien à faire là, qu'importe, enchaîner trois mots dans l'intention de faire du sens, s'exprimer ne serait-ce que dans la banalité, et au pire pourquoi pas, aller jusqu'à lui dire qu'ils ne voulaient plus entendre parler de lui.

— C'est qui, ce môme ?

— Moi, c'est Alexandre, comme ton frère. Mais moi je suis pas ton frère.

Ça faisait longtemps qu'on ne lui avait pas parlé droit dans les yeux, à même le regard, ça faisait longtemps qu'on ne lui avait pas envoyé une phrase aussi explicite et crue, d'une naïveté primitive et d'une netteté radicale. Le décalage était total entre l'aplomb du propos et ses attitudes de clown, cet enfant avait la tête d'un petit génie étrange, le teint très pâle, les cheveux blonds, un regard à la fixité intense, il parlait à Franck en se tenant bien en face de lui, le cherchant des yeux, comme s'il se plaçait devant un miroir pour mieux piéger son reflet.

— Ah bon, mais il est à qui ?

Ce n'était pas qu'ils ne savaient pas par où commencer, c'est juste que pour eux c'était l'évidence même, du coup ce fut le petit qui enchaîna, comme s'il avait à ce point pris l'ascendant.

— Toi, c'est Franck. Je le sais, tes parents, ils cherchent ton nom à la fin des émissions, quand c'est fini ils se mettent devant la télé pour lire les petites lignes.

Là-dessus le môme se redressa sur le lit pour mimer la chose, il plia le dos, l'index pointé en avant pour déchiffrer.

La mère l'empoigna en lui disant « ça suffit ».

— Oui, avec les lunettes y cherchent pour voir, mais t'y es jamais dans les petites lignes, moi je t'ai jamais vu à la télé.

Le père tourna les talons et dégagea. La mère s'approcha du lit pour récupérer Alexandre qui essayait maintenant de s'allonger à côté de Franck.

— Ça suffit, arrête de l'embêter, file à la salle de bains que je te mette ta pommade.

La mère toisa Franck et lui lança sans ménagement :

— Maintenant ici c'est sa chambre. Si tu restes dormir t'as qu'à te mettre dans celle de ta grand-mère.

Franck n'osa pas dire d'emblée qu'il ne le pourrait pas, que ça lui semblait impensable de dormir dans le lit de l'ancêtre, mais ce serait prendre le risque du conflit dès le premier échange, de faire des histoires déjà. Les chambres ici ça relevait du sacré, une sphère totalement imprégnée de la personnalité de celui qui y avait dormi, ici même les morts gardaient leur chambre, elle restait à eux bien au-delà du simple détail de ne plus être en vie. Franck n'avait jamais couché dans la chambre de la grand-mère ou de son frère, le faire maintenant ce serait comme de le faire dans leur dos, par scrupule et par superstition c'était impensable. Puis au fond, il voulait récupérer sa chambre, il s'y voyait déjà dormir comme un enfant, du même sommeil qu'avant, la fenêtre grande ouverte sur le silence des prés derrière, qu'importe que le lit soit trop petit, c'est là qu'il voulait se poser, c'était sa chambre.

Complètement sonné par ce mirage, Franck se laissa retomber sur le lit, ne voyant plus bien ce qu'il foutait là. Il entendait les résonances depuis la salle de bains, le môme qui chahutait et la mère qui le reprenait, comme une séquence resurgie du passé. Mais déjà la petite tête se frayait un passage pour glisser jusqu'à lui, déjà il avait échappé à l'attention de la mère, il colla son visage contre le sien.

— Dis, tu vas me filmer, dis ?

Dans le même mouvement il ressortit de la moustiquaire pour l'agiter autour de Franck, il feignait de l'y prendre comme dans un filet. Au travers de la mousseline de nylon, Franck le voyait faire sans réagir, de l'autre côté du tulle blanc il vit sa mère qui rattrapa le môme, d'un geste elle le ramena à elle et le cala sous son bras, sans effort, sans même marquer un temps, à soixante-douze ans elle avait le même allant que quand elle soulevait son frère, elle le tenait avec la même radicale affection. Le petit se débattait en gesticulant, il riait aux éclats tout en feignant d'avoir mal. Franck retrouvait le mirage d'une scène mille fois vécue, quand Alexandre venait près de lui et n'en bougeait plus, refusant l'idée de devoir se coucher plus tôt que l'aîné, il se réfugiait auprès de son frère pour que le soir dure encore un peu.

Franck prit sa caméra et filma au travers de la moustiquaire, Alexandre se raccrochait en agrippant tout ce qu'il trouvait, riant de cette résistance féroce qu'il opposait à la mère, décuplé par cet écart qu'il y avait entre son petit gabarit et la force d'un adulte. Comme pour mieux répercuter le souvenir, la mère lui donnait des tapes sur les fesses, parodie de fessée – « veux-tu lâcher ça ! » Le ton montait comme il monte vite avec les enfants, ça dégénérait, comme du temps où la mère domptait le vrai Alexandre, l'autre en tout cas, un jeu toujours sur le point de virer à l'aigre.

Le petit ne lâchait pas l'affaire, la chambre était saturée de cette tonalité un peu crispante que répand un môme qui se met à en faire des tonnes.

— Ça va mal finir !

Ils étaient maintenant loin dans le couloir, les échanges entre la mère et le môme devenaient indistincts, mais Franck entendit bien que le petit

prononça plusieurs fois son prénom, et Franck ceci, et Franck cela, le petit qui disait « je veux aller jouer avec Franck, je veux sortir faire du vélo », et la mère qui reprenait le dessus en haussant la voix, jurant bien que Franck il fallait le laisser.

Du coup il se retrouva planté là, comme s'il n'était pas venu, comme si sa présence n'était d'aucun effet, seule la voix de l'enfant avait prononcé son prénom, il n'y avait eu que ce même improbable pour lui parler vraiment, et à l'avoir touché.

Pour ressouder le groupe, les activités naissent d'elles-mêmes. Entre les conversations et les confidences, les états d'âme et les jeux, elles trouvent toujours à faire. L'ennui se déjoue plus facilement dès lors qu'on s'y met à plusieurs.

Mais aujourd'hui il fait vraiment trop chaud pour rester dehors, surtout que dans cette grande cour il n'y a pas un arbre, pas de banc, il n'y a même plus les grandes rangées de palettes pour s'asseoir, à cette heure-là de l'après-midi l'ombre du mur est avare, il vaut mieux retourner à l'intérieur, au moins en ouvrant en grand les fenêtres, ça fait un semblant de courant d'air. Martine a gardé une forme de prédominance parce qu'elle était la chef d'équipe, sans jamais s'en prévaloir, elle lance l'idée du Scrabble, idée pas trop nouvelle, elles y jouent au moins trois fois par semaine, pourtant l'évocation d'une partie les enthousiasme presque.

Louise aime bien ce jeu-là. Ce qui est fascinant dans ce jeu, c'est le naturel avec lequel ça amène à se concentrer sur autre chose, à réquisitionner toute sa capacité de penser, à peine on commence la partie que l'enjeu existentiel, ça devient de combiner une poignée de lettres pour en sortir un mot. C'est magnifique, l'oubli dont ça enveloppe, et tout ce qu'on y investit de son ego, ça peut même aller jusqu'à la fierté en fonction du mot trouvé. Pendant la partie de Scrabble, Louise focalise toute sa concentration sur ces petits carrés écus, d'autant que par orgueil on est radicalement pris par l'idée de bien faire, d'en remonter aux autres, même si entre elles, la hiérarchie est établie depuis le temps, Gisèle est de loin la meilleure parce qu'elle lit beaucoup, elle leur trouve toujours un terme inédit que le dictionnaire valide. Louise aime bien cette ambiance mi-studieuse, mi-songeuse, ça lui laisse largement le temps de rêvasser, mais surtout ça lui offre la parfaite opportunité de lancer des mots pour une fois, des mots complètement détachés de son histoire, des mots qui n'ont rien à voir avec elle, ni avec tout ce qui lui passe réellement par la tête, des mots qui viennent pourtant d'elle, mais n'en révèlent rien, sinon ce vocabulaire tout de même qu'elle a, pour quelqu'un qui ne parle pas, oui, ça l'aide beaucoup ces mots qu'elle décoche comme des flèches dans le silence des autres, un simple mot sur lequel tout de suite les collègues se penchent, un mot qu'elles soupèsent de près, elles y mettent même une note à son mot, en plus de faire un petit commentaire ou un compliment, dans ces cas-là pour Louise chaque mot compte, chaque mot est précieux, parce que tous ces points accumulés dans sa colonne façonnent une présence, tous ces mots qu'elle leur lance, ils camouflent au mieux sa totale envie de se taire, une parodie de conversation, du coup on la trouve moins sauvage Louise, pas si lointaine que ça, absolument pas détachée, au contraire, elle devient très proche, très présente, dans ces moments-là du jeu la symbiose du groupe est totale, surtout quand elle laisse échapper un petit rire comme ça, parce que le mot est cocasse ou qu'il rapporte beaucoup, elle est attendrissante comme une gamine, Louise, la jeune femme avec ce chagrin sur le visage.

Il est hors de question d'amener une télévision dans la salle de pause, pas plus que de chercher à brancher celle de la salle de réunion sur une antenne quelconque, cet ancien téléviseur dont se servaient les commerciaux pour faire des démonstrations aux clients. Pourtant ce serait tentant de regarder des DVD, ou même n'importe quel feuilleton à la télé, là, assises dans les fauteuils larges, les pieds sur la table, de se plonger dans on ne sait quelle fiction, de faire canapé et d'aller à tour de rôle à la cuisine pour faire marcher la bouilloire ou la machine à café, ramener des gâteaux, varier les infusions. Mais c'est impossible, elles tiennent toutes, et pas seulement Gisèle, à ce qu'il reste un semblant de lucidité dans tout ça. Que ce soit un peu comme dans un vrai travail, et finir sa journée en ressentant la satisfaction d'avoir fait quelque chose, de l'avoir mérité. Leur paye, jusque-là, depuis six mois on la leur verse, la même qu'avant, mais par moments ça fait naître pas mal d'états d'âme, d'être payé comme ça, à ne rien faire, du moins, à ne pas travailler. Pour peu qu'on y réfléchisse trop, ça devenait humiliant.

À l'automne ce n'est pas le froid qui chasse les hirondelles, c'est le manque d'insectes. C'est une constante du vivant, d'être convoqué par sa faim, et si les hirondelles reviennent avec les beaux jours, ce n'est pas pour honorer le printemps, c'est juste que là où elles étaient, à nouveau il n'y avait plus rien, disparues ces myriades d'insectes nés après les pluies.

La dernière fois que Franck était venu ici de son propre chef, c'était il y a dix ans. Il avait seulement appelé la veille pour demander s'il pouvait descendre. Sa mère au bout du fil, gommant toute surprise, avait juste répondu :

— Tu viens bien quand tu veux.

Ce fils qui ne donnait jamais de nouvelles, ce fils qui depuis des années faisait comme s'ils n'existaient plus, elle avait trouvé plutôt étrange qu'il ait soudain envie de les revoir comme ça, du jour au lendemain.

Une fois arrivé là-bas, après un accueil sans humeur ni malaise, la porte bien refermée parce que ce jour-là il faisait froid, sa mère avait préparé le café. Franck avait posé deux-trois questions au sujet de la ferme, sur leur santé à tous les deux, il leur avait demandé le nom du nouveau chien, celui qui l'avait reniflé en traversant la cour, mais après un long silence il avait rassemblé ce qu'il avait d'audace et de sincérité pour de but en blanc leur balancer sa requête : qu'ils lui fassent un genre d'avance sur cette terre qui un jour ou l'autre lui reviendrait, pourquoi attendre que le domaine soit vendu, puisque c'était maintenant qu'il avait besoin d'argent, de toute façon un jour ou l'autre il lui appartiendrait, ce domaine, après tout il était le seul descendant. Sur le coup son père n'avait pas répondu. Sa mère avait évacué la gêne en se concentrant sur l'eau chaude qu'elle versait sur des cuillerées de café soluble. Un long silence d'où plus personne n'avait su sortir. Le père soufflait méthodiquement sur son café avant chaque gorgée, sa paume épaisse lui permettait de ne pas se brûler en tenant son verre à pleine main, il avait pourtant vite fait de le boire, ce café bouillant. Puis il s'était frotté le visage pour évacuer la fatigue, là-dessus il s'était levé et avait demandé à son fils de le suivre dehors, c'était en novembre, il faisait froid, la pluie n'en finissait pas de tomber, dehors c'était bien le dernier endroit pour se parler. De là le père s'était pourtant mis à marcher en direction des terres hautes, comme s'il s'agissait d'être à l'écart, seul à seul pour se lier par une confiance ou un secret. Une fois entré dans les champs Franck avait du mal à le suivre, il continuait pourtant d'avancer sans se retourner, avec ses bottes il traçait sans problème dans les labours trempés jusqu'au beau milieu de la parcelle, Franck était à plus de cent mètres derrière lui, instable avec ses baskets blanches, se salissant de partout, gueulant au père que ça ne servait à rien de s'éloigner ainsi, et là, au beau milieu de ce grand nulle part, le père s'était arrêté, il avait attendu que son fils soit à sa hauteur et plongé les mains au sol pour en remonter deux pleines poignées de terre, deux pleines mains d'une terre humide et lourde qu'il avait tendues à Franck, tiens vas-y, prends-la, sers-toi. Comme Franck ne réagissait pas, son père lui avait fourré la terre dans les poches, mais vas-y, prends, te gêne pas, vingt hectares, c'est ta part. Le père s'était baissé à nouveau pour regarnir le manteau du fils.

— Pourquoi attendre qu'on soit plus là, pourquoi attendre qu'on soit crevés ta mère et moi, cette terre tu vois bien qu'elle nous épuise, que mes bras bientôt ne vaudront plus rien, alors vas-y tant qu'on est en vie, surtout celle-là, c'est la meilleure, sers-toi.

Du coup Franck ne bougeait plus, il regardait son caban maculé de boue haineuse, sans y croire. Le père s'était relevé tout en gardant une dernière motte dans la main, il avait un temps regardé son fils droit dans les yeux avec l'idée de la lui caler dans la bouche, de faire taire ce sourire qui ne venait pas, cette incompréhension totale, mais il ne l'avait pas fait.

Depuis ce jour-là, ils ne s'étaient plus reparlé. Franck était parti le soir même, il avait attendu le dernier car le long de la départementale, à pied sous la pluie. En remontant à Paris, il s'était juré de ne plus les revoir, de ne plus y foutre les pieds, dans ce trou, tout ce qu'on se dit pour se convaincre qu'on a raison, qu'on est comme neuf, même si on se blesse à penser ça, sans se douter qu'à la longue ça fait un mal fou d'en vouloir aux autres.

Par la fenêtre, la vue sur les champs derrière était métamorphosée. On ne voyait plus ces sillons tendus qui ouvraient le panorama jusqu'au vallon des Chambrières, on ne voyait même plus les Roches hautes, maintenant c'était un maquis d'arbustes et d'herbes folles, des terres veuves ne servant même plus de pâture, les broussailles bouffaient tout, la nature reprenait le dessus. Par le volet entrebâillé de sa chambre, Franck filmait cette verdure cramée en pleine lumière, il eut intuitivement ce réflexe, la sensation du gâchis, quelle folie de ne pas les louer ces terres, de ne pas y mettre au moins des brebis, signe qu'un instinct en lui subsistait. Il se doutait bien que si le père les laissait à l'abandon, c'était pour ne pas les vendre à ceux d'en haut. En cas de vente, la Safer ne lui laisserait pas le choix, les Berthier seraient prioritaires, et cette idée devait le rendre fou, céder sa terre à ces types-là, se retrouver cerné, enclavé à vie dans leur territoire, ce serait pire qu'une humiliation.

La chaleur était un peu retombée, les chants d'oiseaux s'emmêlaient dans une partition solaire, ça gazouillait dans tous les sens, Franck ne saurait plus dire le nom des oiseaux, hirondelles ou martinets, mésanges, les tourterelles en revanche il était sûr de les reconnaître. Sur la droite, son père était déjà occupé dans le jardin, il raccommoait les filets anti-oiseaux qui recouvraient les arbustes, des grands filets en maille qui enveloppaient les fruitiers, avant c'était la mère ou les mômes qui s'occupaient de ça, qui reprisaient les trous que faisaient les geais, des becs solides qui ne craignent pas de s'attaquer au nylon. Franck zoomait sur le père, du coup il voyait très bien son visage, là pile dans son viseur il le voyait bien, cette expression cadennassée, cette tête de mule, comme on disait. D'avance il le savait, ils n'arriveraient jamais à se reparler.

À bien le regarder, le père était moins impressionnant, il avait minci, les cent kilos n'y étaient plus, ou ce n'étaient plus les mêmes, ses gestes étaient moins vifs, ses attitudes moins décisives. Le père, avant c'était une force de la nature, un homme qui se levait tôt et durait plus longtemps que le soleil, son père c'était ce qu'il y avait de plus solide sur terre, bien plus solide que ces arbres qu'il abattait, plus solide que ces pierres qui se fendent dans le gel, l'hiver le père ne prenait jamais froid, et le père, l'été, même s'il passait toute une journée en plein cagnard, sous la chaleur, il ne bronchait pas, le père il ne craignait pas plus le chaud que le froid, il était de ces hommes conçus pour le dehors, solide comme un chêne.

Même si l'exploitation ne tournait plus, il devait passer son temps à l'extérieur. Son idée de la vie était simple, il y a toujours à faire, ça n'a pas de sens de s'arrêter, se poser c'est se perdre, perdre bien plus que son temps. Quelles que soient l'heure ou la saison, il ne restait jamais à la maison, sinon pour manger et dormir, et même s'il n'y avait plus ni bêtes ni cultures, il devait continuer de s'occuper sans cesse.

Dans certaines attitudes, on retrouvait cette allure de l'homme au dos bien droit, les reins dans l'axe de la nuque, de loin ça dessinait cette silhouette reconnaissable entre toutes, seulement maintenant dès qu'il bougeait il y avait cette claudication qui faussait tout. Il boitait franchement. D'avoir du mal à marcher, pour lui c'était bien plus qu'une gêne, un déclassement, l'amorce d'une fin, dans sa façon de voir, il en allait d'un homme comme d'un cheval, dès que la bête avait du mal à marcher elle était foutue. Pour caler les filets au sol, il devait faire rouler une bûche du bout de sa canne, il la faisait rouler depuis le fond du jardin jusqu'aux arbustes, ça prenait un temps fou mais il y arrivait, il la guidait comme s'il s'agissait d'une couleuvre qui lui tenait tête, une couleuvre inerte, ça disait ce pouvoir qu'il avait perdu sur les choses.

Le père à l'origine ce n'était qu'un journalier, c'était la mère qui avait hérité du domaine. Quand ils s'étaient mariés, le père n'avait pas de terres, pas de bêtes, ses parents vivaient dans une simple maison de deux pièces, tombée en ruine depuis longtemps. À naître dans une maison de paysans, on comprend vite que la seule vraie place, c'est dehors. Entre quatre murs il avait toujours l'air gauche, sorti de son élément, le journal l'occupait un temps sur un bout de table, il regardait tout ça de loin.

Le retour de son fils ne l'avait pas chamboulé. Au bout du compte, ils ne s'étaient même pas dit bonjour, déjà le père était passé à autre chose, la priorité absolue c'était que les pieds de cassis et les groseilles soient bien protégés des oiseaux.

Franck aurait dû se sentir blessé par cette apparente indifférence, d'un certain point de vue c'était blessant. Il pouvait aussi y voir le contraire, ce détachement, c'était peut-être une manière de montrer qu'il n'y avait rien d'extraordinaire à ce qu'il soit revenu, ça disait peut-être le caractère tout à fait naturel de la situation, ce n'était en rien des retrouvailles, après tout Franck était ici chez lui, à quoi bon tout compliquer avec des mots.

Le soleil était encore haut mais le père ne portait pas de chapeau, rien qui protège. Franck le filmait en pleine lumière. Le père se baissa pour caler les filets avec la bûche, la douleur le saisit, cruelle d'un coup, il se redressa lentement tout en maintenant une main au sol.

Un jeune chien n'arrêtait pas de jouer autour de lui, un épagneul au poil bien clair, il courait large dans le pré et revenait sans cesse, cherchant le regard du maître dans l'attente d'une instruction, mais puisque le père ne lui prêtait pas attention, le chien jappait et repartait comme un fou, ivre de sa propre course.

En voyant son père avec ce tout jeune épagneul, Franck repensa à ce que disait le grand-père, que les chiens on les aimait en leur supposant une longévité, chaque fois qu'un chien mourait on en prenait un nouveau, jusqu'au jour où vient le chien ultime, celui dont on sait qu'il nous survivra, que celui-là à coup sûr vivra plus loin que soi. Ce chien-là du coup on ne le regarde plus de la même façon que les autres, on en devient presque envieux, on passe son temps à déjouer cette idée de la peine qu'on lui fera en partant avant lui. Il y a cinq chiens dans la vie d'un homme.

Le père avait sûrement fait ce calcul en allant chercher ce chiot chez l'éleveur, ce chien infatigable qui n'en finissait pas de tracer des cercles, à coup sûr ce jour-là il avait dû se dire que ce serait le dernier, que cette force de vie un jour continuerait sans lui.

Franck avait un mal fou à quitter sa chambre, se résoudre à ne pas s'y retrancher, il s'y sentait bizarrement arrêté, avec ce décor prêt à le reconquérir, comme s'il suffisait d'un simple effort de mémoire pour mobiliser des ribambelles de souvenirs.

Que ce soit devenu la chambre d'un autre faussait le jeu, ça voulait dire que ces murs, toutes ces séquences de jeunesse vécues, toute cette mémoire s'étaient parfaitement passés de lui, son enfance n'avait plus rien à lui dire. Ces décors, maintenant, c'étaient ceux d'un autre, à moins qu'il n'ait définitivement plus l'âge de se reconnaître dans ses souvenirs d'enfant.

Elles aimeraient bien savoir ce que Louise va en faire, de ces six jours de congé, est-ce qu'elle va rester chez elle, est-ce qu'elle va partir ? Elles lui posent la question, bien sûr, mais Louise répond juste qu'elle va prendre l'air, rien de plus.

— J'ai compris, c'est que tu vas à la mer...

— T'as rencontré quelqu'un, c'est ça ?

Elles s'en amusent de ce mystère que Louise entretient, au sujet de ses six jours, ça leur permet de supposer.

— Alors, il est comment le prince charmant ?

Qu'elles pensent qu'elle ait rencontré quelqu'un, ça ne la fait pas rire, ça lui fait presque mal.

Par moments, Louise est sur le point de se confier, de tout leur dire, de livrer ses secrets tout frêles, leur parler de cet enfant, parler aussi de ses anciens beaux-parents, et d'Alexandre, de cette vie d'avant. Elles sont toutes tellement bienveillantes avec elle, parfois Louise s'en veut de ne pas jouer le jeu.

Seulement il n'y a pas que la pudeur au moment de se confier, il y a surtout la certitude de ne pas être comprise, elle porte ça en elle comme une évidence, elle ne cherche pas à cultiver le mystère, au contraire, elle en est prisonnière. Elle ne s'estime pas supérieure ou indéchiffrable, c'est juste qu'elle ne sait pas s'y prendre, et pas seulement avec les autres, avec elle-même non plus. Du coup elle se sent parfois un peu coupable de leur cacher tout ça, et en même temps, elle ne voudrait pas courir le risque qu'on la plaigne encore une fois, d'exister une fois de plus dans le regard des autres sous l'angle de la compassion, et que chacune y aille de sa suggestion, qu'elles cherchent à la couvrir.

Pourtant, c'est déjà un peu ce qui se passe, elles sont un peu comme des grandes sœurs pour elle. De fait, elles sont liées.

Autour de boissons fraîches, pour changer de sujet les filles se remettent à parler de stratégie. L'approche de la fin du mois décuple toujours l'appréhension, la peur que le chèque ne tombe pas. Louise ne participe pas à ces conversations autour de leurs droits, ces prétendues manœuvres ou revendications, simplement elle écoute, elle laisse faire. Souvent leur vient cette expression, de dire qu'elles sont toutes dans le même sac, ce qui montre bien à quel point elles sont proches. À elle six, elles sont tout ce qui reste de l'humanité dans ces murs, *l'unité de fabrication*, la dernière unité pour reprendre le vocabulaire de l'avocate, comme si on parlait de bataillon, comme s'il y avait quelque chose de l'ordre du dispositif militaire, de la manœuvre désespérée, du régiment perdu dans un désert, parfois elles voient un peu les choses comme ça, elles se vivent comme retranchées derrière une ligne abstraite à essayer de contenir l'ennemi, à déjouer la peur surtout, la peur de tout perdre, de finir comme les autres tombés avant elles, à commencer par les intérimaires, puis la flotte des commerciaux, la flotte entière, ils étaient tous tombés, basculés en préretraite ou éliminés.

Depuis six mois le miracle est entretenu par les engagements du député-maire, avec le mirage de cette fameuse commande pour le compte d'un fabricant de portes de barrières automatisées. Des séries de lots qui ont d'abord été prévus pour février, puis repoussés en mars, puis en juin, pas moins de 100 000 télécommandes de toutes sortes. Les jours passant, elles se sont dit que la fabuleuse commande, ce serait pour l'été, ou juste avant les élections, elles s'y préparent, quitte même à sacrifier un peu de leurs vacances, quitte à ne pas en prendre, c'est plus prudent de rester là, au cas où. Seulement l'été maintenant, elles sont en plein dedans, un été abasourdi de chaleur, et maintenant que les élections sont passées, que le député-maire a été réélu, du côté de la mairie on ne sait plus.

Du coup elles n'osent pas poser un jour de congé, par peur qu'on le leur reproche, et par superstition sans doute, comme si le fait de ne pas venir, d'être absentes ne serait-ce qu'un jour, devait par le jeu d'on ne sait quelle instance surnaturelle les punir. Pour Louise, elles en ont parlé entre elles, Louise ce n'est pas pareil, Louise elle a besoin de faire un break, ça se voit. Et même si elle fait mystère de là où elle va, que visiblement ça lui coûte de le leur dire, par camaraderie elles n'insistent pas. Elles supposent bien qu'il y a un homme là-dessous, un homme de loin, mais certainement pas un enfant. D'ailleurs elles en sont presque à souhaiter qu'il y ait un homme, histoire que Louise ne se retrouve pas seule au cas où ici ça tournerait mal.

Ce fut toute une histoire de se mettre d'accord sur le lit, et de décider en fin de compte dans quelle chambre il s'installerait. À travers ces négociations Franck retrouvait chez sa mère cette forme d'intransigeance qui aurait pu passer pour de la mauvaise volonté. Sous cette discussion âpre, cette difficulté étonnante à trouver un terrain d'entente, affleurait déjà le remords d'être venu, de devoir se replonger dans tout ça, Franck touchait du doigt ce qui le tenait à distance de ses parents depuis tant de temps, à quel point il faisait bien de ne plus les voir ni les appeler, il n'y avait rien à regretter, la lointaine évidence remontait en lui, ils n'avaient rien en commun.

— Et là, devine, c'est quoi comme animal ?

Pour la dixième fois Alexandre lui faisait le coup de mimer grossièrement une bête quelconque. Ce même, mine de rien il détendait l'atmosphère, avec ses gestuelles comiques il récupérait chaque fois l'attention, des singeries cocasses qui attendrissaient la mère en même temps qu'elles l'exaspéraient. L'enfant lançait des propos bizarres, des questions comme des fléchettes dont on s'étonnait de l'impact, il intervenait dans ce mélange de tergiversations et de reproches, il se mêla même au débat et décida de la chambre où coucherait Franck. Lui ce qu'il voulait, après tout il était chez lui, c'était laisser sa chambre à Franck, il la lui prêtait, d'autant que ça lui fournissait le prétexte d'aller lui-même s'installer dans la chambre bleue, celle où coucherait sa mère cette nuit en arrivant, c'était toujours là qu'elle dormait quand elle venait, comme ça elle le rejoindrait directement dans le lit, et cette idée le ravissait. Mais là bizarrement la mère ne voulait pas.

— Tu crois pas que t'as passé l'âge de dormir avec ta maman ?

— Mais laisse-le faire, tu vois bien que ça lui fait plaisir, il n'attend que ça. Et du coup, moi je retrouve ma chambre, et tout le monde est content.

— Écoute Franck, si tu veux dormir là, eh bien vas-y, mais je te préviens ce sera dans ce lit.

— Comment veux-tu que je rentre dans ce lit bateau ?

— T'imagines le bazar que ce serait de te redescendre un grand lit du grenier et de remonter celui-là à la place, tout ça pour que tu dormes une nuit... De toute façon tout est rouillé là-haut, depuis le temps tout est rouillé.

Franck tâta piteusement le petit lit, jamais il n'arriverait à caser ses jambes, même en se repliant au maximum ce n'était pas jouable, il percevait une mauvaise volonté révoltante en l'attitude de sa mère, avant de se raviser, s'efforçant de considérer qu'elle avait peut-être raison. Après dix ans sans s'être parlé, voilà qu'à nouveau ça virait au conflictuel. Dans son idée du retour, il se serait plutôt vu dans la position de celui qui s'excuse, le déboussolé qui vient chercher auprès des siens un peu de compassion, ce genre d'empathie qui vient d'elle-même et se passe d'explication. Sans se l'avouer il y avait cru. Mais là, il se sentait coincé, il était dans cette maison depuis moins de deux heures et déjà il avait l'envie de repartir, de prendre l'air, de souffler.

Le même profita de ce flottement pour chiper la caméra que Franck avait rangée dans son sac. Poussant cette facétie extravagante il se débina avec, mettant au défi qu'on le rattrape, tout en étant persuadé que ça filmait.

— Non, s'il te plaît pose ça, déconne pas, c'est pas un jouet.

Franck craignait vraiment pour sa DV, il essaya de rattraper le même mais il fila vite, il s'engouffra sous la moustiquaire, disparut pour réapparaître là, du coup ça fit rire la mère, elle riait tellement qu'elle n'en arrivait plus à parler, sans conviction elle tenta de reprendre un peu d'autorité pour dire au petit de reposer ça, alors qu'en fait, ça l'amusait.

— Alexandre, veux-tu !

De voir le même qui sautillait dans ces vieux décors, d'entendre l'éclat de son amusement total, cette vie que ça donnait, Franck ressentit ce fossé que cela créait entre lui et ses parents, de ne pas avoir d'enfant, un manque quasiment mécanique, une faille entre deux générations, à cause de lui la chaîne avait été rompue. Ne pas avoir d'enfant, c'était se condamner à rester l'enfant de ses parents. Passé quarante ans, si l'on n'a toujours pas de môme, il est sans doute impossible de s'émanciper de sa propre jeunesse, de s'en dégager définitivement, de devenir autre chose pour ses parents que leur enfant. Il faut sans doute attendre de dépasser quarante-cinq, voire cinquante ans pour que tout se dénoue, il doit y avoir un moment où l'on cesse d'être l'enfant de ses parents pour les rejoindre dans une forme de communauté d'âge plus équivalente, un moment où l'on perd de cette fraîcheur terrible qui distingue de ses géniteurs, on en vient presque d'égal à égal.

Une faille de ce genre, chez les sangliers ça ne se pourrait pas, ou même chez les hirondelles, chez les renards, ou les merles, et les épagneuls aussi bien. Une forme de nécessité de la nature procède de la pérennité de l'espèce, sortir de ce schéma, c'est interrompre la chaîne, les enfants c'est le tribut offert à la génération d'avant, ils font d'eux des grands-parents, et les petits-enfants, ça relance leur vie d'un mobile vital.

Alexandre était sorti et s'échappait vers les granges avec la caméra. Franck commença à lui courir après, la mère lui emboîta le pas, ordonnant au petit de s'arrêter, mais il n'écoutait rien. Quand il fila vers le vieux hangar ils durent s'y mettre à deux pour essayer de le coincer, Alexandre se faufila sous une ancienne remorque avant d'en ressortir par-devant, ils s'essouffèrent à ce petit jeu alors que le petit courait toujours, il se planqua sous la vieille huche à pommes de terre, hors d'atteinte des grands, à moins de se baisser vraiment, de se contorsionner pour le cueillir.

Franck regarda sa mère qui reprenait son souffle, elle ne tenta même pas de se baisser, elle ne le pouvait pas. Lui aussi hésitait à se lancer là-dessous. Il prit alors conscience de cette forme de communauté d'âge justement, qui fait qu'on en devient presque à égalité.

— On va attendre, dit la mère, il va bien finir par ressortir, t'en fais pas. T'as plus la souplesse pour te glisser là-dessous.

Piqué au vif, Franck s'allongea de toute sa longueur sur ce sol de terre battue, oubliant qu'il avait un tee-shirt blanc, il engagea sa tête sous

cette antiquité de meuble, là-dessous il découvrit le visage réjoui de l'enfant qui le visait de sa caméra, à sa stupéfaction Franck découvrit que le bouton rouge de la touche « record » était allumé, ce même le filmait, il avait trouvé le truc pour l'allumer, le comble c'était qu'il le filmait dans cette grimace improbable qu'on fait quand on se tord pour se glisser sous un meuble, face contre terre, tout en essayant de glisser son bras là-dessous. Franck força jusqu'à attraper la cheville de l'enfant, à coup sûr le même avait filmé une des images les plus insolites et les plus défigurées qu'on ait jamais vue de lui.

Franck pêcha Alexandre qui se bidonnait tout en le filmant toujours, il le ramena à l'air libre, et il récupéra sa caméra avec un soulagement démesuré. Il pressa le bouton « off ».

— Moi je serais toi, je la planquerais cette caméra, sinon t'en as pas fini, il ne va pas arrêter de te la chiper.

Une fois la journée terminée, Louise repasse chez elle pour prendre sa valise, mais avant de se lancer sur la route, elle tient à acheter un parasol. Aux Bertranges, l'idée de s'asseoir sous ce genre d'ustensile relève de l'incongru, jamais les beaux-parents n'auraient ce genre de fantaisie. Pour faire de l'ombre il y a des arbres, et une fois qu'on est dehors ce n'est pas pour rester assis sous les arbres. C'est leur façon de voir. Louise se doute bien que cela leur fera moyennement plaisir qu'elle ramène un grand machin jaune comme ça, mais cette fois, elle a plus que tout envie d'aller se poser au bord de la rivière, de s'immerger dans cette nature qui lui manque tellement, comme le ferait cette citadine qu'elle est devenue.

Dans la zone commerciale, elle s'arrête au Carrefour avant de s'engager sur la trois voies qui mène à l'autoroute, elle cherche une place sur le parking bondé à cette heure, du coup elle est obligée de se garer loin. Une fois à l'intérieur elle choisit un des modèles de parasols jaunes exposés à l'entrée, un qui a l'air solide, elle manque de s'énerver parce qu'elle doit faire la queue au milieu de ces familles aux Caddies bien remplis, il y a un monde fou, dix-neuf heures c'est pile le moment où tout le monde fait ses courses, les gens qui travaillent comme les juilletistes qui sont en vacances. Elle ressort de là-dedans avec un réel soulagement, seulement, en marchant sur le parking, elle le voit là-bas avec sa moto, il s'est arrêté juste en face de la Golf, de toute évidence il l'attend.

Ce soir, vraiment elle n'a pas envie de ça. Ce soir, elle n'a aucune envie de se confronter à ce type, pour se laisser contaminer par sa dérive. Quand il voit Louise qui revient vers sa voiture avec un grand parasol jaune dans les bras, il lui demande sèchement.

— Tu vas à la mer ?

— Fiche-moi la paix.

— Eh ben, tu peux me le dire, tu vas où ?

En faisant mine de rien, Louise ouvre le coffre arrière pour installer le parasol, il est tellement grand qu'elle a du mal à le faire rentrer.

— Tu veux que je t'aide ?

— Bon sang, laisse-moi tranquille.

— Mais tu vas où ?

— Fous-moi la paix !

Au beau milieu du parking, elle fait l'effort de ne pas laisser monter la colère, seulement il s'est adossé contre la portière de la Golf, il l'empêche de rentrer. Là ce soir, à nouveau elle sent bien qu'il est sur le point de jouer de sa force, déjà il est costaud, mais avec son blouson et son casque sa présence prend encore plus d'impact. Il a laissé tourner le moteur de sa moto, pleins phares alors qu'il fait jour, comme s'il affirmait quelque chose de sa puissance. Là ce soir, une fois de plus il lui fait peur, mais elle ne veut rien en montrer.

Pour s'en défaire elle lui dit qu'elle est en retard, que cette fois elle part, loin, qu'elle ne reviendra pas, que plus jamais on ne la reverra par ici, cette fois c'est bon, elle disparaît, il a gagné...

— Mais dis-moi juste où tu vas !

— Ça ne te regarde pas,

— T'as rencontré quelqu'un, c'est ça ?

— J'ai besoin de personne.

Il est habitué à cette résistance qu'elle lui oppose, seulement là ce soir, ce qui le rend fou c'est de voir tous ces sacs sur le siège arrière, tous ces paquets avec des emballages cadeaux, autant d'indices qui disent qu'elle va sûrement rejoindre quelqu'un. Alors il veut savoir, s'il y a un autre homme, si elle a rencontré quelqu'un, voilà des années qu'ils n'ont plus couché ensemble, seulement ça reste pour lui une hantise, une obsession, qu'elle rencontre quelqu'un.

Louise ne l'avait jamais vu comme ça, il devait avoir bu, elle le sentait.

— Vas-y, c'est qui ? Dis-moi !

Là-dessus il lui prend fermement le bras pour l'attirer à lui, puis se ressaisit tout de suite, fait juste un pas de côté, essayant de se reprendre.

— Je le saurai de toute façon, je le saurai.

Chaque fois qu'il tombe sur elle, c'est la même histoire, sans forcément qu'il la suive, fatalement ils se croisent. Qu'il force ou non le hasard, régulièrement il apparaît au détour d'une rue ou sur un parking, comme ce soir. En revanche il n'ose plus passer directement chez elle, depuis la main courante il ne va plus vers les immeubles.

C'est tout le paradoxe de l'attirance, plus Louise se fait lointaine, et plus il a envie de la revoir. Dès qu'il en a fini avec une autre, il revient vers Louise. Encore une fois il veut tout reprendre depuis le début, alors qu'il n'y en a même pas eu, de début.

Louise se redresse, elle abandonne l'attitude de baisser la tête pour susciter la clémence, et elle lui oppose un regard froid, en lame. Elle le pousse pour le dégager de devant sa portière.

— Laisse-moi partir, laisse-moi partir.

Mais il ne veut pas, il a quelque chose à lui dire, il la reprend par le bras puis il serre, il tient la prise, ne voyant pas bien de quelle façon prolonger son geste, il regrette déjà sa violence, mais c'est trop tard, du coup il serre plus fort, alors elle se dégage fermement, jusqu'à se blesser avec ses clefs, sous le coup de la douleur elle crie et elle s'engouffre dans sa voiture, sans un regard. Il se plante devant la voiture pour l'empêcher d'avancer. Tout autour il y a d'autres voitures garées, derrière comme sur les côtés, Louise ne peut pas se dégager, il reste planté devant la Golf,

les deux mains sur le capot, comme s'il la mettait au défi de rouler. Avec son casque il a quelque chose de terrorisant, comme un robot. Elle met le contact, elle n'ose plus bouger, elle sent le sang-froid qui la déserte, elle passe la vitesse, prête à se dégager.

— Eh idiot ! T'en veux, du chocolat ?

— Alexandre ! Veux-tu bien ne pas l'appeler comme ça, il a un prénom.

Sa mère réprimandait le petit comme s'il venait de s'en prendre à un invité de passage, comme si Franck n'était qu'un visiteur, un intrus.

— Non, laisse-le faire, ça ne me gêne pas.

Franck tempérait l'intransigeance de sa mère, en même temps, de se faire appeler idiot par un parasite qui squattait sa chambre, un mioche qui venait de lui rayer sa caméra, ce n'était pas ce qu'il y avait de plus exaltant comme idée du retour. Face à un enfant qui joue trop vite la connivence, qui se montre d'emblée familier, on ne sait jamais vraiment à quelle distance se tenir. Franck sentait qu'il devait garder sa réserve, ne pas trop marcher dans le jeu de la complicité, ne pas afficher une attitude trop sympa.

— Tu ferais bien de ne pas te laisser faire tu sais, sinon il aura vite fait de te manger la laine sur le dos.

Franck avait oublié jusqu'à l'existence même de cette expression-là, « te manger la laine sur le dos », sa mère l'employait souvent cette image, comme si ce devait être chez elle une angoisse existentielle, qu'on abuse.

— T'en fais pas mamie, lui c'est ton fils, je vais pas l'embêter ton fils. Je l'aime bien ton fils !

Franck n'en revenait pas de ce mioche, de l'inédit total que ça générerait d'avoir ce petit personnage dans les pattes. Déjà, à cause de lui, il n'avait plus sa caméra sous la main, il avait dû la planquer tout en haut des placards de la cuisine, une planque que jamais l'enfant n'atteindrait, il lui en voulait, à ce môme, de se sentir dépossédé de son objet fétiche, sa caméra il aimait la sentir toujours à portée de main, ça le rassurait.

Le môme lui faisait des grimaces indéchiffrables au-dessus de son bol. Franck avait noté que sa mère l'appelait Alexandre, elle arrivait à faire ça, à dire « Alexandre », lui en retour l'appelait mamie. Entre eux la complicité semblait profonde, il y avait même de ces automatismes comme on les retrouve entre une mère et son fils. Elle lui vissa une bise attendrie sur la joue, par espièglerie le môme la repoussa, ne se laissant pas faire, il regardait Franck comme s'il guettait une forme de coopération, en fait ce qu'il voulait c'était qu'on le laisse badigeonner sa tartine de Nutella.

— Regarde un peu ce que tu fais, t'en mets partout ! Veux-tu bien te tenir droit. Alexandre, s'il te plaît !

Franck assistait à ces scènes irréelles, comme s'il se retrouvait passager d'un vieux souvenir, assistant à son propre passé, il flottait dans un pur anachronisme en revivant le climat des gamineries d'avant, quand cette même mère parlait à son frère sur ce même ton, comme si la voix, les intonations, les tics de langage, tout ce dispositif de petite autorité domestique n'avait pas changé. Dès que sa mère tournait le dos pour continuer de préparer la pâte feuilletée pour une tarte, le môme lui faisait des grandes mimiques et des singeries, il cherchait le regard de Franck pour l'attirer dans son jeu. Franck n'arrivait pas à dire « Alexandre », « Alexandre », ça ne venait pas. Visiblement ses parents n'avaient pas ce problème, pourtant un surnom, ça aurait pu être la parade, l'astuce pour contourner la confusion.

Avant de se décider à venir, Franck avait tenté de se représenter le moment où il se retrouverait dans cette cuisine, ce qu'il leur dirait une fois assis à cette table. De toute évidence il s'attendait à une tout autre ambiance, lourde, une gêne, un mélange de scrupules et d'hésitations, au lieu de quoi il se retrouvait planté face à un spectre qui prenait toute la place, qui trempait ses tartines et ses Choco BN dégoulinants de Nutella dans un bol avec des Mickey, un grand bol jaune qui sentait bon le chocolat chaud, il avait l'air de se régaler, exagérant toute une pantomime de satisfaction.

— En fait, je crois que je vais m'en faire un, moi aussi.

Franck se leva pour prendre un bol mais déjà le môme sautait de sa chaise, sa chaise qu'il glissa jusque sous le placard pour attraper un de ses bols à lui, un bol d'enfant avec des oreilles et des motifs de bandes dessinées. Pour ce qui est de préparer le chocolat avec du lait de ferme et du vrai cacao, sa mère dit à Franck de ne pas bouger, à nouveau elle reprenait ce pli de tout faire elle-même, c'était moins l'effet d'une pure bonté qu'une manière d'être sûre que les choses soient faites à sa façon, très précisément comme elle le voulait.

Deux minutes plus tard Franck se retrouva dans la même position que ce môme assis en face de lui, devant un bol bleu avec des héros de bandes dessinées qu'il ne connaissait même pas. Alexandre lui servit les corn flakes en attendant que le chocolat soit prêt, finalement tout lui faisait envie, déjà il se sentait influencé par la personnalité de cet être dont il ignorait l'existence il y avait encore une heure de cela, alors que le petit à l'inverse semblait le connaître et le deviner depuis toujours. Franck se retrouva à grignoter des gâteaux face à un pitre à la spontanéité troublante, il répondait à ses grimaces par des sourires maladroits, le petit modulait le jeu avec des attentions surprenantes, lui tendant son paquet de gâteaux, déballant un Babybel avant de le lui offrir dans un sourire rayonnant.

Franck avait beau se laisser aller à l'insolite de la situation, il n'empêche qu'une fois de plus il se retrouvait piégé en plein non-dit. Depuis une heure il côtoyait cet Alexandre improbable, et il n'arrivait toujours pas à poser la question de savoir ce que ce môme faisait là. Ils ne s'en étaient pas dit un mot. Comme s'il allait de soi qu'il devinerait. Alors, ne serait-ce que pour briser les habitudes, que les choses soient dites pour une fois, Franck voulut mettre les pieds dans le plat et affirmer quelque chose de lui-même, il posa frontalement la question.

— Mais c'est le fils de Louise, c'est ça ?

— Ben oui, pourquoi tu ne me le demandes pas à moi ?

La mère, sans se retourner, lâcha un petit soupir amusé, elle continuait de malaxer une pâte feuilletée sur le plan de travail près de l'évier.

— Sa mère, eh bien tu vois je lui prépare une tarte au citron, à sa mère. Comme ça, elle en aura demain matin pour son petit déjeuner. Mais c'est pour elle, faudra pas y toucher ce soir !

Là-dessus elle se retourna, et lança aux deux attablés un regard faussement sévère et dit sur un ton d'autorité aussi ferme qu'affectueux :

— Vous n'y toucherez pas, c'est promis ?

Franck, sans décoller le nez de son bol, essayait de se convaincre en se répétant pour lui-même « non, je ne rêve pas ».

Vraiment elle ne sait plus quoi faire, plus quoi dire, elle a envie de partir, de faire comme si cette situation n'existait pas, seulement il ne bouge pas, elle fait mine d'accélérer en poussant les régimes, mais il ne bouge pas, ce soir elle sent bien qu'il est fou, ce soir il serait même capable de la suivre sur trois cents kilomètres, ce serait un drame s'il la suivait jusque là-bas, une pure folie. En même temps elle s'en veut de lui faire du mal, au fond elle s'en veut, ça lui coûte de le voir se mettre dans des états pareils. Chaque fois elle croit bien que ce sera la dernière, qu'il finira par comprendre, qu'il finira par tomber follement amoureux d'une autre, puisqu'il est beau, et qu'il y a la moto, les blousons, et le reste, mais non, c'est elle qu'il veut, et ça, elle ne le comprend pas, qu'un homme puisse à ce point s'obstiner, la vouloir, ça dit bien que ce type-là n'est absolument pas lucide en tout cas.

Autour d'eux les gens passent, devinant plus ou moins la situation, c'est toujours délicat. Ils doivent croire à une histoire de couple, deux amoureux qui se déchirent, prêts à foutre en l'air une belle soirée d'été, prêts à tout gâcher. Et c'est comme ça qu'on en vient à se répandre à la face du monde, qu'on se livre en spectacle, en pleine rue. Sept heures du soir, c'est l'heure où l'avenir est immédiat, à sept heures du soir si l'on n'y voit pas bien clair au-dedans de soi on risque de tout rater, le dîner, la soirée, la nuit, la journée du lendemain, un couple en crise une soirée d'été, c'est la plus rude façon qu'a le jour de tomber. Autour d'eux des gens sortent du Carrefour avec des Caddies, un à un les coffres s'approvisionnent, les familles se regroupent autour de la voiture, les moteurs redémarrent, ils rejoignent tous le cours des choses. Eux deux restent statiques au milieu de ça, piégés dans leur propre silence, ça jure. Certains passants les regardent d'un sale œil, d'autres n'osent pas, on a beau être voyeur, on ne regarde pas les plaies ouvertes quand on les a sous le nez. À un moment le réflexe lui revient, de baisser la tête, mais déjà elle se redresse, elle ne veut plus le voir, faire comme s'il n'existait pas, prête à lui rouler dessus. C'est sans issue. Alors elle se concentre sur sa colère et prend l'initiative de passer la vitesse, elle débraye d'un coup sec, il recule d'un bon mètre puis il se replante devant, les mains sur le capot à nouveau, alors elle débraye un peu plus cette fois, il recule à mesure qu'elle avance, elle a face à elle ce visage derrière son casque, visière baissée elle ne voit pas son regard, mais tout de même, devant tant de détermination, parfois elle en vient à se demander s'il n'a pas un peu senti, par une forme de prescience instinctive, quasi animale, qu'elle a un enfant de lui. Pour autant, ça ne fait pas de lui un père, pour autant il ne l'est pas, loin de là, il n'est rien, alors elle donne un grand coup de volant pour se dégager par la droite et renverse la moto qui tombe à terre dans un bruit déchirant, il n'en revient pas, il court un temps derrière la voiture en donnant des grands coups sur la vitre arrière et en hurlant :

— Je te retrouverai, je te jure que je te retrouverai, où que tu ailles je te retrouverai...

Maman, le mot ne venait pas. Franck était totalement incapable de dire maman, de le prononcer – « maman », il n'y arrivait plus, pas moyen de faire une phrase à partir de ce mot-là. Le pire c'est qu'il ne voyait pas comment l'appeler, sa mère, par son prénom sûrement pas, il ne l'avait jamais fait, jamais il n'avait appelé sa mère par son prénom, pas une seule fois il ne l'avait énoncé devant elle. Du coup il ne disait rien.

La mère tout en fouillant dans le frigo sortit la peluche glacée du congélateur. Franck la questionna :

— Pourquoi tu mets sa peluche là-dedans ?

L'enfant devança la mère :

— C'est pour tuer les microbes !

— Ah bon, parce que tout à l'heure quand je suis tombé dessus, ça m'a fait bizarre !

Franck se sentit coupable, en disant cela il avouait qu'il avait déjà fouillé partout. Il voulut s'en sortir en faisant de l'humour :

— En même temps, c'est plus prudent que de la mettre dans le four.

La mère ne riait pas, l'enfant en revanche trouvait ça drôle.

— Dans le four, mais il est bête ton fils !

La mère sortit pour suspendre la peluche au volet avec une pince à linge. Puis elle revint, silencieuse toujours. Cette peluche qu'il fallait aseptiser la renvoyait sans doute à cet inconvenient, cette peine intime de savoir le petit fragile.

Pour dissiper le malaise Franck avait besoin de sortir, de marcher, de faire une bonne virée à vélo, histoire de prendre l'air, de renouer avec les parages, de faire un parcours dans ces chemins connus par cœur, pour voir aussi où il en était physiquement. Il demanda à sa mère sans la moindre assurance, sans du tout trouver le ton juste, à mi-chemin entre le phrasé de l'adulte et celui de l'enfant qui redoute d'avance la réponse :

— Dis, il reste des vélos ?

— Pourquoi ?

— J'ai envie de faire un tour.

Pour le coup, c'est lui qui redevenait l'enfant, c'est lui qui se plaçait en position de demander la permission en tout.

— Oh ! oui, moi aussi, j'veux aller faire du vélo avec Franck, j'ai le mien !

— Non, Alexandre tu restes là, c'est plus l'heure d'aller faire du vélo.

Dans les intonations de la mère, Franck retrouvait ces phrases calquées sur celles d'avant, quand ils étaient gosses. Le petit n'en démordait pas :

— Viens, viens on y va.

— Moi je veux bien, petit.

— J'ai dit non !

Malgré lui, Franck se surprit à réendosser le rôle de l'aîné, celui qui oscille entre le sens des responsabilités et l'insouciance totale de l'enfance, il se retrouvait trente-cinq ans en arrière.

— Je m'en occupe, t'en fais pas, je vais le prendre avec moi, on restera sur les petits chemins. Dis-moi, les vélos, ils sont toujours dans la grange ?

— Quels vélos ?

— Je ne sais pas, il y en avait plein avant.

— Plus personne ne fait du vélo ici.

— Il doit bien rester celui d'Alexandre !

— Oui, moi je te prête le mien.

— Non, pas toi, et d'abord toi tu restes là je t'ai dit !

Plutôt que de les écouter, Alexandre était déjà parti vers la véranda pour en revenir avec son vélo d'enfant, le petit vélo rouge équipé de ses roulettes stabilisatrices.

— Tiens, j'te le prête.

Une fois de plus, Franck tenta d'appeler ce même Alexandre, mais décidément il n'y arrivait pas.

— Gamin, tu vois bien que si je monte là-dessus je vais le casser.

— Si, prends-le, et moi je te suis derrière avec mon tracteur.

Du coup le petit enfourcha son tracteur à pédales, prêt à partir.

— Ça suffit, lança la mère, tu restes à la maison, on va bientôt se laver et préparer le repas, de toute façon y'a trop de poussière en ce moment pour que tu fasses du vélo.

— Mais moi je vais pas respirer les poussières, et puis je mets un mouchoir.

Tout en disant cela Alexandre sortit une petite serviette de table du tiroir et il tenta de se la nouer en foulard devant le visage.

— Arrête avec ça, c'est pas un foulard, mais qu'est-ce qu'il a ce soir, il n'écoute rien.

Franck le prit un peu pour lui, le vieux réflexe de se sentir visé. Du coup il sortit vers la grange et déjà il entendait le même dans la cuisine qui se mettait à chialer.

Dans la grange il retrouva cette odeur de terre battue et de pomme fraîche. Le premier vélo qu'il trouva là ne devait pas avoir servi depuis trente ans, les chambres à air avaient fondu dans les pneus, les deux autres étaient à plat eux aussi. Vers le fond il y en avait un autre, plus vieux encore, celui du grand-père, rouillé peut-être, mais avec les roues quasi dures. Franck l'extirpa en renversant tout un tas de choses, il passa de l'huile sur le pédalier, haussa la selle. À ce moment-là le même apparut devant la porte, avec son petit vélo à quatre roues, il soudoya Franck à l'amitié :

— Dis, tu me les enlèves ?

— Quoi ?

— Les roulettes.

Quand ils ressortirent de la grange, la mère les rappela depuis le pas de la porte de la maison et se dirigea vers eux.

— Dis, tu vas pas l'emmener sur la route quand même !

— T'en fais pas, on restera sur les chemins derrière, jusqu'aux noyers.

— Ben, il a enlevé ses roues lui ?

Franck ne réagit pas.

— C'est toi qui les lui as enlevées ?

— T'en fais pas, il va y arriver, t'en fais pas.

La mère s'approcha de Franck et lui glissa un spray de Ventoline dans la main, sans lui en dire plus.

— Fais attention à lui.

Ils s'élançèrent. Franck pila dans un grand grincement de frein, en réalisant qu'il n'avait pas pris sa caméra, mais à l'idée que le même passe son temps à essayer de la lui piquer, il se dit que ça ne ferait que l'encombrer.

Le père revenait du jardin.

— Prends pas ce vélo, c'est le vieux !

— C'est pas grave, ça lui fera du bien de prendre l'air.

— Mais Bon Dieu ! il y a les vôtres dans le cellier !

— Mais non, c'est parfait comme ça, ça va aller,

— C'est pas vrai, ne me dis pas que t'aurais pas pu foutre un coup de compresseur là-dedans, il est même pas gonflé !

— Mais si, c'est bon !

L'épagueul, excité par l'activité soudaine qu'il y avait là, courait après les vélos en essayant de les faire tomber, le même déstabilisé par le chien fou le repoussait en hurlant, plus il le refoulait et plus le chien aboyait.

— Arrête, arrête !

— Rix, viens là !

Ils s'éloignèrent. Les parents les regardèrent partir, sans émotion. La mère retourna dans la cuisine et le père entra dans le cellier, il dégagea des vélos calés tout au fond, derrière des planches, et il mit le compresseur en marche, le bruit du moteur résonnait dans les vieux murs, depuis la cuisine le batteur à œufs tintait dans une casserole en inox, le chien aboyait en tournant en tout sens comme s'il attendait un ordre, il gueulait, il gueulait, tout ça parce que dans le fond, il avait envie de tracer avec les cyclistes, de filer loin vers les noyers, alors il gueula sur place avant de s'échapper, la cour retrouvait tous ses bruits, ce n'était plus la même cour, c'était une cour en vie.

Elle roule maintenant depuis une heure. Elle garde un œil sur le rétroviseur. Par moments elle se demande s'il est vraiment capable de faire ça, de la suivre. Dès que le phare d'une moto se profile derrière, elle se dit que cette fois c'est lui. Elle essaie d'envisager les moyens qu'il aurait d'espionner sa route, un GPS quelconque, elle éteint même son téléphone portable, sa griffure de clefs dans la main lui fait mal, rétrospectivement elle revoit sa peur, elle a eu peur, peur autant d'elle que de lui.

Sur l'autoroute, il se tient peut-être très à distance, il la file comme dans les films, une fois la nuit tombée il serait capable de rouler sans phares pour ne pas qu'elle le repère, il était capable de tout, rouler à fond dans la nuit ils l'avaient déjà fait tous les deux, ça la saisit.

Elle s'arrête à la station-service comme le font les fugitifs pour voir s'ils sont suivis. De toute façon il faut de l'essence. En entrant dans cette boutique étonnamment grande, un vrai supermarché, Louise a envie d'une boisson fraîche, puis de barres chocolatées, et même d'un de ces sandwiches épais comme du coton, elle a envie de tout. Elle prend un plateau et s'installe à une table de la cafétéria. Elle ne peut s'empêcher de regarder dehors. Chaque fois qu'il a essayé de la faire parler de sa vie avant à la campagne, elle a toujours été évasive, n'a jamais donné la moindre indication géographique, elle essaie de se souvenir les rares moments où ils en ont parlé. Une fois en ressortant de la douche, elle a cru qu'il avait fouillé dans ses papiers, ce bazar sur la petite table. Il était peut-être tombé sur une des lettres des beaux-parents, ou une photo, un indice quelconque.

L'aire d'autoroute c'est le cadre parfait pour flotter entre deux séquences de son parcours. Elle a toujours un peu peur à l'idée de retourner à la ferme, de les revoir, de se remettre à parler. Parce qu'avec eux elle parle, ce n'est plus la même. Elle a accepté cela, d'être différente en fonction des personnes avec qui elle est, après tout, ne serait-ce que dans une journée on change en fonction des autres, c'est un peu comme des rôles. Là-bas en tout cas elle est tout autre, un peu comme avant, elle se glisse chaque fois dans le rôle de la belle-fille, en se préservant tout de même de l'illusion de revivre le passé, veillant à ne pas se laisser piéger par cette chimère-là.

Alexandre, elle est partagée entre l'envie de le voir, le devoir de s'en faire aimer, mais la peur aussi de s'en rapprocher. Il ne lui manque pas. Pourtant elle pense à lui. Elle aime le savoir là-bas, à sa place. Elle ne veut pas d'enfant, mais en revanche de leur avoir donné un petit-fils, c'est devenu plus important que tout, une forme d'indemnité, ce fils il sauve son histoire, il est la seule vraie réalisation de ce passé, sa seule donnée chanceuse.

Ça y est, cette fois il est lancé, il zigzague dans la lumière réverbérée des blés, comme ce jour d'un tout autre été, c'était la première fois qu'Alexandre réussissait à rouler pour de bon sur un vélo, il était parti devant son frère sur ce même chemin qui mène aux noyers de l'Eau-qui-Dort, Franck lui avait donné une bonne impulsion au moment de se lancer, et une fois bien en ligne on ne pouvait plus l'arrêter. Ça faisait des semaines que Franck essayait de faire prendre confiance à son frère, il lui jurait qu'il y arriverait, à rouler sans roulettes, comme un grand, qu'il n'avait plus besoin de ces béquilles ridicules, que les vélos à quatre roues c'était pour les mioches. Et là le petit filait devant lui, presque aussi vite que la première fois, il filait comme s'il voulait rattraper l'Alexandre d'avant, comme s'il s'était lui aussi lancé à la poursuite des chiens qui ce jour-là filaient droit devant eux, les chiens ivres et fous, avec cette frénésie crâne qui les prend chaque fois qu'ils savent ouvrir le chemin.

— Attendez, attendez, hurlait Alexandre en direction des chiens.

Aujourd'hui, des chiens il n'y en avait plus qu'un.

— Attends-moi, attends-moi criait Franck à Alexandre, ne va pas si vite, Alexandre, attends, arrête-toi je te dis !

Tous les deux coups de pédale la chaîne de Franck tournait dans le vide, à cause des pignons élimés, la chaîne patinait sur l'axe, et le même devant qui n'en finissait pas de prendre de l'avance, il était déjà à trois cents bons mètres, de plus en plus petit. Franck sans dérailler totalement pédalait à moitié dans la semoule, il était doublement essoufflé, en même temps il tenait bon, il se surprenait à tenir si longtemps sur ce vélo impossible. Il le fallait. C'est là que remontaient en lui tous les scrupules de l'aîné, cette urgence de revenir à la hauteur du petit frère, de ne surtout pas le laisser s'éloigner de trop, d'autant que vers les noyers il y a le pont sur la rivière, une fois passé ce péril, on pourrait parfaitement faire dix kilomètres en étant sûr de ne pas tomber sur une route, après les noyers ce n'était plus que des prés à perte de vue dans la vallée, c'était le début du Montana, seulement avant il y avait la rivière à passer.

Le même ne s'arrêtait pas. Pris d'un coup de tête, Franck se mit à pédaler à fond, il pédalait tellement vite qu'il en survolait les ratés de la chaîne, il activait le pédalier dans une frénésie parfaite, comme un malade, au point qu'il dépassa Alexandre, fonça devant lui, comme pour éprouver s'il restait quelque chose de cette vitalité qu'ils avaient avant, retrouver cette folie de se lancer à fond pour prendre suffisamment d'élan et franchir la rivière par le gué, à moins de se lancer sur le pont au dernier moment, les deux étaient jouables... Ce qu'il visait c'était cette sensation de se vider, de puiser au fond de ses ressources, alors il fonçait tout en hurlant d'une joie féroce, il en oublia le même, Alexandre qui voyait bien qu'il ne pouvait plus suivre, Alexandre qui commença à paniquer, qui continua pourtant, le même perdu qui n'osait pas faire demi-tour et se mit à chialer, pris par ce désarroi total, cette peur intime qu'on vous laisse tomber.

Un reste de muret effondré entourait le miroir d'eau, les pierres éboulées du pont formaient une retenue d'eau, des iris dominaient des herbes folles, ça dessinait un petit lac entre les arbres, un creux de verdure à la tonalité tendre, une nappe de bleu ciel au milieu des joncs et des roseaux. De le voir donnait l'envie de s'y plonger, surtout quand il faisait chaud comme là, alors que, l'hiver, venait la peur de tomber dans l'eau glacée.

Alexandre s'amusait à lancer des petits cailloux qu'il trouvait en fouillant le sol, Franck lui disait chaque fois d'arrêter, de ne pas brouiller l'onde, de ne rien déranger, il essayait de lui faire comprendre qu'il regardait, de laisser se tendre le parfait miroir où se reflétaient les arbres et le ciel. Il n'y avait quasiment pas de courant. Mais l'enfant n'écoutait rien de tout ça, tout ce qui l'intéressait, c'était de lancer des cailloux en commentant chaque fois chacun de ses gestes, il n'arrêtait pas, puis il en eut assez d'être là, d'un coup il voulait rentrer.

Alexandre s'approcha de Franck.

— Viens, on rentre.

— Attends, je regarde.

— Non, viens, sinon on va se faire engueuler...

— Qui est-ce qui t'as appris ce mot-là !

— Papi.

— Tu l'appelles papi ?

— Ben oui, ton père c'est papi.

Pour dormir, Franck s'installerait dans l'annexe, la petite maison où avait vécu l'oncle. Alexandre était totalement excité par cette soudaine activité, d'autant que sa mère arriverait dans la nuit, du coup pour lui ce serait une soirée spéciale, un genre de veille de Noël, chaque fois elle apportait des cadeaux. Il suivait Franck partout. Il voulut lui-même porter la paire de draps propres et ils marchèrent tous deux jusqu'à là bicoque. Là, il savait mieux que Franck où était toute chose, comment s'ouvrait la porte, l'astuce pour repousser le volet coincé, et allumer le compteur. Franck était fasciné par ce même qui commentait tout ce qu'il faisait, un moulin à paroles, dans cette famille jamais personne n'avait parlé autant, et quand il ne parlait pas, alors il chantonnait des chansons étranges aux paroles inventées.

Il voulait donner un coup de main à Franck pour faire le lit, ce qui n'arrangeait pas l'affaire, ses petits bras essayaient de déployer le drap en lui donnant l'envol, mais n'y parvenaient pas. Franck reprenait les choses en main, guère plus efficacement. Le petit n'en finissait pas de lui décocher de nouvelles questions.

— Demain on va à la mer, pourquoi tu viens pas avec nous ?

— Quoi ? Demain vous n'êtes pas là ? Ben, et ta mère ?

— Mais après on revient. Tu l'as déjà vue, ma mère ?

— Oh ! que oui je l'ai vue, les mouettes, les bateaux...

— T'es idiot ou quoi ?

— Oui, t'as raison, je suis idiot.

Face au même, Franck adoptait une attitude un peu bêtifiante, comme pour se prémunir de tout sérieux, en dehors de son frère il n'avait jamais fréquenté d'enfant. Il s'assit sur le lit pour se retrouver à la hauteur d'Alexandre, presque les yeux dans les yeux, il n'arrivait pas à voir en lui un interlocuteur, et pourtant depuis son arrivée il n'y avait qu'avec lui qu'il parlait.

— En fait, ta mère, je l'ai croisée une fois.

— Tu la connais alors ?

— Tu sais, ce jour-là on ne s'est pas parlé en fait, d'ailleurs on ne s'est même pas vus.

— C'était quand ?

— C'était le jour où..., comment te dire ça, enfin t'es au courant que j'ai un frère moi ?

— Oui, c'est moi...

Là-dessus le même sauta sur Franck pour chahuter et le renversa sur le lit, Franck dans un réflexe fut tenté de dire la phrase moralisatrice, ne mets pas tes pieds sur le lit, sois sage, et surtout de rétablir les choses du point de vue de la réalité filiale dans l'esprit de ce gosse, mais il était débordé par l'énergie de l'autre, il ne voulait pas le blesser, et surtout il retrouvait l'ivresse inédite du chahut, le plaisir de se laisser aller au jeu de la bagarre, sentir ce même qui mettait toutes ses forces, alors que lui-même mimait d'être vaincu.

— Dis, je suis fort comme ton frère ?

— Je ne sais pas.

— Toi, t'es comme un tonton ?

— Ah bon ! j'ai pas vraiment réfléchi à tout ça.

Le même se releva pour se replacer face à Franck.

— Dis, tu sais que j'ai pas de papa, moi ?

Franck se passa la main sur le visage. Il y a toujours un moment où les bêtabloquants embrouillent l'esprit, globalement ils assomment. La confusion le prenait comme un rappel à l'ordre, un genre de coup de fatigue qui commanderait de faire un break. Il s'allongea. Du regard il faisait le tour du décor, ce plafond délité par l'humidité, cette maison dans laquelle leur oncle ne voulait pas qu'ils mettent les pieds, ce domaine réservé, là sur l'instant il ne se voyait pas dormir là-dedans, dans ce lit, le lit de l'oncle, ne serait-ce qu'une nuit, il aurait le sentiment de le trahir. Le malaise allant croissant, il ne voyait plus trop ce qu'il foutait là. S'il n'y avait pas ce pitre qui se roulait allègrement sur le lit, qui égayait toute chose d'une façon inattendue, qui lui tirait le bras pour lui dire quelque chose, il serait sans doute déjà reparti.

— Dis, pourquoi tu viens jamais ?

Quelques mois auparavant, l'automne dernier, en forme de prise de conscience, il y eut cette scène au secrétariat, et cette série de questions que l'employée lui avait posée au moment d'établir les papiers, la situation commandait d'être en règle. La jeune femme derrière son bureau lui avait listé toute une série de renseignements à fournir, au fur et à mesure des réponses qu'il donnait, elle remplissait des cases sur son ordinateur, à un moment elle lui avait brutalement demandé, sans changer de ton, et toujours en suivant le fil de ce questionnaire qu'elle n'improvisait pas, quelles étaient les personnes à prévenir, oui les personnes à prévenir, en cas de problème. Plutôt surpris par la formule, débordé par de folles superstitions, un peu sonné, Franck n'était pas parvenu à lui donner de réponse, même pas par provocation, simplement, il lui dit non, je ne vois pas. Sincèrement je ne vois pas.

— Vous n'avez pas de femme, pas d'enfant ?

— Non.

Alors elle avait levé le regard et pivoté légèrement de son siège, pour dire à Franck avec une gravité pathétique :

— Eh bien, dans ce cas on a qu'à mettre vos parents, vous les avez bien toujours vos parents ?

D'un coup il s'était rendu compte que c'était atroce de ne jamais leur donner de nouvelles, et que la seule fois où ils en auraient, ce serait pour qu'un agent hospitalier leur annonce qu'il y avait un problème.

— Vous avez leur téléphone, une adresse ?

— Non, je ne préfère pas.

Une scrupuleuse conscience amenait le môme à border le lit impeccablement, à retendre tel côté chaque fois qu'il tirait trop de l'autre, pour qu'il y ait la même longueur de drap de chaque côté. En faisant le tour de la pièce, Franck ramenait de gros moutons de poussière pour les pousser négligemment jusque sur le pas de la porte, il balayait sommairement du bout du pied. Le petit ressortit en disant qu'il allait demander un balai et une pelle pour ramasser les saletés. Par la fenêtre, Franck voyait le môme qui filait déjà en direction de la ferme.

Même après une journée de canicule, la maison de l'oncle était fraîche, elle sentait le renfermé, les murs étaient maculés de salpêtre et d'écaillés de peinture. Au sol il y avait tout un tas d'insectes secs, des saletés tombées des poutres. La maison de l'oncle, elle servait un peu de remise, à l'origine c'était une bicoque prévue pour un couple d'ouvriers agricoles. Déjà du temps de l'oncle elle n'était pas très reluisante, lui, il s'en foutait de dormir dans une maison approximative, l'annexe, ça voulait tout dire, pour lui c'était parfait, il revendiquait son statut de subalterne, il ne demandait rien, pas plus à sa sœur qu'à son beau-frère, pas de terre ni de part de quoi que ce soit, de la ferme il en attendait juste un travail, un salaire régulier qu'il ne dépensait même pas. La pièce principale, elle pouvait tout aussi bien servir à garder les pommes, à découper les prises de chasse, foutant du sang partout, à l'occasion il y rentrait une mobylette ou un motoculteur pour réparer l'engin de qui que ce soit dans le coin, toujours prêt à rendre service. L'oncle, on le disait sauvage et pourtant, dès qu'on avait besoin de lui on savait où le trouver, chaque fois il répondait présent.

Quand ils étaient mômes, Franck et Alexandre étaient fascinés par cet homme, ce travailleur infatigable qui semblait détaché de tout, ce mélange de sauvagerie et de bienveillance, un genre d'affranchi. Un jour, Franck se souvient de ça, il devait avoir quinze ans, avec Alexandre ils lui avaient demandé à l'oncle, pourquoi il vivait seul, et est-ce qu'il avait des amis.

— Si j'ai des amis ? Non, qu'il leur avait dit, c'est juste moi qui suis l'ami de tout un tas de gens.

C'est vrai aussi qu'il buvait un peu, le vin c'était sa manière de se rafraîchir, il lui arrivait de parler seul, lancé dans une interminable conversation à laquelle les autres parfois se mêlaient. Pour autant on ne pouvait pas dire que c'était un alcoolique, il buvait sans frasque, sans accroc, l'alcool c'était un genre d'air dont il avait besoin en plus de celui qu'il y a dehors.

Deux minutes après, Franck vit le môme qui revenait par la même sente, doucement cette fois, traînant comme il pouvait un aspirateur qui avait l'air géant, ça donnait l'impression d'un monstre démantibulé sur lequel le petit venait de triompher. Au fil du chemin, l'aspirateur se disloquait, le tuyau et le fil s'accrochaient de partout, mais Franck n'intervint pas.

Dans ces cas-là, il ne fallait surtout pas l'aider, le cadet, par pur orgueil, Alexandre ne supportait pas qu'on vienne lui prêter main-forte, ce serait ni plus ni moins qu'entamer cette victoire de s'en sortir tout seul.

— Ouf, c'est lourd, je l'ai porté depuis la chaufferie.

— T'es vraiment un chef, bonhomme.

— Je t'ai amené le vieux. Celui-là, c'est le vieux, celui qui marche pas.

— Ah bon, c'est parfait.

— Si, y marche, mais pas beaucoup, je vais le passer moi, je vais te montrer.

— Non, je crois que j'y arriverai tout seul, faut pas que tu respirez les poussières.

— Si, je les respire les poussières moi. C'est mes poumons qui faut faire attention.

— Attends, laisse-moi faire, on verra après.

Franck commença de passer l'aspirateur, puis il continua méthodiquement, le môme chevaucha le traîneau comme un jouet.

— Non, faut pas que tu restes là-dessus, petit.

La voix de Franck se perdait dans le bruit considérable que faisait l'engin.

— Reste pas là-dessus, je te dis.

Franck tira sur le tuyau d'un coup nerveux, ce qui désarçonna le môme et le projeta au sol comme au rodéo. C'était venu comme un mouvement de colère, ça le surprit lui-même, Alexandre était tombé rudement, le visage figé entre deux émotions contradictoires, savoir s'il avait mal, ou s'il fallait rire. Alors Franck enchaîna par un sketch excessif et fou pour essayer de désamorcer l'inquiétude du môme, il passa l'aspirateur en accéléré comme dans un dessin animé, il raclait le sol en cognant fort dans tous les meubles, en faisant valser les chaises, renversant la petite table, en repoussant tous les vieux trucs qu'il y avait là, la vieille brosse crissait sur le carrelage dans un grincement total, pour le môme c'était inouï de voir un adulte aussi dérégulé et fou.

— Tu vois, pour bien décoller la poussière, c'est comme ça qu'on passe l'aspirateur, en cognant partout.

Le rire était revenu au visage d'Alexandre, il riait aux éclats en voyant ce grand type s'agiter, et le traîneau de l'aspirateur au bout du tuyau qui sursautait comme un chien fou au bout d'une laisse, dans un rodéo survolté.

— T'as vu comment on fait, faut que ça frotte, partout, faut y aller fort...

Franck se défoulait, il se prenait au jeu, c'était des kilowatts d'énergie qu'il passait là dans cette pitrerie folle, depuis la ferme, ses parents devaient peut-être l'entendre, en y pensant il ralentit, de toute façon il était essoré, à bout de forces, autour de lui ce décor déjà bancal était

chamboulé. Alexandre était hilare, il regardait Franck, comme s'il découvrait qu'un adulte c'était aussi ça, un gamin géant, un dingue comme les pitres de la télé, un être pas si loin que ça dans le fond.

À l'autre bout de la cour, les parents chargeaient la voiture, ils comptaient partir tôt le lendemain. Comme tous les jours ils se réveilleraient à six heures du matin, et partiraient. Le bord de mer, ils n'y étaient allés qu'une fois, pour un voyage pendant les vacances de Noël, organisé par la coopérative. Ils avaient trouvé ça un peu triste. L'hiver dans les Charentes, c'était la mer sans s'en approcher, la mer sans y goûter.

Éteindre un aspirateur révèle un silence incroyable, un soulagement qui dégage une paix surprenante et parfaitement méritée. Franck se mit à parler tout bas dans ce silence enfin débarrassé des 90 décibels du vieux Tornado.

— Ta maman, tu sais combien de temps elle va rester là ?

— Quoi ?

— Ta maman, elle vient passer quelques jours avec toi ?

— Non. Ma maman elle vient pour se reposer, et puis elle vient aussi pour arroser le jardin et les noyers d'Alexandre.

— Faut toujours monter les citernes ?

— Oui. Maman elle sait conduire le tracteur. Et toi, tu sais le conduire le tracteur ?

— Alors là, je crois que je ne saurais plus.

— Oh ! si, dis, tu le feras, tu le conduiras comme l'aspirateur...

— Ouais, on va faire ça.

Franck en rajoutait dans la satisfaction de voir la pièce propre, à peu près rectifiée, habitable en tout cas.

— Alors, elle n'est pas belle ma maison ?

— Tu seras là quand je reviens ?

— Attends, je ne comprends pas, tu pars avec papi-mamie ? Tu ne préfères pas rester avec ta mère ?

— Ma mère et mamie c'est pareil.

— Non, attends, garçon, faut pas tout mélanger.

— Je mélange pas, mais on va voir la mer je te dis, et on revient après.

— Ah bon, alors dans ce cas-là, je ne serai plus là quand tu reviendras.

Alexandre se mit à lui parler en maître des lieux.

— Mais tu peux rester si tu veux, le temps que tu veux.

— Je te remercie.

— Si tu veux, tu peux même aller dormir dans ma chambre quand je serai pas là.

À table ils étaient quatre. Franck n'en revenait pas de se retrouver dans cette disposition, de manger dans cette cuisine, de retrouver ces odeurs de ciboulette et d'œufs cuits, la graisse de canard, le bruit des assiettes et le toucher des couverts en argent patiné. Distraitement il renoua avec son ancienne manie de rouler une mie de pain sur la toile cirée pour en faire une bille. Et toujours cet Alexandre face à lui, source inépuisable d'intérêt.

Les parents annoncèrent à Franck qu'ils partiraient tôt le lendemain, cinq jours, à Quiberon. C'était le projet. Le père ne semblait pas convaincu qu'une thalasso améliore quoi que ce soit à sa hanche, d'un autre côté ça ne pouvait pas leur faire de mal, un genre de grand bol d'air, surtout que sur le littoral il n'y aurait plus ces chaleurs folles. Franck n'arrivait pas à engager la conversation, encore moins à parler de lui, ou d'eux. Il se sentait figé dans un temps où les humeurs ne passent pas, où toute donnée reste stable. Pour les parents, visiblement, la situation n'avait rien d'extraordinaire, à aucun moment ils ne firent allusion à cette si longue absence, à ce retour soudain, le repas glissa dans une ambiance des plus naturelles, la télé était allumée comme à chaque fois, les informations du journal de vingt heures faisaient bien plus qu'un fond sonore, les reportages s'enchaînaient avec la sensation d'un monde à part, très à distance. Alexandre parlait à tout le monde, et chacun lui adressait la parole, pour répondre aux questions surprenantes qu'il posait sans arrêt, ou pour le reprendre quand il faisait le pitre.

Franck n'avait pas trop envie de sortir de ces banalités, il trouvait reposante cette conversation minime orientée par le gosse, autour de la forme bizarroïde des tomates, des vélos, des anecdotes de trois fois rien, en même temps, il sentait bien que ce n'était pas possible de s'en tenir à ça, surtout que demain ils seraient partis avant même qu'il soit levé.

— En fait, si je suis venu c'est juste que, enfin...

— T'as besoin d'argent ?

— Non. Non, c'est pas ça.

Alexandre suivait l'échange tout en mangeant, avec l'avidité de celui qui attend la suite. Mais surtout il mangeait. Déjà il tendait son assiette à la mère pour qu'elle le serve à nouveau.

— Eh ben, qu'est-ce qui t'arrive toi ce soir, il a jamais autant mangé celui-là. Je te ressers toi aussi ?

— Non merci, mais c'est juste qu'on ne s'est pas vus depuis dix ans.

— D'abord c'est pas vrai, t'étais bien là pour l'enterrement de ton frère, oui ou non ?

— Oui.

— Eh ben, ça fait pas dix ans.

— Mais, enfin je vous apprend pas que pendant tout ce temps on ne s'est pas parlé, jamais téléphoné, on était fâchés quoi...

— Pas nous.

Franck avait le sentiment de parler à de parfaits étrangers, des convives qui ne seraient pas au courant de leur histoire, à qui il s'agirait de tout raconter, de tout reprendre depuis le début.

Le même écoutait dans une forme d'attention pas si abstraite que ça, il souriait à Franck chaque fois qu'il le regardait, à croire que c'était lui qui donnait le ton ici, que dorénavant plus rien n'était grave, ni définitif, ni abîmé, que tout était neuf et à venir, qu'à nouveau les vies étaient à faire, comme pour les lits il suffisait de changer les draps et tout était prêt à recommencer.

Au moment du jingle de la météo, la télévision mobilisa toute l'écoute, la mère augmenta le son en manipulant laborieusement la télécommande, ils étaient tous hautement concentrés sur la chorégraphie de la dame devant ses cartes de France, elle annonçait qu'il allait continuer à faire chaud, comme si c'était grave, la présentatrice prenait des intonations d'excuses, une petite gestuelle désolée, les parents recevaient ça sans l'ombre d'un fatalisme.

— Si on ne veut pas cuire sur la route, faudrait partir avant le jour, dit le père.

La mère tempéra.

— Attends, Michel, faut tout de même que Louise profite un peu du petit, pas vrai, Alexandre, ça te ferait plaisir de prendre le petit déjeuner avec ta maman ?

Concentré sur son carré de fromage frais qu'il dépiautait avec les mains Alexandre répondait que oui, ça lui ferait plaisir. En même temps on sentait bien que de voir la mer, de s'y tremper pour de vrai, l'emportait sur tout, d'autant qu'il voulait crânement leur montrer qu'il n'aurait pas peur, ça devait faire des semaines qu'entre eux ils ne parlaient que de ça.

— On partira vers onze heures, c'est bien onze heures. Ça nous fera arriver en fin d'après-midi, comme ça on aura le temps d'aller se mettre à l'eau, hein ?

La mère questionnait le même du regard, comme si elle attendait presque que ce soit de lui que vienne la réponse.

Franck, sans rien en dire, vit bien que la conversation avait déjà glissé sur autre chose. Mais par défi il continua tout de même.

— Mais enfin, je ne sais pas, ça ne vous a pas manqué qu'on ne se voie pas ? Qu'on ne s'appelle pas, qu'on...

— Et ton frère, tu crois qu'il ne nous manque pas ton frère ? Hein ? Et qu'est-ce qu'on y peut ? À quoi ça servirait de se plaindre, est-ce que ça le ferait revenir ? Non. Eh bien pour toi c'était pareil. On n'y pouvait rien. C'est comme ça.

Le soir, le père avait gardé cette habitude de fumer un cigarillo à l'extérieur. Il en profitait pour faire son tour en vérifiant tout. Du temps où la ferme était en ordre de marche, ça relevait du rituel, avant de se coucher il fallait encore nourrir les chiens, s'assurer que tout allait bien du côté des bêtes, fermer l'étable, les granges, voir si le matériel était bien rentré, surtout les soirs où les nuages coulissaient depuis le sud-ouest, ceux où la lune disait la pluie ou la gelée, le père, il maîtrisait tous les indices pour déchiffrer le lendemain, mais guère au-delà. Avant de se coucher le père jetait chaque fois un œil aux champs, manière de border la terre, confiant que la nuit agisse jusqu'à la rosée. Ce grand tour d'inspection c'était aussi pour lui une manière de digérer. Maintenant il n'y avait plus rien de tout ça, maintenant la seule chose qu'il avait à vérifier, c'était que la voiture soit bien fermée. Il continuait tout de même de faire son tour jusque derrière les bâtiments, là où l'horizon s'ouvre en grand.

Franck marchait à quelques pas derrière, il le suivait comme il ne l'avait pas fait depuis trente ans. Le chien ne cessait de revenir vers lui pour le renifler, comme pour bien prendre la marque de ce nouveau venu, s'en imprégner chaque fois, par méfiance sans doute, sans doute aussi parce qu'il voulait jouer. Franck se baissa, ne résistant pas à l'envie de chahuter avec cette boule de gaieté.

— Pourquoi tu l'as appelé Astérix ?

— Tu te doutes bien que c'est pas moi. Astérix, ça rime à rien pour un chien. Moi je l'appelle Rix.

— Et il répond aux deux ?

— Il est pas con, tu sais.

— Il est encore tout fou.

— Oui, et je crois bien qu'il le restera, il est né comme ça.

— Et la chasse, tu y vas encore ?

— On... Bon, je vais voir si les filets ont tenu.

Au moment de se remettre en marche le père se plaqua la main sur la hanche pour colmater une vive douleur.

— Ça va, papa ?

C'était la première fois qu'il posait cette question à son père, il n'en revenait pas, son père non plus, les deux mots restèrent un temps à planer au-dessus d'eux, un silence gêné ne les effaça même pas. Le chien les relança par ses aboiements.

Ils firent le tour de la maison pour marcher jusqu'au jardin. En passant le long de la ferme le père ne lança même pas un regard aux champs derrière. Frank n'en revenait pas de cette indifférence nouvelle, c'est comme de croiser un ami sans le remarquer, de longer la mer sans la regarder, ça disait une peine grande ouverte, béante.

— Ce serait si grave que ça de leur vendre, aux Berthier ?

Le père ne répondit pas. Franck savait que la réponse était dans la question, oui ce serait grave de leur offrir cette prédominance à ces cinglés, pour le père ce serait sans doute le pire châtement qu'il puisse endurer, de se retrouver à vivre au beau milieu de leurs champs, de les voir tourner tout autour, alors que lui n'y pourrait rien, pour le père c'étaient eux les responsables, depuis le premier jour et il n'en démordait pas, c'est à cause d'eux qu'Alexandre n'était jamais revenu ce matin-là, sans eux il serait toujours vivant.

Le père tendit un cigarillo à Franck, et alors qu'il ne fumait plus depuis des années, Franck le prit tout naturellement. Il n'osait plus poser la moindre question au sujet des terres, du moulin ni du reste, son père y décèlerait tout de suite une arrière-pensée, il savait bien que les questions d'héritage, quand on ne s'en parlait pas ça hantait, mais dès lors qu'on s'en parlait, ça pouvait être pire encore.

— Tu te doutes bien qu'un jour ou l'autre il faudra qu'on se parle, je dis ça pour ta mère surtout, pour elle tout ce qui compte, c'est que le petit soit à l'abri.

— Le petit, tu veux dire, le petit ?

— Oui, on t'expliquera. Mais là qu'est-ce que tu veux, on part demain, c'est pas de bol !

— Je comprends.

— T'es bien venu pour ça ?

— Non, c'était juste pour voir si tout allait bien. Et puis j'ai été malade, j'avais besoin de souffler.

— Ah bon.

— Oui, oui, mais tout va bien. Non, j'avais juste envie de...

— De nous voir, quoi ?

— Oui, de vous voir.

— Bon. Je vais me coucher. Demain on décollera vers midi, le temps que le petit voie un peu sa mère avant de partir.

— Oui, j'ai bien compris.

— C'est ta mère qui veut que je la fasse, cette thalasso, elle y croit à ces trucs-là, alors que moi, la mer, j'ai passé l'âge.

— Je comprends.

— Dis donc, tu comprends tout, toi, maintenant.

Le soleil franc tapait en plein sur les volets. Franck, depuis un bon moment, entendait Alexandre qui rôdait devant sa fenêtre en faisant tout un tintamarre. Il le faisait exprès de jouer là, tapant dans un ballon, soufflant dans son sifflet en plastique pour le réveiller sans doute. Franck voulut regarder l'heure sur son portable mais dans sa main l'appareil déchargé était aussi inerte qu'une pierre, tout de suite il réalisa n'avoir pas pris le chargeur, il le revoyait chez lui, échoué comme d'habitude au pied de la prise.

Puis Alexandre repartit vers la ferme, de nouveau c'était la paix, le chant des tourterelles montait dans l'air tranquille du matin, des bourdonnements d'abeilles passaient auprès des volets. Au bruit qui se profilait, celui du tracteur en plastique qui racle le sentier, Franck comprit que le même revenait à la charge. Cette fois en plus de souffler dans son sifflet il tapa carrément au volet pour appeler Franck et lui demander de se lever.

— Dis, oh, tu te lèves ?

Franck feignait de ne pas entendre, mais ça devenait trop flagrant.

— Laisse-moi tranquille, petit, tu crois pas que tu pourrais me laisser dormir !

— Viens manger. Il est midi.

— Quoi ?

— Allez, ouvre.

Quand Franck repoussa les volets, il vit que là-bas devant la ferme, à une bonne centaine de mètres, la table de cuisine était installée dehors, dans la cour, il ne les avait jamais vus faire ça ici, de carrément sortir la grande table en chêne pour prendre le petit déjeuner dehors ! Ça ne leur ressemblait pas, ça ne pouvait pas venir d'eux, une idée de Louise à coup sûr, elle avait dû les convaincre de cette originalité-là, de mettre la table dans la cour pour goûter ce plaisir incroyable de prendre le petit déjeuner en plein air.

— Mais attends, je comprends pas, vous n'êtes pas encore partis ?

— Où ça ?

— À la mer !

— Si, ils sont partis, mais moi je suis pas parti. Moi je suis malade ce matin.

— Je vois ça.

— Viens, il faut qu'on mange. Maman elle a préparé.

Quand il la vit sur le pas de la porte, puis sortir dans la cour pour s'avancer vers lui, il comprit tout de suite.

Du coup, il ne savait absolument pas à quelle distance s'en tenir.

Louise à l'inverse ne découvrait pas un inconnu, loin de là, l'homme qu'elle avait en face était le frère d'Alexandre, et c'est tout naturellement qu'elle s'approcha de lui pour lui faire la bise, alors que Franck avait spontanément amorcé le geste de lui tendre la main. Il resta un temps avant d'improviser une phrase.

— C'est bizarre de se retrouver là.

— Comment ça ?

— Eh bien, je ne sais pas, dehors, de voir cette table dehors. Ici je ne les avais jamais vus faire ça.

Louise avait mille fois entendu parler de Franck, elle en connaissait tout. Alexandre lui parlait souvent de son frère, de leur enfance, de cette complicité qui les soudait tous les deux, ici, dans ces lieux mêmes, pendant des années elle avait côtoyé le souvenir de cet homme qu'elle avait en face. En plus de ce qu'elle savait de lui, elle avait vécu dans ses décors, dans le cadre même de son enfance. Franck à l'inverse découvrait cette femme, cette belle-sœur évaporée qui avait disparu le jour de l'enterrement, qu'on n'avait pas revue de la journée. De se retrouver là, piégés dans ce face-à-face improvisé, aurait dû les renvoyer instantanément au souvenir de cette journée-là, à Alexandre, à toute une forme de passé. Mais il y avait ce soleil, cette table dehors, et Alexandre qui remettait tout au présent.

— Dis, on ira faire un tour de vélo après manger ?

— Attends, on verra, laisse-moi me réveiller.

— Si vous voulez déjeuner, votre mère a tout préparé avant de partir.

— Mais ils sont partis à quelle heure ?

— Ils se sont levés à cinq heures et sont partis à dix.

Franck n'était pas surpris, il se doutait bien que son père n'attendrait jamais midi avant de prendre la route, pour partir en plein cagnard. Dans le fond il n'était pas mécontent que le même soit toujours là, sans quoi ça aurait été un ingérable tête-à-tête.

— Et alors, et toi, tu m'as pas l'air très malade ?

Louise lui expliqua que, cette nuit, Alexandre avait beaucoup toussé. Franck le prit pour lui, il comprit que c'était à cause du vélo la veille, qu'ils en avaient trop fait, c'était sa faute en somme.

— Ce matin il avait de la fièvre.

— Oui, et puis j'en ai plus !

— C'est bien aussi pour vos parents, ils ne sont partis qu'une seule fois tous les deux, on en parlait ce matin avec votre mère, elle a cherché dans les photos, c'était pour leur voyage de noces.

— Ah oui, elle vous a montré des photos, il y a une boîte avec des photos ici ?

— Oui, dans leur chambre.

Franck fut envahi de la nostalgie instantanée de cette matinée qui s'était déroulée sans lui, il n'avait jamais été matinal, du coup quand il se réveillait, il avait toujours le sentiment que les autres avaient déjà vécu tout un épisode de la journée, qu'ils avaient déjà fait une bonne partie de la vie, une séquence dont il serait à jamais exclu, dont il ne saurait rien, sinon par bribes ce que les autres en racontent, se lever tard c'est rejoindre les autres sur une forme de mi-chemin.

— Mais si vous préférez prendre d'abord votre petit déjeuner, il reste du café...

— Non c'est gentil, je ne prends jamais de café.

— Oui, lui il boit du chocolat froid, comme moi.

— Un chocolat froid ça vous dit ?

— Eh bien, oui, pourquoi pas.

— Asseyez-vous, je vous prépare ça.

— Non mais attendez, Louise, je ne vais pas vous laisser...

— Restez à table, vous avez le temps.

Louise était surprise par le manque d'assurance de cet homme, elle ne lui imaginait pas ce sourire fragile, encore plus fragile que le sourire d'un enfant, elle décelait en lui quelque chose de mal assuré, de totalement vulnérable. Au travers de ce qu'en disait Alexandre, elle s'était fait l'idée d'un homme solide, un grand frère, il lui parlait toujours de son aîné.

Franck n'en revenait pas de cette situation, d'être là à table au beau milieu de la cour. Il étira les jambes, pencha la tête en arrière, flottant dans un de ces moments où il n'y a plus de question, de ces instants tissés de filaments de bien-être. En même temps, il sentait bien qu'il n'avait rien à faire là, entre ce même et sa maman, il n'était absolument pas à sa place. Et pourtant il y avait ce plein soleil, ce midi déjà chaud, la table était encore à l'ombre, mais ça ne durerait pas, d'ici trois heures elle serait en plein soleil. Dessus il y avait déjà une salade de tomates dans un saladier en verre recouvert d'une assiette transparente. Depuis la cuisine il entendait Alexandre, cet Alexandre qui lui préparait son petit déjeuner en commentant tout ce qu'il faisait, Louise lui répondait doucement, presque détachée.

C'était irréel et pourtant il y avait tout. La douceur de l'air, le soleil assuré de durer, ce petit nuage qui se formait toujours là-bas au-dessus du barrage de Cavagnac, signe que la masse d'air venait du sud, que le vent ne soufflerait pas, que le temps resterait au beau pendant des jours, c'était terrible de faire ce constat, pour une fois il y avait tout ici, sinon une forme de confusion impossible avec cette femme, entre distance et sympathie. Dans la cuisine, Alexandre demandait à sa mère s'ils iraient passer l'après-midi au bord du Célé, il parlait aussi de canne à pêche, de canoë, chaque fois elle répondait oui. Franck anticipa qu'il les laisserait entre eux, qu'il ne s'incrusterait pas. En se redressant un peu mieux sur sa chaise, manière de regarder les choses en face, il ne voyait absolument pas ce qu'il foutait là.

Par la fenêtre ouverte il les voyait dans la cuisine, il la voyait elle surtout, Alexandre était trop petit, il la regardait faire, il eut cette pensée-là, jamais ici il n'avait vu une femme susceptible de lui plaire. Puis aussi vite il s'en voulut de cette pensée atroce, instantanément submergée par le souvenir de son frère.

— Oh ! c'est pas vrai. Il n'y a pas de pain. C'est dommage avec les salades.

Franck proposa à Louise de lui emprunter sa voiture pour aller au bourg, ici le boulanger fermait évidemment entre midi et deux, mais en faisant vite on ne sait jamais. Une salade de tomates sans pain frais, c'est la moitié du plaisir envolé.

— Les clés sont dessus !

La Golf verte s'engagea dans le chemin jusqu'à la route. En l'entendant, Alexandre sortit de la véranda en faisant de grands signes à Franck qui ne le voyait pas dans le rétroviseur, Louise regardait Alexandre courir derrière la voiture comme un dératé, sans le rappeler ni le réprimander. Jamais elle ne lui avait dit ces mots que disent les parents à leur enfant, de ne pas faire ceci, de ne pas faire cela.

D'entendre les douze coups de minuit à l'horloge de la cuisine, douze coups dans la nuit, pour lui c'était totalement inédit. Alexandre écoutait ça depuis la cour comme un signal miraculeux, douze coups démesurément grands dans ce silence total.

Pour la première fois de sa vie il explorait ce moment-là du jour où l'aujourd'hui bascule vers le demain. L'horloge retentissait fort depuis la cuisine, pour le même ça relevait de la révélation, il avait cette moue lumineuse d'un enfant face à une élucidation gigantesque. En temps normal, le soir ne durait jamais au-delà de neuf coups, neuf heures c'était le grand maximum. Ce soir, il avait franchi tous les caps, neuf heures, puis dix, onze, douze, si bien qu'à peine passé minuit, il s'était endormi comme une masse sur le petit amas de coussins qu'il avait ramenés de l'intérieur. L'après-midi, il l'avait passé dans l'eau à attraper mille poissons imaginaires, des heures à barboter autour du banc de sable tendu au beau milieu de la rivière, une sorte de plage en plein soleil, ensuite il avait tenté de rattraper le parasol que sa mère avait fait tomber à l'eau, deux heures après l'avoir déplié déjà elle le perdait, cette rivière lui prenait tout, elle avait totalement paniqué en voyant Alexandre qui s'élançait pour nager après, elle avait dû crier pour qu'il s'arrête et fasse demi-tour, ensemble ils l'avaient regardé s'éloigner.

Du coup le petit était épuisé, jamais il n'avait repoussé aussi loin la fatigue. Louise le porta jusque dans sa chambre, elle le déposa sur le lit bateau enveloppé de la moustiquaire, et laissa la fenêtre grande ouverte.

La table était toujours dehors, débarrassée, ils traînaient tous les deux. La chaleur aujourd'hui avait été folle, elle persistait encore même à cette heure. Louise avait mis des bougies à la citronnelle. Elle demanda à Franck s'il voulait un autre tilleul glacé. Ça faisait le troisième. Franck découvrait ça, ce liquide frais doucement aromatisé, il aimait bien. Elle fumait une cigarette.

— Je ne parle pas beaucoup vous savez.

— Ça ne me gêne pas, dit-elle.

Les grillons donnaient une profondeur ouatée à la nuit sans lune. Franck se sentait apaisé, absorbé sur cette idée de l'instant, seul le moment compte, le reste est passé ou compromis, l'avenir une totale incertitude. Les deux bougies occultaient l'ombre autour d'eux. À des kilomètres à la ronde il n'y avait pas la moindre source lumineuse, c'était le règne du triangle noir.

— Il paraît qu'ils chantent tant que la terre est chaude, dit Louise.

— Alors, ils n'ont pas fini !

— Je ne sais pas, c'est Alexandre qui disait ça.

Franck regardait Louise, et c'est Alexandre qui s'interposait, Alexandre qui savait tout des arbres et des insectes, des nuages comme des animaux, Alexandre qui avait cette culture totale de l'environnement, à force d'être attentif sans doute, ou par l'effet d'un instinct, Alexandre comprenait tout des bruits, des bêtes, du temps, des floraisons, une forme d'empathie animiste avec la nature qui ferait presque dire qu'il était toujours là quelque part, dans l'ombre ou dans les feuilles des arbres, l'arbre lui-même, oui un Alexandre était toujours là, au-delà de celui qui dormait.

— Je peux vous poser une question ?

— Oui.

— Qui a eu l'idée de l'appeler Alexandre ?

— Moi, pourquoi ?

— Je ne sais pas, en général, enfin le plus souvent on est deux pour choisir un prénom.

— Oui, en général oui.

Louise repensa à la moto, cette certitude idiote que l'homme cette fois la retrouverait, et s'il ne la retrouvait pas, il serait fou quand elle rentrerait.

— Je vis seule, dit Louise d'un ton neutre.

— Pardon, je ne voulais pas être indiscret. C'est juste que, enfin Alexandre ça me fait un peu bizarre. C'est même complètement troublant, dès le début j'ai trouvé ça curieux, mais bon, en même temps ça ne me regarde pas.

— Si, un peu.

Louise avait les pieds posés sur la chaise, ses jambes ne se découvraient pas. Elle avait relevé ses cheveux dans un chignon sauvage, une masse auburn qu'elle était d'un simple crayon à papier. Mettre de la musique aurait été artificiel, de toute façon il n'y avait pas d'ambiance à créer, rien pour souligner le moment, Franck ne savait même pas quelle musique il aurait pu mettre, c'était une illusion de croire que le moment s'accorderait à ça.

— Je suis sûr qu'il n'y a même pas de lecteur CD ici.

— Si, vos parents en ont acheté un pour Alexandre, il regarde des tas de DVD aussi, ils en ont une collection, mais tout est dans leur chambre, si vous le voulez la clé est sur le haut du placard.

— Et avec mes parents, ça se passe comment ?

— Je ne vis pas là vous savez, je ne passe pas souvent.

— Je ne sais pas, ils m'ont rien dit.

— Je pense qu'ils me voient toujours comme leur belle-fille. Parfois j'ai le sentiment que c'est même un peu plus que ça, leur fille peut-être, c'est un peu compliqué, j'ai vécu ici longtemps vous savez, ça se passait bien, ça s'est toujours bien passé. Entre nous il n'y a jamais eu

d'histoires, jamais un mot plus haut que l'autre. Alors évidemment, ça crée des liens, oui c'est ça, maintenant ils me voient un peu comme leur fille. Mais je suis loin, je ne suis plus là, c'est différent. J'espère que ça ne vous choque pas ?

— Que vous viviez loin ?

— Non, mais que souvent je ressente ça, d'être un peu comme leur fille. Une fille qui ne viendrait pas souvent les voir, une fille qui ne donnerait pas beaucoup de nouvelles, une mauvaise fille quoi... Pardon, je ne disais pas ça pour vous.

— Non, non, y'a pas de mal.

Franck d'un coup eut cette image-là, celle du vide mortel qui avait dû tout envahir ici après le départ de cette belle-fille, cette jeune veuve qui ne voulait pas rester. Pour la première fois Franck eut l'intuition qu'à cause de lui, à cause de son silence, ces signes de vie qu'il ne donnait pas, ses parents avaient eu la sensation très concrète de ne plus avoir d'enfant, comme s'ils n'en avaient jamais eu, ils s'étaient retrouvés là, à deux, seuls, leur famille évaporée, et avec ça, la certitude cruelle de devoir lâcher la terre, cette ferme qui un jour s'écroulerait, ils devront tout laisser, après des lignées de générations loyales, finalement ce seraient eux les fossoyeurs de toute une filiation.

— Et vous, Franck, pourquoi vous ne venez plus ?

— C'est compliqué.

— Alexandre le vivait mal, il pensait que vous les rejetiez tous, surtout lui.

— Non.

— Il était trop fier pour se l'avouer. En tout cas il parlait souvent de vous. Vous étiez un peu son modèle, celui qui avait eu le courage de partir, de voir le monde, il avait cette image-là de vous.

— Mais il se plaisait ici, il menait bien la vie qu'il voulait, non ?

— Oui, bien sûr, mais il se sentait comme le moins courageux, par rapport à vous. Et puis la ferme l'a vite dépassé, le métier a changé, il fallait investir, faire des tas de paperasses, à la fin il faisait un vrai travail de secrétariat, je l'aidais bien sûr, mais vos parents de leur côté ne voulaient pas trop suivre le mouvement, ils freinaient, tous ces investissements ça leur faisait peur, eux, ils pensaient qu'une ferme ça devait tourner comme avant, à hauteur d'homme. Mais, pour ce qui est d'Alexandre, je pense que ça lui aurait fait du bien de vous voir de temps en temps, de pouvoir vous parler de tout ça, mais il attendait que ça vienne de vous.

— Je ne voulais plus entendre parler d'ici. Je ne m'y sentais plus à ma place depuis des années déjà. Et puis il y a eu cette histoire d'argent, je n'avais même plus d'appartement, enfin vous êtes sûrement au courant de tout.

— Je ne juge pas, mais c'était un peu dur, la seule fois que vous revenez les voir, c'est pour demander de l'argent, et de nouveau plus de nouvelles.

— Eux non plus ne m'appelaient pas.

Louise alluma une autre cigarette, elle semblait prise d'une soudaine envie d'explication, elle qui n'en donnait jamais sur elle-même, voilà qu'elle se sentait assez à l'aise, bizarrement elle sentait que cet homme en face d'elle était un proche, un être connu de longue date, parfaitement familier, elle retrouvait chez Franck cette même forme de perte discrète qui la déboussolait elle-même, ce désespoir pudique et cette élégance de ne rien en montrer. Elle lui tendit une cigarette.

— Vous ne voulez toujours pas ? Vous ne fumez jamais ?

— Je n'ai pas le temps ! Non je plaisante.

— Vous savez, Franck, ça peut paraître bizarre de dire ça, mais le jour de l'enterrement j'ai pensé que vous seriez resté, que la mort de votre frère vous aurait, peut-être pas réconcilié, mais rapproché de vos parents, c'est un peu ce que j'attendais, en tout cas ça m'aurait soulagée de vous savoir là, parce que les semaines qui ont suivi, c'était dur vous savez.

— Et vous, peut-être que si vous aviez dîné avec nous ce soir-là, on se serait mis à se parler normalement.

Louise ne répondit pas. Elle ne voulait pas se laisser gagner par le souvenir de cette journée-là.

— Oh ! j'ai complètement oublié d'arroser le jardin et les noyers, normalement je suis un peu venue pour ça...

— Laissez, je vais le faire.

— Alors, chacun son côté !

Il était près de deux heures du matin et pourtant la fraîcheur ne venait pas. Louise avait sommeil. Avant de se coucher elle tenait absolument à rentrer la table dans la cuisine. Pourtant il était clair que la nuit serait calme, le ciel était parfaitement dégagé et constellé d'étoiles, à coup sûr il ne pleuvrait pas, mais Louise ne voulait pas que la table reste dehors, elle savait que les parents n'aimeraient pas ça, que la table en chêne traîne la nuit dans la cour. Il n'y avait aucun risque qu'elle s'abîme ou même qu'ils le sachent, mais elle en faisait une question de principe. Pour la ramener vers la maison ils la soulevèrent tous deux comme ils pouvaient, la fatigue aidant ils avaient un mal fou à la manier, ils étaient obligés de la reposer tous les cinquante centimètres dans l'herbe, ils s'en amusaient. Au moment de franchir la porte c'était pire, frontalement ils n'y arrivaient pas. Louise qui connaissait la manœuvre indiqua à Franck comment basculer la table sur le côté pour engager les pieds en premier. Franck inclina le meuble au point d'en être déséquilibré, il se fit littéralement projeter vers le sol comme si le meuble venait de lui faire une prise de judo, Louise se mit à rire, c'était nerveux, et plus elle riait, plus elle perdait toute force. Franck ne put faire autrement que de se retrouver à terre, au pied de la table têtue bloquée au seuil de la porte, elle ne voulait plus rentrer.

— Bon sang, elle est lourde, comment vous avez fait ce matin pour la sortir ?

— Je ne sais pas, avec vos parents on a pris le pli, et Alexandre bien sûr qui nous donnait un coup de main !

— Je comprends mieux, on devrait peut-être le réveiller vous ne croyez pas !

— Non, si vous arrivez à vous relever je pense qu'on va très bien s'en sortir tous les deux.

Ils y passèrent dix bonnes minutes, pour de vrai la table ne voulait plus rentrer, elle avait repris l'amplitude du chêne dans laquelle on l'avait taillée, elle était redevenue aussi massive et dense qu'un arbre en vie, leur disant bien que c'était elle la plus forte, que pendant des siècles encore elle survolerait leurs pauvres petits sorts d'êtres humains, qu'elle leur survivrait. Ils essayaient selon la méthode convenue, la table penchée sur le côté, seulement les pieds étaient trop longs et ne passaient plus le chambranle, c'était l'évidence même, jamais elle ne rentrerait.

Puis elle voulut bien.

Après ils rentrèrent les chaises. Louise était ici comme chez elle. Franck lui envoyait cette aisance-là. Elle bâilla en disant qu'elle allait se coucher, elle lui dit bonne nuit en fermant la porte du couloir. Franck faillit presque lui demander s'il pouvait rester un peu dans la cuisine, comme une permission, trop habitué à se coucher tard il alluma la télé comme il le fait chaque soir, une diversion parfaitement appropriée aux grands anxieux. Il ouvrit le frigo une nouvelle fois, finit le restant de tarte aux pommes, un petit-suisse et un grand verre de Perrier. Les coudes nus sur le plastique de la nappe, il était là dans une disposition inédite. Il faisait défiler les chaînes, étonné qu'il y en ait autant, il s'arrêta sur un banal documentaire qu'il aurait très bien pu cadrer, en mettant le son le plus bas possible. Il la sentait dans la pièce tout au fond là-bas, en voyant la chaise il repensait à ses pieds nus tout à l'heure, ses jambes qui s'y étaient posées, cette peau qui avait l'air si douce. Cette vision survenait malgré lui, il s'interdisait d'y penser. Il zappa plus loin vers les chaînes étrangères, finalement ils en avaient plein, des russes, des chinoises, ça tombait bien, il aimait se perdre le soir avant de se coucher dans les chaînes où l'on ne comprend rien, des émissions où l'on ne sait pas ce que les gens se disent, des chaînes où le monde semble neuf, bien moins compromis, partout de par le monde il y a toujours des émissions de plateau où les gens parlent et rient, ou s'écoutent d'un air grave, en allemand, en espagnol, en italien, en polonais, avec souvent des jolies filles pour animer le débat, des spectatrices choisies au premier rang, c'est l'universelle loi, suggérer l'écoute en convoquant le regard, même dans les rangs plus lointains du public il y a toujours des silhouettes flatteuses, des jambes de femmes assises. Louise devait dormir déjà.

Sous la nappe en plastique, il passa sa main sur le bois, rassuré de la permanence de cette table, de tout ce qui se passait ici, il lui prêtait une conscience, elle était témoin depuis le début, depuis plus de cinquante ans, quatre-vingts ans, ou peut-être même plus. Il revoyait le vide mortel du soir de l'enterrement, les cinquante watts poussifs tombés du plafond. Louise s'était réfugiée au moulin, elle y était restée trois jours. Cette belle-sœur, en fin de compte, il avait juste eu le temps de la saluer, le visage défait par les larmes, elle avait disparu pendant la messe. Pour lui trouver des excuses les parents la disaient trop sensible, fragile, ils avaient pris le parti de l'aimer, cette bru c'était devenu leur fille, une fille à laquelle ils réservaient toute cette douceur que deux garçons n'avaient jamais su convoquer chez eux, des garçons ça n'inspirait pas ça, les garçons c'étaient des bras fiables et forts, un genre d'assurance vie.

Ce soir-là ils n'étaient que trois. Depuis l'origine, les quatre côtés de cette table avaient toujours été occupés, une table de ferme, c'est ample et généreux, ça accueille au moins dix paires de bras. Ce vide, c'était le signe que quelque chose de la famille se délitait, que quelque chose du domaine perdait de sa substance, que le métier basculait du côté de la solitude. Que le grand-père, puis la grand-mère, et l'oncle, qu'ils la quittent tous les uns après les autres cette table, après tout c'était dans l'ordre des choses, les générations se succèdent, mais là d'un coup ça faisait une plaie. On ne pouvait plus se passer le sel, il fallait tendre le bras pour se passer le pain.

L'horloge, dans son cycle entêté, sonna trois heures, très fort encore une fois. Franck éteignit tout, il ferma la véranda et se dirigea dans le noir complet en suivant la sente jusqu'à la petite maison. À l'annexe, il n'y avait ni radio ni télé, pas même un livre, rien qui soit de l'ordre de la distraction. Pas de lampe de chevet non plus, une fois couché il fallait se relever pour éteindre la lumière, l'interrupteur de la pièce était près de la porte.

Franck n'arrivait pas à s'endormir. Il tournait et se retournait dans le lit. Pour amorcer le sommeil il essayait de faire le vide, de ne penser à rien, mais dès qu'il fermait les yeux, des tas d'images surgissaient comme des bancs de poissons affolés. Au moindre de ses mouvements le sommier lançait des crissements douloureux qui emplissaient la pièce, l'air chaud pesait sur lui pire qu'une couverture. Il s'était relevé pour ouvrir toutes les fenêtres en grand, même la porte, la maison baignait dans le dehors, offerte à toutes les influences, il n'y avait pas d'air.

Le plus dur c'était de ne pas repenser à cette soirée, à cette femme soudain si proche, cette mélancolie douce comme une peau, il revoyait le mouvement de sa nuque quand elle versait le tilleul. Pour fuir tout sentimentalisme il se focalisait sur l'insolite de cette vision, l'étrangeté absolue de cette table posée dehors, la toile cirée jaune en pleine lumière, l'insolence de l'immortalité environnante. Pour la première fois il touchait du doigt ce que ses parents essayaient de lui faire sentir depuis toujours, que la vie se concevait autour de l'idée de passage, que le rôle de chacun se limitait à ça, l'existence n'avait de sens qu'en étant acteur de cette pérennité. Du coup il comprenait mieux ce dîner, le soir de l'enterrement, et cette violence qui se substituait à la peine, après que les autres étaient partis. La peur ultime de ses parents, c'était bien que le nom meure.

À propos de la mort d'Alexandre, de ces circonstances, ce soir-là on ne disait rien, on n'en parlait pas, c'était le tabou complet. Toute la journée ça n'avait été que silence, tous ceux qui étaient là savaient, ils se sentaient tous responsables de cette chasse nocturne, tous se sentaient liés par l'illégalité d'une faute, d'une connerie, cette initiative ils l'avaient tous partagée et elle avait amené un homme vers sa fin. Ce jour-là, ce n'était pas un homme qu'ils portaient en terre, c'était le remords unanime d'en être tous responsables, la repentance en plus du chagrin, dans cette église glacée ils avaient tous eu l'impression de se noyer, la buée sortait de toutes ces bouches éteintes secouées par les larmes, de l'eau à la place des mots. Du coup, de toute la journée il n'y eut pas de mots, rien que ceux du curé qui se perdaient dans ce froid abominable, des paroles qui ne réchauffaient rien.

Alors, tout en dînant là tous les trois d'une soupe chaude, jamais ils ne s'étaient dit autant de choses en toute une vie. C'était tellement cruel, cette chaise vide à la place du frangin. Pour une fois les parents s'étaient mis à parler à Franck de ce devoir qui lui incomberait, de filer un coup de main le temps qu'ils se retournent, et pourquoi pas, de voir plus loin.

Faut dire que le soir de l'enterrement elle était mince la famille. Le père avait bien un frère, mais depuis longtemps l'alcool lui avait volé sa tête, quant à la belle-fille, elle ne l'était pas vraiment, et ils se doutaient bien qu'elle ne resterait pas. Une famille réduite à rien. Ce malaise qui rôdait, c'était le reproche fantôme de tous les aïeux qui lui soufflaient, « la terre ça ne se perd pas, ton devoir c'est d'assurer la continuité, tu comprends » ?

Ce soir-là les digues s'étaient rompues. Le père avait carrément demandé à Franck de finir de couper tout ce bois qui allait pourrir dans l'eau, de lui donner un coup de main, un mois ou deux, ça lui semblait normal. Franck l'avait très mal pris, cette supplique, c'était le signe que ses parents ne respectaient rien de ses choix, de sa vie, de ses rendez-vous le lendemain. La mère essayait d'être chaleureuse.

— Si tu veux, tu peux même dire à Helena de venir, elle serait bien elle aussi.

— Mais elle travaille, on travaille, on a une vie là-bas, et puis de toute façon on n'est plus ensemble, enfin, je ne sais pas, c'est dingue de me demander ça, de me parler comme à un môme, à quarante ans.

Plus que jamais lui sautait à la figure qu'il n'avait rien à voir avec eux. On croit avoir des préoccupations très différentes de celles de ses parents, et finalement c'est bien plus profond que ça. Il les avait face à lui comme deux juges, comme s'il n'avait pas le droit de se soustraire à son destin, et que d'une façon ou d'une autre il le paierait. Alors il s'était lâché en leur crachant ce flux de reproches contenus, qu'il en avait rien à foutre de leur ferme, que leur vie c'était pas un modèle, que si ça se trouve Alexandre s'était senti obligé de continuer, et que pour continuer fallait voir les choses en grand, tripler le cheptel pour être rentable, tout remettre aux normes, tout refaire ou arrêter, c'est à cause d'eux qu'Alexandre s'était mis des sommes folles sur le dos pour les salles de traite, c'est cette fuite en avant qui l'avait tué, si ça se trouve il s'était tué.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? T'es fou, c'est eux qu'ils l'ont tué !

La défense du père c'était d'accuser les Berthier.

— On n'accuse pas les gens comme ça, c'est insensé de dire ça.

— Mais qu'est-ce que t'en sais, toi ? T'y connais rien.

— Et qu'est-ce qu'ils foutaient tous dehors, en pleine nuit ?

— Tu le sais bien. C'est eux qui l'ont posté au barrage, ils le savaient bien qu'il y aurait un lâcher.

— Mais il n'y a jamais eu de lâcher la nuit !

— T'étais là ?

— Eh ben alors, va, va les dénoncer, va à la gendarmerie, vas-y, fais-le, mais c'est pas ça qui va le ramener.

— Même mort tu le laisses tomber.

Là-dessus Franck avait quitté la table, d'un geste il avait envoyé valser sa chaise, il ne voulait pas se laisser gagner par ces histoires, se salir de toutes ces vieilles rancunes qui venaient de trop loin, ces histoires de terres, de passages, et d'eau, de tout ça il s'en foutait.

Des trains pour Paris, il y en avait deux par jour à l'époque. Franck avait pris le premier car jusqu'à la gare, se jurant de ne jamais remettre les pieds ici, de ne même pas chercher le fin mot de l'histoire au sujet d'Alexandre, son frère retrouvé noyé dans la rivière, cette rivière qu'ils connaissaient par cœur, le terrain de jeu de toute leur enfance, la rivière c'était ce qui faisait leur richesse, une source d'eau intarissable qui descendait de l'Auvergne, c'est elle qui leur donnait les plus belles terres de toute la vallée, parce que très vite, en aval ou en amont c'était de

nouveau la roche, la rivière qui serpente encaissée entre les calcaires, des plateaux dont il n'y a rien à retirer, alors qu'eux ils avaient cette zone sédimentaire, depuis des milliers d'années cette rivière leur préparait le terrain, c'était elle qui leur permettait de nourrir la terre, la rivière elle leur donnait tout, puis parfois, elle prélevait son tribut.

Ne pas pouvoir s'aimer, c'est peut-être encore plus fort que de s'aimer vraiment, peut-être vaut-il mieux s'en tenir à ça, à cette très haute idée qu'on se fait de l'autre sans tout en connaître, en rester à cette passion non encore franchie, à cet amour non réalisé mais ressenti jusqu'au plus intime, s'aimer en ne faisant que se le dire, s'en plaindre ou s'en désoler, s'aimer à cette distance où les bras ne se rejoignent pas, sinon à peine du bout des doigts pour une caresse, une tête posée sur les genoux, une distance qui permet tout de même de chuchoter, mais pas de cri, pas de souffle, pas d'éternité, on s'aime et on s'en tient là, l'amour sans y toucher, l'amour chacun le garde pour soi, comme on garde à soi sa douleur, une douleur ça ne se partage pas, une douleur ça ne se transmet pas par le corps, on n'enveloppe pas l'autre de sa douleur comme on le submerge de son ardeur. C'est profondément à soi une douleur. L'amour comme une douleur, une douleur qui ne doit pas faire mal.

Quand Franck releva le bandeau de ses yeux, ce fut comme s'il se jetait dans l'eau glacée, un flot de lumière baignait la pièce et disait l'aurore déjà bien avancée. Il replongea la tête dans l'oreiller. En même temps il ne voulait pas se lever trop tard, pour pouvoir prendre le petit déjeuner avec eux, Louise et son fils, retrouver un peu de l'insolite de ces moments de la veille. Par tempérament il aurait bien traîné encore une heure, tout drap ôté, parcouru par l'air doux, dans le dehors enchanté par les tourterelles, et ce parfum de terre reposée. À Paris comme en voyage il dormait toujours avec un de ces bandeaux, il ne pouvait plus s'en passer, même dans le noir complet, et des boules Quiès souvent.

Le soleil était déjà haut, la cour emplies d'une lumière blanche. Au jugé Franck déduisait l'heure en fonction des ombres sur les bâtiments de la ferme, neuf heures, peut-être dix, de mémoire il estimait ça. Louise n'avait pas remis la table dehors, si elle avait voulu le faire, même avec le petit, elle n'y serait pas parvenue. Franck trouva plutôt étonnant de ne pas les entendre, un peu déçu que le petit ne soit pas là, de ne pas le voir courir vers la maison comme la veille.

En approchant de la ferme il vit que la véranda était ouverte, il les appela depuis la cour, puis il entra dans la cuisine, il n'y avait personne. C'était désolant, ce manque de vie dans ces murs, ce décor hier si chaleureux, presque doux pour une fois, le seul bruit là encore c'était le tic-tac.

Il était plus de dix heures. La voiture de Louise n'était pas dans le hangar. Il se dit que leur avait pris l'idée de partir, peut-être pour la journée, ça créait un furieux vide d'un coup. Il ne savait plus si elle lui avait parlé d'aller jusqu'au village, de faire des courses avant qu'il fasse chaud. Il aurait bien aimé les suivre dans cette virée-là, explorer cette partie-là de son humanité, les suivre dans les allées du marché, voir le même avoir envie d'une glace ou d'un jouet, lui dire oui à chaque fois.

Sur la table de la cuisine il y avait un couvert, une cuillère et un bol propre, le même qu'hier pour le goûter, celui avec les Mickey bleus, le paquet de corn flakes était posé juste à côté, le paquet de BN et des confitures, à coup sûr c'était le même qui lui avait tout préparé. À la première sonnerie de téléphone Franck sursauta. Sur le coup il se dit qu'il ne répondrait pas, il ferait comme s'il n'était pas là. Lui revint alors l'image du jour où il les avait appelés. Là c'était pareil, il laissa le téléphone sonner dans le vide, il ne se sentait pas de répondre, surtout le matin pas réveillé, sans doute pour tomber sur ses parents qui venaient aux nouvelles, les parents qui voulaient savoir comment ça se passait, il ne se sentait pas de se mettre à leur parler, et surtout il y aurait cette bizarrerie de leur répondre depuis chez eux, ce n'était même jamais arrivé. Il dirait à Louise de les rappeler quand elle rentrerait, avec elle au moins ils arrivaient à parler normalement, à parler tout simplement. Les sonneries ne s'arrêtaient pas, Franck était perturbé par cette insistance, il mit mécaniquement de l'eau à chauffer dans la bouilloire pour faire un thé, il alluma le gaz tout en se disant qu'il pourrait se faire un chocolat, le même qu'hier, et ce téléphone qui n'en finissait pas de sonner. La bouilloire commença son sifflement aigu, c'est là qu'il pensa au pire, il leur était peut-être arrivé quelque chose, alors il négligea la bouilloire pour vite aller répondre, pile au moment où ça s'arrêtait.

Il n'eut pas le temps de s'en vouloir car les sonneries reprenaient déjà, ce n'était pourtant pas leur genre d'insister.

— Allô ?

— Franck, vite, il faut vite que vous veniez...

Le portable de Louise passait mal et le sifflement de la bouilloire s'amplifiait, la communication était heurtée de silences abyssaux, des syllabes sautaient, en bruit de fond il entendait le même aussi, Alexandre qui chialait.

— Vous avez eu un accident c'est ça ?

— Franck, venez avec une carabine, vous savez où est la clé ?

— Quoi ? Attendez Louise, vous êtes où, je ne comprends pas, qu'est-ce que voulez faire avec ça ?

— Vous savez vous servir d'une carabine Franck ?

— Mais pourquoi ?

— C'est horrible...

— Vous êtes où ?

— Le chemin des Vaissières, juste après les tabacs.

— Mais...

La bouilloire sifflait à tue-tête, ça faisait un boucan pas possible, pour le coup Franck avait le sentiment de se faire rattraper par un cortège de déveines et d'incompréhensions, cette âpreté qu'il y avait à vivre. Pourtant en se levant, il se voyait pour une fois glisser vers une journée parfaite, dans ce silence tranquille, seulement voilà, dix minutes à peine et il était en nage. Cette journée il en attendait beaucoup, une parenthèse de bel été avec Alexandre et sa mère, pas grand-chose finalement, manger dehors et se balader, faire du vélo, s'inventer une illusion de paix totale pour au moins une journée. Au lieu de ça il vrillait la clef de ce placard diabolique, ce placard étroit dans la chambre des parents où étaient alignés trois carabines et deux fusils. Il y avait vingt-cinq ans qu'il n'avait pas touché une arme de chasse, il évaluait vaguement la plus simple à manipuler, dans son souvenir la meilleure était celle-là, celle que son père ne voulait jamais prêter, une Verney Caron, le nom lui revint en déchiffrant l'acier gravé, la plus fiable, le jour où le père se l'était offerte avec un bel étui en cuir, ce fut un événement.

Il était dix heures et quart, le soleil commençait à taper fort pourtant. L'air se saturait déjà de chaleur. Franck prit dans la grange ce vélo que son père avait regonflé, il l'enfourcha et il se jeta sur le chemin des Vaissières.

Le choc avait dû être terrible. Dix minutes après Louise tremblait encore, elle n'arrivait toujours pas à reprendre son souffle. C'est d'une violence inouïe de percuter de plein fouet une masse vivante comme ça, ça retentit d'un fracas qui fait instantanément basculer dans la peur, surtout quand la bête continue de bouger et de gueuler sous la voiture, se débattant en s'arrachant follement, parce qu'elle est coincée, une agonie qui n'en finit pas.

Louise se tenait le visage à deux mains, encore une fois elle voyait que par sa faute les choses tournaient mal, ce sanglier qui gueulait, ces hurlements blessés, ça disait tout de son aptitude à abîmer, où qu'elle aille, quoi qu'elle fasse, c'était à croire qu'elle portait le mal. Elle se tenait à distance de la voiture, Alexandre était encore plus loin derrière, accroupi dans les premiers plants de tabac, il restait là sans bouger, trop choqué pour rire ou pour pleurer, surtout que pendant le choc il était à l'avant et que sa mère ne l'avait pas attaché. C'était allé si vite. Avant que tout ça n'arrive elle roulait tranquillement pour regarder les fleurs jaunes, c'est un spectacle rare de voir les fleurs de tabac, c'est d'un éclat splendide et ça ne dure pas, on les laisse juste monter le temps qu'elles fleurissent, quelques jours pas plus, et aussitôt on les étête pour récolter les graines de l'année prochaine. Ils roulaient sans obstacle sur la petite route le long des champs, c'était rare qu'elle ait l'enfant pour elle toute seule, ça n'arrivait jamais. Alexandre avait sorti la tête par la vitre pour se faire asperger par les jets d'arrosage, une eau qui giclait de très haut au-dessus des cultures, les vitres étaient ouvertes, la voiture brassait un air léger, l'osmose était totale entre l'habitacle et la douceur du dehors, Louise se sentait pleinement la mère de son enfant, réunis dans l'insouciance d'un matin d'été, et c'était au bout des maïs trempés qu'avait jailli ce mâle énorme, il s'était jeté littéralement sous la voiture. Louise ne roulait pourtant pas vite mais le choc avait stoppé net la voiture dans un éclat terrible, elle lui avait roulé dessus et le sanglier était maintenant salement coincé sous le bloc-moteur, le haut du corps piégé juste en dessous du différentiel, ce qui rehaussait la voiture, du coup une roue patinait dans le vide et l'autre perdait toute motricité, elle avait beau essayer de reculer ou d'avancer, la voiture était clouée sur place, et cette idée d'avoir une bête à l'agonie juste sous ses pieds, ça la rendait folle. Elle était sortie sans même refermer sa portière. Le pire c'étaient ces hurlements, la bête tordue de souffrance qui gueulait là-dessous, elle n'osait pas regarder, cette voiture en devenait affolante, bloquée comme sur un talus. Ne voyant plus quoi faire, sans même arrêter le moteur, elle avait hurlé à Alexandre de sortir et l'avait pris dans ses bras.

En les voyant de loin dans le fond du chemin, Franck ne comprit pas tout de suite, la Golf rouge bizarrement calée au milieu de cette petite route déserte, ces hurlements insoutenables, ceux d'une bête à l'agonie, et pourtant de loin il ne voyait pas de bête, rien d'anormal. Sur le coup il en voulut à Louise d'avoir fait ce détour, quelle idée de passer le long de la rivière pour aller au village, un détour d'au moins cinq kilomètres qui prenait deux fois plus de temps ! En arrivant à leur hauteur, Franck vit ce désarroi total dans le regard du même, que cet enfant si gai puisse pleurer, ça le suffoquait. Près de la voiture il se baissa, il jeta prudemment un œil en direction de ces mugissements insoutenables.

— Ça va, Louise ? Vous n'avez rien ?

— Franck, il faut l'achever !

— Je ne pourrai jamais faire ça !

L'espace d'un regard, là sur l'instant, il leur apparut combien ils étaient soudainement liés, là sur l'instant ils avaient totalement besoin l'un de l'autre.

Franck avait souvent accompagné son père à la chasse, pas vraiment pour chasser, pour filmer le plus souvent, pour suivre les chiens, le matin au moment de faire le pied, ou pour récupérer les égarés en fin de journée, des chiens il y en avait toujours de perdus. Il n'aimait pas l'idée de tirer sur un animal, de tuer, ça lui semblait considérable. Et de tirer où d'abord ?

— Là !

Louise désignait la tête.

— Ça nous est arrivé avec Alexandre, avec un chevreuil qu'on avait trouvé au bord de la route, il l'avait achevé en tirant par là, ou dans la gueule peut-être, je ne sais pas, enfin c'est par là.

— Louise ! Je ne vais quand même pas le tirer sous la voiture, je ne pourrai jamais faire ça, et si la balle traverse, je ne sais pas, et si je fais péter le moteur...

— Mais non, Franck, la voiture ça ne risque rien.

— Je peux faire ça, je vais dégager la voiture.

Franck s'installa au volant. En jouant sur l'embrayage la transmission faisait un bruit de frottement bizarre. Il passa en marche arrière, puis en marche avant, il forçait les régimes mais le moteur hurlait dans le vide avec ce bruit, toujours. Il ressortit pour fourrer une pierre sous la roue décollée du sol, et là en débrayant d'un coup sec les roues récupérèrent un peu d'adhérence, suffisamment pour reculer d'un bond et se déprendre de la bête. Le sanglier libéré tenta de se dégager, il se redressa sur à peine plus de trois mètres et s'effondra sur le flanc, vivant mais incapable de se relever, la colonne fracassée, il gueulait mais ne crevait pas, Franck le voyait juste là devant le pare-brise, ça le rendait fou, il ne voulait pas tuer cette ordure, c'était comme un accident qui n'en finissait pas.

Franck se sentait piégé par ce faux cadavre, il arma la carabine, il songea à son père, à la tête qu'il ferait s'il savait que sa carabine était hors du placard, entre ses mains surtout, alors il ajusta, comme ça à bout portant, mais comment arriver à fourrer le canon dans la gueule d'un animal qui remuait encore ? En même temps Franck se sentait investi du devoir de les sauver, comme s'il y avait une réelle menace, lui seul pouvait éteindre ces hurlements qui les ébranlaient tous, lui seul pouvait éteindre ces râles affreux qui soulevaient le ventre, des gémissements si forts

qu'ils déchiraient la campagne à perte de vue. De voir le visage de Louise et d'Alexandre fit venir en lui un sentiment protecteur. Il s'avança près du sanglier affalé sur l'herbe, le sanglier secoué par les convulsions curieuses du poisson tout juste pêché, qui va chercher très haut dans le ciel un air qui ne vient plus, il remuait surtout la tête pour se défendre jusqu'au bout, prêt à lacérer de ses grès qui l'approcherait. Franck se baissa en face, sans s'énerver, il mania le levier pour engager une balle, il réalisa qu'il avait pris des balles de 9 mm, à bout portant ce serait un carnage, pour armer il dut s'y reprendre à plusieurs fois, pour retrouver le geste, il s'efforçait de ne pas trembler, se prépara au recul pour ne pas se prendre une baffes, il essaya de fourrer le canon dans la gueule mais sans s'en approcher trop, chaque fois la bête se dégageait, il n'y arrivait pas, alors, pris d'un coup de colère il se releva, dans un coup de sang il pointa l'arme sur le haut du crâne, bougea à peine le doigt.

Le coup de feu résonna en cascade de combe en combe, les falaises de calcaire répercutèrent l'écho qui devait détoner jusque dans le fond des terriers, jusque dans le ciel de tous ces gibiers qui se croyaient en paix loin de l'ouverture de la chasse, une déchirure qui s'éleva plus haut encore que cet air qui ne venait plus aux poumons du sanglier asphyxié. Les bêtes sauvages ressentent ce bruit-là, toute bête qui a un jour ou l'autre détalé dans l'écho des coups de feu sait bien que s'il n'y a qu'un seul coup de feu comme celui-là, un seulement, c'est que la bête est tombée. En revanche, s'il y en a plusieurs à la suite, elle s'est peut-être sauvée.

Franck et Louise se regardèrent, hébétés mais soulagés, signe que seule cette violence pouvait tout résorber.

Franck n'entendait plus de l'oreille droite. Cette carabine pesait si lourd d'un coup, il la lâcha sur le sol comme pour rejeter son geste, il savait que l'histoire ne s'arrêtait pas là, il faudrait dégager le cadavre, on ne laisse pas une bête pourrir au grand air, ce n'est pas humain de faire ça. Il vérifia l'état de la voiture, le pare-chocs était tombé, il le remplaça tant bien que mal et demanda à Louise de mettre le contact, après quelques coups de clé le moteur repartit, il y avait un frottement bizarre.

— Roulez un peu pour voir, et essayez de passer toutes les vitesses.

Louise enclencha la première, à la deuxième l'embrayage patinait avec ce bruit toujours, cette fois c'était devenu un bourdonnement.

— Allez-y, roulez plus loin pour voir, roulez, passez-les toutes...

Franck vit la voiture s'éloigner, suivre la petite route le long des arbres, il n'y avait plus de bande-son, sinon le bruit sourd d'une voiture qui s'éloigne. Alexandre se rapprocha de lui, il se colla contre sa jambe. Franck se posa la paume en ventouse sur son oreille pour siphonner ce bourdonnement atroce, parce que là, dans ce silence, il l'entendait toujours ce coup de feu. Le bruit de la voiture se noya jusqu'à disparaître tout au fond là-bas, là où les haies font un coude, il ne la voyait plus au bout des aubépiniers, une seconde il pensa qu'elle se barrait vraiment. Il agita son doigt à l'intérieur de son oreille pour siphonner ce sifflement qui ne partait pas.

— T'as mal ?

— Non, c'est rien.

— T'as eu peur ?

— Pas toi ?

— Si.

Plus de voiture.

— Elle revient, maman ?

— Oui, bien sûr, elle essaye juste les vitesses, pour voir.

— Et lui, on fait quoi ?

— On va d'abord attendre qu'elle revienne. Et après on va le mettre dans la voiture, j'en sais rien en fait.

Franck pensa qu'elle devait rouler jusqu'à la route pour faire demi-tour, à moins qu'elle ait calé, que la voiture soit quelque part là-bas, qu'elle ne reparte pas. Du coup il ne savait plus ce qu'il devait faire. Aller jusqu'au bout du chemin, ou rester là avec le même et ce sanglier à la mort offerte.

Alexandre avait profité de ce flottement pour ramasser la carabine, il tenait ce jouet prodigieux avec une excitation irréaliste.

— Putain, pose ça, nom de Dieu !

Franck arracha l'arme des mains d'Alexandre. Le gosse n'en revenait pas de ce mouvement de colère, il leva un regard accusateur vers Franck.

— Tu dis des gros mots, toi ?

Totalement inerte, le sanglier paraissait encore plus massif, plus imposant, quatre-vingt-dix kilos sans doute, ils seraient incapables de le bouger tous les deux, de le hisser dans le coffre encore moins, et ce sang qui ruisselait, ils s'en mettraient partout. Franck voyait la scène, il se voyait déjà le traîner, attaché à une corde, pour en faire quoi ? Il ne se sentait pas de le planquer là, en faire une carcasse sacrifiée, dévorée par le soleil et les renards, d'autres sangliers peut-être. Même, il avait été marqué par ce geste de John Wayne dans *La Rivière rouge*, John Wayne qui prenait toujours le soin d'enterrer les hommes qu'il venait d'abattre, les Mexicains, même les Comanches.

Cette carabine pesait lourd en main. Le silence avait de nouveau laissé place à la vie, les chants d'oiseaux, la rivière qui coulait derrière les aulnes, pas trop profonde en cette saison, sans courant.

Alexandre s'approcha du sanglier et y posa la main, pour toucher le poil du bout des doigts. En le voyant faire, Franck eut l'image de ces bébés fauves filmés au Kenya, deux lionceaux qui se rapprochaient d'une antilope que la lionne venait de faucher d'un coup de patte, les petits avançaient en se méfiant, ils reniflaient la carcasse sans trop oser, n'arrivant même pas à la mordiller.

Franck fixait des yeux ce bout de chemin. Il n'entendait pas le moindre bruit de voiture, rien. Après tout, qu'est-ce qu'il en savait de cette femme, sinon qu'elle était capable d'abandonner son fils à ses parents, de disparaître comme là, c'était bien le signe que quelque chose n'allait pas. Il songea qu'elle pouvait se dire la même chose de lui. Franck était en nage et le même qui le regardait depuis cinq minutes.

— Eh ben, tu filmes pas ?

— Non, t'as raison, je n'ai pas pensé à prendre la caméra, je suis parti en courant.

— T'as eu peur, quand elle t'a appelé maman ?

— Oui, un peu. Tout de même, elle est bizarre ta mère, tu crois qu'elle serait capable de nous planter là ?

Alexandre était auprès de cette bête comme au bord d'un précipice, bien conscient de surplomber là quelque chose de vertigineux, avec ce risque toujours possible d'y tomber.

— Tu crois qu'elle va pas revenir maman ?

— Je n'ai pas dit ça, petit, je n'ai pas dit ça.

L'enfant s'écarta du cadavre, puis il vit ces traces de sang qu'il venait de se mettre sur le bout du doigt, puis sur les genoux, il y en avait plein l'herbe du sang, même son short était taché, pour lui c'était affreux de découvrir la mort juste là, présente, l'exact inverse d'un jeu, un paysage dans le paysage, et il y avait ce chemin vide que Franck ne lâchait pas des yeux, cette voiture qui ne revenait pas, d'un coup remonta dans son petit corps une inquiétude totale, son regard bascula dans la plus parfaite incompréhension, comme s'il lui venait l'intuition que tout était grave. L'enfant se mit à chialer, ça lui tombait dessus comme une pluie, l'idée que sa mère ne revienne pas, cette odieuse éventualité, si Franck n'en avait pas

parlé il n'y aurait jamais pensé, la peur se refermait sur lui comme un piège.

— Mais non, attends, bien sûr qu'elle va revenir, elle est juste partie faire demi-tour jusqu'à la route, ou alors elle a calé, mais tu sais bien qu'elle ne va pas nous laisser là.

Alexandre se mit à réclamer :

— Mamie !

— Mais bonhomme, ta maman c'est mieux qu'une mamie.

— Ma maman, c'est mamie.

— Dis pas ça, tiens, écoute tu ne crois pas qu'on entend une voiture...

— Je veux mamie...

Au bout de deux phrases Franck se sentait déjà à court d'arguments. Il se rendait compte qu'il était parfaitement incapable de rassurer un gosse de cinq ans, il ne voyait pas sur quel mode le convaincre que cette mère dont il ne connaissait que l'absence, elle reviendrait. Il prit Alexandre dans ses bras et le porta, Franck posa la tête sur la joue de ce petit être, il ferma les yeux sur ce parfum d'enfance, c'était le silence complet, seul le bruit de la rivière les enveloppa du souvenir infini de son frère, l'infini remords de l'avoir abandonné.

Tuer, ici il y avait des jours pour ça. On ne tuait que quand la chasse était ouverte. En dehors de ces dates-là la mort n'était pas permise. Seulement ce jour-là, la terre commandait d'agir. Un solitaire mettait tout à sac dans la vallée depuis des semaines, il fallait le mettre hors d'état de nuire, il fallait l'arrêter, sans quoi il dévasterait tout. Depuis le début de l'hiver il devait gîter là-haut, bien planqué dans les monts de La Sagne, la journée il se terrait dans les épais taillis de buis emmêlés sous les chênes, il improvisait ses bauges le long des crêtes, et chaque soir, à la nuit tombée il déchirait les ronces et dévalait les pentes pour traverser la rivière pourtant bien large en cette saison, et venait sur cette rive pour se livrer au saccage, toutes les nuits il descendait pour fourrager les champs, parfois il remontait dans les combes en plus de la vallée.

Cette traque-là, il fallait que personne n'en sache rien, dans les environs personne n'en parlerait. Certains étaient venus de plus loin pour prêter main-forte. En tout, ils étaient une bonne dizaine ce soir-là pour neutraliser le nuisible, sans aucune autorisation, sans prévenir les gardes-chasses pas plus que les gendarmes, ni même les paysans plus loin dans la vallée, personne jamais n'en saurait rien, et les autres le garderaient pour eux. Depuis toujours, on procédait ainsi, ici il y avait une loi au-dessus des lois, un droit que seule la terre commandait.

Cette chasse clandestine, c'était au Berthier de la mener. Les monts de La Sagne c'était chez eux, c'était chez eux qu'il gîtait ce salaud. Pour se lancer dans ce genre de traque il fallait juste attendre une lune aussi pleine que possible, éclatante, une nuit sans nuages pour déchiffrer le décor sans lampe ni phare, et si froide qu'elle soit, ce serait cette nuit-là.

Ils s'étaient retrouvés à vingt heures là-haut chez les Berthier, ils avaient attendu que la nuit soit franche en enchaînant les cafés, pas d'alcool, vraiment pas d'alcool. Dans ces cas-là ils chassaient sans chien, à vue, d'égal à égal avec l'animal fauve qui avait pris le parti de les défier. La bête, le cochon comme ils disaient entre eux, il faudrait le cueillir sur différents points de passages, ils tiendraient le poste sur les pentes où ils avaient repéré des traces, en revanche Alexandre se posterait en bas, le long de la rivière, pour couper le passage au cas où le sanglier traqué s'aviserait de retraverser pour se replier. Pourtant Alexandre ne savait pas nager, nul ne l'ignorait, mais la rivière coulait le long de ses prés à lui, lui mieux que personne connaissait ces passages où les bêtes traversent.

Le père n'était pas venu, le père ne voulait rien avoir à faire avec les Berthier, parce que, cette nuit-là, c'étaient les Berthier les maîtres, c'étaient eux qui décideraient de tout, et le père n'avait aucun ordre à recevoir de ces gars-là. Au départ, les conditions étaient idéales, la lune était franche comme un lampadaire, mais vers trois heures, d'un coup le ciel se sera couvert, faussant tout, noyant le décor dans une anxieuse imprécision. Les nuages avaient coulissé depuis le sud-ouest, des nuages d'encre qui tendirent une nuit radicale, il n'y avait pas de vent pourtant, mais d'un coup la lune s'était voilée et on n'y voyait plus rien. Alors, ceux qui marchaient là-haut sur les flancs du causse se vrillaient les chevilles sur les pierres ou se prenaient dans les ronces. Alexandre aura tiré paraît-il, en tout cas il y eut un coup de feu en bas, puis plus rien.

— Mais Louise, je vous avais juste dit de rouler quelques mètres, qu'est-ce qui vous a pris ?

— Excusez-moi, je ne pouvais pas faire demi-tour, le chemin est trop étroit, alors j'ai continué jusqu'à la route et là-bas j'ai vu la Jeep des Berthier de loin, ils sont en haut pour les clôtures, je me suis dit que ce serait plus simple de leur demander, ils sauront le ramasser eux, vous ne croyez pas ?

Franck ne répondit pas.

Alexandre ne pleurait plus. Il était passé à un tout autre état d'âme. Il rassemblait ce qu'il trouvait de petits cailloux dans le chemin sec, et les jetait de loin sur la bête morte, il ne prêtait plus la moindre attention à sa mère, il avait totalement oublié que pour un temps il avait cru l'avoir perdue.

Franck faillit dire à Louise que son fils avait chialé, complètement en panique, en même temps il ne voulait pas la culpabiliser, ce serait prendre le risque qu'elle sente le poids d'un reproche, qu'elle prenne d'un coup la mesure de ce qu'elle représentait pour son fils.

— Je suis désolée Franck, mais c'est le premier réflexe qui m'est venu, tout seuls on n'y arrivera pas, excusez-moi.

— C'est bon, ce n'est rien.

— Non, je veux dire, excusez-moi pour tout ça, cette matinée, ce carnage, mais bon, j'ai eu peur. Le choc a été tellement violent, je vous assure, j'ai eu peur de, enfin je ne sais pas, c'était un peu comme une agression.

Louise se sentait submergée par le contrecoup de l'accident. Elle prenait la mesure du gâchis. Pour elle il s'agissait bien de ça, d'un gâchis, voilà ce qui restait de son idée de balade dans le clair matin, le résultat il était là devant elle, une bête crevée, un homme déboussolé, et son fils fasciné par un cadavre. Plus que jamais elle ressentait cette faculté, de tout endommager.

— Je m'excuse, vous étiez venu pour vous reposer, et dès le premier jour je vous inflige ça, j'ai tout gâché.

Elle eut ce geste de s'approcher de Franck, de lui tendre la main pour prendre la sienne, manière de dire, je porte un désespoir, et en même temps je serais bien la dernière à pouvoir vous en consoler.

Franck répondit à son geste, il lui saisit la main, rien de plus, avec un air de dire, on ne se connaît pas mais on se reconnaît bien.

— Ne vous en faites pas Louise, ce n'est pas de votre faute si cet animal à la con s'est jeté sous votre voiture. Ce sont les joies de la campagne, pas vrai !

Louise restait sur son idée.

— On voulait vous faire la surprise, vous ramener des croissants frais et du lait de la ferme. J'ai tout gâché.

Louise jeta un œil à la bête, cette énorme flaque de sang qui n'en finissait pas de se répandre. Elle se détourna dans un moment d'effroi et eut ce réflexe de poser sa tête sur l'épaule de Franck, comme pour se reconforter, un geste qu'elle n'avait jamais eu pour tous ces êtres qui l'avaient approchée ces derniers temps, tous ceux qui avaient voulu l'atteindre ou l'attendrir, ces quelques autres aussi qu'elle avait noyés dans le refus. Les larmes lui vinrent sans qu'elle y puisse rien, une émotion la dépassait, elle venait de perdre quelque chose de sa carapace, surtout elle avait eu peur, cette bête folle sous sa voiture, ce bruit incroyable que ça avait fait, pire qu'une moto qu'elle aurait renversée, un accident qui prolongeait cet énorme paquet d'angoisse qui pesait sur elle ces derniers temps, c'était comme d'assassiner le souvenir de cette soirée d'hier.

Franck posa la main sur la nuque de Louise pour lui amener la tête jusqu'à lui, un geste qui au-delà de la consolation, le ramenait à sa propre perte, à moins qu'il n'y trouve de quoi se consoler lui-même. Rien d'autre ne le rattachait au monde que ce moment. Rien. Il avait son oreille droite contre les cheveux de Louise, la douceur de ses cheveux sans parfum. Sur le coup il ne leur apparut même pas, ce pas gigantesque qu'ils venaient de faire, d'ailleurs il ne s'agissait pas de ça, c'était comme d'avoir trébuché l'un vers l'autre, un pas qui les sortait d'eux-mêmes mais ne les rapprochait pas. Louise ne bougeait plus.

Pour l'un comme pour l'autre c'était un enveloppement total, s'approcher d'un corps à ce point, surtout quand on a vécu des années sans caresses, sans même une main qui vous touche la peau, sans le parfum d'une peau autre.

Alexandre lançait des cailloux dans la rivière, le gros jouet mort ne l'intéressait plus. Franck fermait les yeux si près de cette masse de cheveux tendres, il y voyait un résumé de tout ce qu'il y avait là autour d'eux, des berges éteintes, des herbes chaudes, des séquences de gouttelettes projetées au-dessus des récoltes qui les atteignaient d'un pétilllement, une pluie errante, une irréalité douce qui faisait tout oublier, jusqu'à ce cadavre juste là à leurs pieds.

On peut vivre des années avec une femme en ayant oublié l'odeur de ses cheveux, sans ne même plus avoir la moindre idée de ce qu'est sa peau.

Les dernières années avec Helena, ils en étaient là, à vivre ensemble sans être ensemble. Le jour où elle était partie, lui laissant la charge de leur appartement, le laissant seul dedans, là sur le palier, il l'avait raccompagnée sans trop savoir quoi faire, un peu comme chez le médecin au moment de dire au revoir, ils n'allaient tout de même pas se serrer la main, c'est elle qui avait eu ce geste étonnant, juste avant qu'il referme, de le prendre dans ses bras, ils s'étaient tenus comme ils ne l'avaient pas fait depuis des années. Depuis plus de quatre ans déjà ils ne se touchaient plus, ne s'effleuraient même pas, dormaient très loin l'un de l'autre dans le même lit.

Le jour où elle était partie, il ne s'était pas agi d'effusion mais d'un mouvement, dix ans qu'ils vivaient ensemble, dix ans dont la moitié à s'ignorer, à faire plus ou moins comme si l'autre n'était pas là. Ce jour-là, il l'avait même embrassée sur le front comme on le ferait à une gamine, elle s'était retournée et était montée dans l'ascenseur tout simplement, elle prenait l'Eurostar à quinze heures pour s'installer à Londres, elle avait déjà fait plusieurs trajets, pour préparer sa nouvelle vie, et cette fois, ça y était, elle partait pour de bon, elle allait rejoindre un homme qui vivait là-bas. Elle sortit de cet appartement, presque légère, rien n'aurait pu dire que c'était la réelle dernière fois, déjà barrée dans une vie à refaire.

— Tu gâches tout.

Dans la bouche d'Helena il l'avait entendu mille fois cette phrase-là, elle l'accusait de ne rien vouloir construire, ou de tout détruire, de ne rien réussir, d'avoir défait leur couple sans même qu'ils s'en rendent compte, de tout gâcher. Folle agonie d'un couple. À moins qu'il en aille toujours ainsi, qu'il n'y ait pas d'autre façon d'en finir qu'au terme d'épuisantes incompréhensions, salement. Après les années passées à s'aimer, il y a celles où l'on n'arrive pas à se quitter.

— Vas-y toi, quitte-moi si t'en es capable, fais ça pour moi, vas-y, aie ce courage. Quitte-moi, bon sang !

Parfois ils en venaient jusque-là, à se le demander comme un service, un cadeau que l'un pourrait faire à l'autre, prendre l'initiative non pas de rompre, mais de partir. Un soir, elle avait même dit que c'était chez elle ici, après tout c'est elle qui payait tout le temps le loyer, elle était allée jusque-là, à ces arguments bas de gamme, parce qu'elle n'en pouvait plus de ce non-amour, de cette non-vie, cet appartement au départ était à elle, c'était donc bien à lui de partir, physiquement, de faire la démarche. Un soir de colère en novembre, il avait rassemblé tout ce qu'il pouvait de ses affaires dans sa valise, il disait qu'il trouverait un hôtel dans le quartier, mais d'un coup, face à cette valise, cette valise qui lui avait servi cent fois pour partir un peu partout faire des images, cette valise dans laquelle au début elle lui glissait une surprise qu'il ne découvrait qu'en atterrissant dans le pays d'accueil, ça allait du vêtement intime, à des chocolats, un livre, cent fois elle avait fait ça, eh bien c'était cette même valise qui était là dans le couloir, une simple valise pour affronter toute une vie de froid. L'image l'avait dévastée, finalement elle l'avait supplié de rester. D'autres fois elle l'avait mis dehors, avant de courir derrière lui dans la rue. D'autre fois c'est elle qui s'en allait, elle claquait définitivement la porte, avant de revenir une poignée d'heures après.

Ils ne s'en sortaient pas. Sans cette fête chrétienne, ils ne se seraient peut-être jamais quittés.

Il y a deux ans, le dimanche de Pâques, Franck s'était levé tard, à midi il n'était toujours pas réveillé, ce qui lui arrivait facilement. Helena était descendue pour prendre un café dehors, s'essayer à faire ça pour une fois, sortir de chez elle et prendre un petit déjeuner au café juste en bas. Tous les jours en allant à son bureau elle passait devant ce café à l'angle mais jamais encore ne lui était venue l'idée de s'arrêter, elle n'allait jamais seule dans un café, l'idée ne l'avait même pas effleurée. Il faisait froid, pourtant elle s'était fait servir en terrasse, le haut du corps réchauffé par un parasol de gaz, les pieds froids. Dans le journal on parlait de la bénédiction *urbi et orbi* du pape, d'un accident domestique qui avait mis le feu à une maison de retraite. Les gens passaient dans la rue, beaucoup en famille, avec en tête l'idée d'en faire quelque chose de ce dimanche, ils marchaient vite, signe qu'ils avaient un projet en tête, qu'ils savaient tous quoi en faire, de ces jours fériés, ces jours où pour certains le temps semble ne pas passer, alors que d'autres au contraire y font plein de choses. Elle n'était remontée que vers midi à l'appartement, Franck était encore au lit, endormi à côté du plateau de petit déjeuner qu'elle lui avait déposé sur le lit avant de sortir, sans la moindre marque d'affection, rien que par habitude, un plateau déjeuner comme un lointain résidu de l'amour. Il n'y avait toujours pas touché. Et là, en revenant de dehors, elle n'a pas supporté cette image, ce contraste, de se dire qu'au même moment un peu partout dans la vie autour d'eux, dans les appartements, dans les jardins, des parents devaient en être à cacher des œufs en chocolat pour que leurs enfants les retrouvent, au même moment, des millions d'êtres, d'œufs et d'enfants se retrouvaient avec plus ou moins de gaieté, alors que lui, pendant ce temps-là, tout ce qu'il faisait c'était dormir. Ils n'avaient pas d'enfant, en fin de compte ils n'avaient pas pu. Pourtant ils y étaient presque arrivés, à peu de chose près il y a deux ans, ils auraient pu passer Noël à trois. Le 22 ils s'étaient retrouvés dans une maternité, mais aux urgences, dans une chambre à l'écart, honteuse, une salle qui n'avait pas de fenêtre. Sans attendre le temps qu'elle récupère il l'avait très vite sortie de cet univers insupportable, ils étaient rentrés à la maison, en taxi au milieu des décorations dans la rue, ils s'étaient couchés tôt, très tôt, ils n'étaient plus que deux. Le lendemain ils avaient pris le train pour le Var, la mer, histoire de passer les fêtes très loin de tout ami, loin de tout ce qui rappelle une ambiance de famille. Sur place il avait loué une grande maison tout juste construite, sans meuble, rien d'autre qu'un lit dans une des chambres fraîchement peintes. Une maison au bord de la côte, une baie vitrée ouvrait grand sur la mer. C'est ainsi que les fêtes du calendrier catholique, depuis ce jour-là, pour elle c'était comme les étapes de leur chemin de croix, des fêtes qui ne parlent que de ça, de Nativité, de Résurrection, de mère et de son fils, une mère qui s'élève d'elle-même, un fils qui exalte sa mère, Sainte Mère, Saint Fils, Sainte Famille.

— Tu gâches tout.

Pour en revenir à ce matin de Pâques, en remontant à l'appartement, en le voyant toujours endormi, elle avait laissé tomber son sac bien fort. Il s'était réveillé, sentant les reproches, cette colère dans son regard, il avait pris les devants, en lui lançant qu'il n'y avait pas de mal à être encore au lit à midi, un dimanche, même de Pâques, après tout il travaillait dur toute la semaine, et quand il n'y avait pas de boulot c'était aussi dur d'en chercher, et puis il était fatigué ces derniers temps, il n'arrêtait pas de le lui dire mais elle ne le croyait pas, elle ne s'en souciait pas, d'ailleurs elle lui disait, le pire serait bien qu'il tombe malade, pour tout compliquer, déjà qu'ils n'arrivaient pas à se séparer alors là ce serait le comble. À partir de là elle avait été odieuse, et dure, elle lui avait dit que c'était insupportable de voir ça, ce bordel, ce lit complètement défait, elle n'avait pas eu trop à forcer pour devenir méchante, en fin de compte tout ce qu'elle cherchait c'est qu'il en vienne à la détester, pour de vrai, pour de bon, qu'il la haisse, qu'il la quitte, qu'il se mette à la détester pour de bon. Là-dessus il s'était levé d'un bond, renversant tout, tout avait valsé, les tasses comme les mots, des saloperies qu'on se balance à la figure quand on a le cœur qui déborde, il lui avait dit à quel point elle lui faisait sentir qu'ici c'était chez elle, qu'au bout de six ans il ne se sentait toujours pas chez lui, alors qu'il payait le gaz, l'électricité, le téléphone, de là, quand on atteint ce genre d'arguments, c'est qu'on est tombé bien bas ; quand on en est à se dire ça, c'est vraiment qu'on est sur l'autre versant de l'amour.

Ce qui les retenait, c'était cette totale habitude qu'ils avaient l'un de l'autre, à force de rester ensemble on ne tient plus à l'autre, mais on tient par l'autre, et là, c'est beaucoup plus délicat, ça demande une énergie folle de se déprendre, ou de la haine pure, à moins de miser sur l'événement d'une nouvelle rencontre, celle qui redonne la folie de recommencer à zéro.

Il s'était habillé, il était sorti, claquant la porte une fois de plus comme s'il partait pour de bon.

Ce jour-là il avait eu froid, toute la journée la pluie n'en avait pas fini de tomber. À plus de huit heures du soir il tenait toujours, trempé, il n'était pas rentré. Depuis plusieurs semaines, il avait bien vu qu'un homme l'appelait, il avait vu ce nouveau prénom dans sa liste d'appels, Andrew, il espionnait ses textos, cet homme l'avait même invitée deux trois fois pour des soirées, avec des amis à lui. Jusque-là, à ce qu'il en a compris par les textos, elle a toujours refusé. Sans se l'avouer il attendait qu'elle se décide d'elle-même à sortir, pour se sentir plus libre, d'accepter la prochaine proposition de cet Andrew. Finalement il était rentré, sachant qu'il la retrouverait là, qu'ils ne se parleraient pas de la soirée, qu'elle lirait, qu'il regarderait la télé. Seulement elle n'était pas là. Un soir de Pâques, elle avait découché, et n'était jamais rentrée.

Leur pick-up occupait toute la largeur du chemin, il filait là-dedans en cahotant et en arrachant les feuilles, ondulant comme une barque épaisse. Quand les deux frères descendirent de leur engin, avant même de saluer Franck, ils allèrent directement juger de la bête. Pour voir. Pour eux le plus important c'était bien de jauger le cochon comme ils disaient, d'autant qu'ils ne s'attendaient pas à une bête aussi grosse. De là ils eurent un air perplexe, ils s'approchèrent de Franck, lui tendirent une poignée de main aussi intentionnelle qu'un bout de métal, et ils lui lancèrent avec une pointe d'ironie :

— Eh bien, mon vieux, chapeau ! Finalement c'est toi qui l'auras eu.

— Comment ça ?

— Le sanglier, un solitaire, ça fait plus de trois semaines qu'il retourne tout dans la vallée, les jardins et même les poubelles. On a essayé de faire le pied plusieurs fois, mais la terre est trop sèche, on le traçait dans les maïs, pas plus. Dis donc, t'aurais pu lui mettre du 22, parce que là, bonjour le travail !

— Le résultat est le même, non ?

— En tout cas, chapeau.

Franck ne savait pas bien à quoi s'en tenir avec eux, il ne crut pas une seconde à leur compliment, pas plus qu'à leur poignée de main.

— C'est rare qu'on se fasse emmerder par des cochons comme ça. Mais celui-là il faisait tellement de chambard ! Il fait bien ses cent vingt kilos.

— Tant que ça ?

— Attends, t'as pas vu le monstre que c'est, et regarde-moi ces dents.

Les deux frères inspectaient la bête, lui regardaient la gueule, absolument pas gênés par ce sang, ce crâne fracassé. Éric, l'aîné, se releva et planta son sourire directement dans le regard de Franck.

— T'es sûr que ça va ?

— Oui, impeccable.

— Eh ben, tu peux dire que tu lui fais un beau cadeau à ton père.

— Comment ça ?

— Eh oui, lui qui peut plus chasser ! Et pourtant il aime ça le sanglier, mais chaque fois qu'on lui en porte un bout il nous envoie promener, c'est une mule ton père. Mais bon, au moins, celui-là il le mangera.

— Ah bon.

— Ben oui, c'est bien toi qui l'as tué, non !

— Si on veut.

— Eh ben voilà, au moins ça fera un heureux.

— Mais vous ne voulez pas plutôt l'emmener, le garder pour vous, allez-y, emmenez-le.

— Tu sais pas le découper, c'est ça ?

Louise et Franck rentrèrent vers la ferme. Sans se le dire, sans réciproquement le formuler, ce qu'ils voulaient par-dessus tout c'était reproduire un peu de l'ambiance de la veille, retrouver de cette paix tellement tangible, rien qu'à eux, comme si la cour de la ferme était une île dans le monde, un îlot détaché de tout passé, qu'aucune angoisse ne pouvait aborder. À cause de cet accident, ils n'étaient finalement pas allés au village, ils n'avaient pas fait de courses, le pain manquerait, pour le reste, pour peu qu'ils fouillent dans le frigo et le congélateur, ils trouveraient sans doute tout ce qu'il faut, sans parler de tous ces bocaux dans la grange. Simplement, Louise se désolait qu'il n'y ait pas de pain frais, c'est important le pain frais.

Pour mettre la table dehors, ils entreprirent la même manœuvre que la nuit précédente, mais à l'envers, un peu comme s'ils décrétaient qu'il suffisait de recréer très exactement le même décor pour revivre quelque chose de cette quiétude d'hier soir. Et pourtant, là encore ça se révélait complexe, Louise connaissait précisément l'astuce, renverser la table sur le côté au moment de passer la porte, engager les pieds les premiers en ramenant la table contre le mur, mais Franck avait du mal avec cette table, la seule idée de faire prendre l'air à l'ancêtre le sabotait d'une maladresse inexplicable. Alexandre s'amusait beaucoup de les voir coincés l'un et l'autre aux deux bouts de cette table géante, Franck dehors et sa mère dedans, et le meuble buté qui ne voulait pas sortir, le même riait comme à un spectacle, il décida à un moment de les aider mais très vite Franck lui dit de ne pas rester là, qu'il pouvait se faire mal, à croire que ce jeu-là n'était que pour les grands, alors Alexandre se détourna, dans le fond il ne l'amusait plus ce jeu, il enfourcha son tracteur et se mit à faire des grands tours dans la cour à l'affût d'un sanglier imaginaire, sans trop s'éloigner cependant.

Finalement les pieds franchirent la porte, puis la table tout entière, de nouveau elle était à l'air libre.

— Voilà, ici à l'ombre, c'est parfait, tout y est sauf le pain, je suis désolée pour ce matin.

— Mais Louise, ne vous en faites pas, on mangera sans pain.

— Maman, du pain y'en a dans le congélateur, mais c'est dur comme une pierre, faut le chauffer avant.

Ils rentrèrent dans la cuisine. Franck se versa du sirop de citron dans le verre-glaçon, il en but trois verres coup sur coup, puis il sortit les chaises et se laissa tomber sur l'une d'elles, comme s'il déposait là le paquet de fatigue d'une matinée pourtant si courte. À force d'avoir tenu cette table en l'air pendant dix minutes, il ressentait une douleur idiote au coude. Il avait les mains pleines de cambouis et de terre, et découvrit même des taches de sang sur ses baskets. Il se dit que ce serait sage de ranger la carabine qui était toujours dans le coffre de la Golf, la Golf toute blessée elle aussi. Il se dit qu'il ferait cela plus tard, pas tout de suite, ce coude lui faisait mal.

Tout à l'heure sur le chemin, quand les Berthier avaient hissé la bête à bout de bras dans le pick-up, sans craindre de se foutre du sang partout, sans se soucier de se saloper, Franck s'était dit que ces types-là étaient vraiment d'une tout autre écorce que lui, des prédateurs, et que l'idée de ramener le sanglier jusqu'à leur grange pour le pendre par les pattes arrière ne les préoccupait nullement, pas plus que de sortir un couteau et de dépecer la bête en promenant la lame un peu partout dans ce grand corps inerte. Il se dit qu'à côté d'eux, il était un homme bien délicat.

Une fois le cochon embarqué dans leur pick-up, les frères avaient dit à Franck qu'ils le faisaient vraiment pour leur rendre service, surtout pour Louise, parce que ce n'était pas rien de prélever une bête hors des périodes de chasse, ils lui avaient parlé d'histoire d'étiquettes, normalement on doit signaler chaque fois qu'on prélève un gibier, seulement ils en avaient déjà usé, des étiquettes, bien plus que leur compte, Franck n'y comprenait rien. Alors pour résumer, ils lui dirent qu'ils ramèneraient le cochon à la ferme, mais motus, ils ne voulaient pas d'histoires avec les autorités de chasse, surtout que ce chemin-là ce n'était pas leur zone. Franck dit que oui, très bien, qu'ils le ramènent plus tard, du coup il ne savait plus si ces gars-là tenaient vraiment à être serviables, ou s'il fallait suspecter une manœuvre tordue.

Sans doute que l'idée les réjouissait, de refiler au Parisien des gros morceaux de barbaque dont il ne saurait que faire, un cochon même pas débité, ça devait les faire marrer de lui fourrer dans les bras cette chair totale et rubiconde, et de voir comment il s'y prendrait pour ranger cette carcasse entière dans le congélateur, ces cuisses, ces côtes même pas détaillées, comment il ferait pour faire rentrer le tout ! Les Berthier, depuis qu'ils exploitaient des terres en bas, en plus des pâtures sèches du haut, depuis qu'ils avaient étendu leur domaine, ils devaient se prendre un peu pour des cow-boys, toujours plus ou moins tentés de jouer les gros bras.

Là sur sa chaise, devant cette table vide, Franck se préparait à l'idée de les voir rappliquer d'un moment à l'autre, à moins qu'ils prennent le temps de déjeuner là-haut, et qu'ils ne redescendent qu'en toute fin d'après-midi, quand la chaleur serait retombée.

Aux bruits divers dans la cuisine, Franck vit bien que Louise était en train de préparer le déjeuner. Il la rejoignit pour proposer son aide. Elle était à son aise dans cette cuisine, on sentait qu'elle y avait ses repères, qu'elle y avait vécu. Pour ce qui est du repas, elle disait qu'elle faisait trois fois rien, une salade, qu'elle allait juste bricoler des croque-monsieur et faire des frites.

— Des frites, ah bon, mais il ne fait pas un peu chaud pour ça ?

Sans répondre, dans un sourire Louise lui désigna son fils qui jouait là dans la cour.

Franck, avec une lente surprise, toucha du doigt une évidence, c'était son fils, son fils à elle, son enfant exclusif, ce n'était plus Alexandre, cet Alexandre qu'ils avaient tous en commun dans cette maison, Alexandre avant tout était l'enfant de cette femme.

— Les frites, il adore ça, et je sais que mamie, enfin votre mère, elle ne veut jamais qu'il en mange, des saloperies comme elle dit. Autant qu'il en profite tant qu'on est là...

Le thermomètre affichait 36 degrés. Ils s'attendaient à ce que les Berthier viennent à la fraîche, et pourtant ils entendaient au loin le feulement rauque de leur pick-up, ils le virent qui remontait le chemin de terre, soulevant une poussière qui décuplait l'effet d'intrusion.

À trois heures de l'après-midi le soleil était au plus haut, Louise et Franck prenaient un café glacé dont Franck venait d'improviser la recette en ajoutant de la racine de chicorée et du caramel au café soluble, des glaçons pilés dans un torchon, du sucre, ils avaient tiré la table plus en retrait, pour bien coller à l'ombre du mur. Le pick-up s'avavançait maintenant vers eux, le pare-buffle arrogant semblait les viser, le pare-buffle qui prenait cependant tout son sens depuis l'accident de ce matin. Le radiateur faisait le boucan d'un engin blindé. Louise et Franck se sentaient envahis par ce bruit de moteur en surchauffe, d'autant que le véhicule s'approchait pour venir se garer là, pile dans la zone d'ombre.

Quand ils coupèrent le moteur, la tension retomba. Ils descendirent et, les mains vides, ils s'approchèrent de la table.

Éric, l'aîné, glissa, plein de sous-entendus :

— Eh ben, par cette chaleur vous ne faites pas la sieste ?

— Non, mais on pensait que vous viendriez plutôt ce soir pour ramener la viande, à la fraîche. Sous le soleil ça doit être un vrai four, non ?

En disant cela, Franck désigna le pick-up.

— Oh ! tu parles, ça fait pas de mal à la viande de se chauffer un peu, ça la faisande.

— Ah bon.

— Non, je plaisante, mais là par contre, faudra pas traîner, faudra vite la mettre dans le congélo.

Le Rouge, plus rouge que jamais avec cette chaleur, ajouta en forme de raillerie :

— J'espère que vous avez un bon congélo bien costaud, parce que vu la taille du bestiau, c'est pas dit qu'il y rentre.

— Enfin ce qui est sûr, c'est qu'il se sauvera pas, reprit lourdement Éric.

Louise leur demanda s'ils l'avaient découpé. Les deux frères n'eurent pas besoin de se concerter pour répondre en chœur d'un air complice :
« Non ! »

Louise, sans trop marquer de reconnaissance, leur proposa un café.

— C'est pas de refus. Surtout si t'as le petit coup de flotte qui va avec.

— Non, un café glacé.

— Alors là ce serait le rêve.

— Je m'en occupe, fit Louise en se dirigeant vers la maison.

— Asseyez-vous, dit Franck.

— Et le môme, il dort ? Il est marrant ce môme, pas vrai ?

— Oui, il est marrant.

— Et tes vieux, ils ne sont pas là ?

— À la mer.

— À la mer ?

— Ben oui, pourquoi pas ?

— Non, pour rien, ça va les changer, et combien de temps ils sont partis ?

— Pas longtemps.

— Tu me diras, ils ont raison, maintenant qu'ils sont à la retraite, pour eux c'est la belle vie.

— Ils ont fait leur temps, pas vrai, lança le Rouge, sans être relayé par son frère qui sur ce coup-là désapprouva la pique.

Louise, dans la cuisine, prenait son temps, elle ne se sentait pas trop à l'aise avec ces deux-là, mais ce qui la gênait le plus, c'était de sentir Franck si tendu face à eux, c'est que remontaient là les traces d'un passé dont elle était exclue, l'écho d'une période qu'elle n'avait pas connue, leur enfance à tous les quatre.

Quelque chose changea dans l'attitude d'Éric quand il prit conscience que les parents n'étaient pas là. Il se rapprocha de Franck et se remit une fois de plus à lui parler très près de son visage, le toisant de ce regard fixe et dominant qui semble dire, tu vois, je te regarde bien en face, alors s'il te plaît fais de même, sans quoi ce serait l'aveu que tu n'y arrives pas, que tu te laisses dominer.

— Tu sais, Franck, avec ton père comme avec ton frère on s'est souvent pris la tête pour un tas d'histoires, mais t'as vu les champs derrière la ferme, t'as vu ces terres, elles sont pleines d'herbe, et nous là-haut pendant ce temps-là, on donne du foin aux vaches, tu l'imagines ça...

— Oui, j' imagine.

— On a des broutards là-haut, en plein cagnard, en ce moment ils crèvent de faim.

— Mais qu'est-ce que j'y peux moi ? Ce sont leurs terres, c'est mes parents, j'ai rien à voir dans toutes vos histoires, y'a longtemps que j'ai tourné la page.

— Je sais bien que t'as rien à faire là-dedans. Seulement, je vais te dire une chose.

Là-dessus, Éric fit signe à son frère d'aller vers le pick-up.

— T'en fais pas, va, je vais pas te faire d'embrouilles, seulement pendant que tes parents sont pas là, je te demande juste une chose, trois fois rien, mais tu vois, on a besoin de sonder le champ derrière, pour trouver d'où vient la fuite.

— Quelle fuite ?

— Notre pompe à la rivière, ça fait trois étés que l'eau ne monte plus.

Le Rouge revint en portant dans chaque main une paire de grands sacs plastique qui avaient l'air de peser des tonnes. Il n'était pas grand le Rouge, mais carré, trapu comme une souche. Il balança les grands sacs sur la table ce qui fit un bruit mat de corps chutant, puis il repartit vers le pick-up pour chercher les autres.

— Mais attendez, vous l'avez découpé ?

— Bien sûr qu'on l'a préparé, tu penses bien que j'allais pas te laisser de dépatouiller avec ça. À Paris, là-haut, tu ne dois pas souvent découper la bête avant de te la mettre dans l'assiette, pas vrai ?

— OK. Merci en tout cas.

Louise revint avec deux grands verres de café glacé, des verres embués aussi tentants qu'un plongeon dans l'eau fraîche. En posant le plateau sur la table elle fut tout étonnée de voir les sacs de viande, et surtout d'entendre Franck leur demander sur un ton quasiment amical :

— Alors, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

C'était comme un jeu, le jeu idéal d'une après-midi de plein soleil, de ces journées de canicule où le thermomètre s'affole et plonge chaque être dans une atmosphère inédite. Ce jeu tombait à merveille puisque le but, c'était justement de trouver de l'eau. Ils étaient tous partis dans le champ derrière la ferme, et là, disposés en rang, espacés les uns des autres de vingt bons mètres, ils parcouraient le pré en remontant vers le sud, avec chacun un bâton en main. Les Berthier avaient carrément pris une bêche pour sonder le sol. Et comme ça, à des vitesses différentes ils arpentaient tout ce territoire qui courait sur plus de cinq hectares, ces longs prés maintenant en friche qui montaient doucement jusqu'au pied de la colline calcaire. Franck prenait du retard, il filmait la séquence en tenant sa caméra d'une main. En le voyant faire, le Rouge avait haussé les épaules.

Ils ratissaient ce champ couvert d'herbes sauvages et d'arbustes déjà bien hauts, un maquis dans lequel tout se mélangeait, les ronces comme les genévriers, les buis et les arbres en pousse, toute une flore de graines dispersées par les oiseaux et le vent depuis des années déjà.

Les deux frères Berthier donnaient des grands coups de bêche dans le sol pour le sonder, ils faisaient ça méthodiquement, alors que pour Franck et Louise, et surtout pour l'enfant, ça avait la tonalité ludique d'un gigantesque amusement, un jeu grandeur nature. Tout de même, ils testaient sincèrement ce sol sec et dur, eux aussi ils cherchaient cette zone où la terre deviendrait souple et molle, délayée par l'eau resurgie de la fuite. Il n'avait pas plu depuis des semaines, plus de deux mois sans une goutte de pluie, la terre était sèche comme du béton sous une verdure épuisée, l'eau devrait être facilement détectable, quelque part elle imprégnerait le sol d'une façon remarquable.

Ils remontèrent comme ça en direction des collines, en plein cagnard, tout en marchant Franck avait noté que Louise ralentissait quand lui-même s'arrêtait pour détailler une motte de terre ou pour zoomer sur une plante ou un insecte, ou les filmer eux tous, elle s'accordait à son rythme, quand elle regardait dans sa direction il tournait sa caméra vers elle, et là elle se détournait en reculant, égayée comme s'il la visait d'un jet d'eau glacée. Du coup ils étaient tous deux en retard sur les trois autres. Alexandre s'était réellement pris au jeu, il y mettait l'application de celui qui cherche un trésor, en un sens c'en était un.

Au bout d'une demi-heure les Berthier avaient déjà presque atteint le bois, ils y allaient de cette allure déterminée de ceux pour qui l'enjeu est majeur, cette fuite, ce serait un miracle de la colmater, ils étaient en nage mais ils ne pliaient pas. Franck mine de rien les observait, cette énergie qu'ils avaient, comme intacte depuis l'enfance, leur corps aiguisé par le dehors semblaient ne pas ressentir cette chaleur accablante, alors que lui-même n'en pouvait déjà plus, il se sentait cuit, il fut presque rassuré de les voir s'arrêter là-haut, à trois cents mètres devant eux, les Berthier qui accusaient le coup, ils s'appuyèrent le haut du corps sur le manche de la bêche plantée dans le sol, visiblement épuisés eux aussi. Ils attendirent que les autres arrivent à leur hauteur. Franck en trouva un regain d'énergie.

— C'est encore trop tôt, lança Éric, faut attendre que l'eau s'accumule, et puis avec toutes ces herbes on n'y voit rien là-dedans. J'ai pourtant foutu la pompe à plein régime, je comprends pas. Si ça se trouve faudra peut-être attendre demain.

— Non, c'est pas possible, dit le Rouge, ça devrait bientôt donner, avec le débit de la pompe, on devrait déjà avoir une mare.

Depuis trois ans, la pompe était toujours bien en place dans son abri au bord de la rivière, en parfait état de marche, d'ailleurs quand ils l'avaient relancée tout à l'heure elle avait démarré au quart de tour, tout fonctionnait bien, seulement, depuis des années la canalisation s'était rompue quelque part sous terre, entre la rivière et chez eux là-haut, à plus de deux kilomètres, cette canalisation qui passait sous les terres, ils l'avaient inspectée sur toute sa longueur, sauf sous les champs du père justement. Si ça se trouve, c'était le père en labourant profond qui l'avait percé, leur tuyau, du temps où il labourait encore, un coup de soc, il était enterré profond pourtant, à moins qu'il l'ait fait exprès.

Jamais le père n'avait voulu que les Berthier mettent les pieds dans ses champs, et surtout pas pour qu'ils viennent faire des travaux, des fois qu'il faille la reprendre tout entière cette foutue canalisation. Le père ne voulait pas avoir affaire à eux. Depuis la mort d'Alexandre, il les avait virés chaque fois qu'ils étaient venus. Eux de leur côté, ils n'avaient jamais pris le risque d'œuvrer en pleine nuit, à cause des chiens évidemment, par peur que ça tourne mal, que le fusil sorte, que ça devienne une de ces histoires comme il en arrive parfois et qui finissent dans le journal.

De rester plantés là en plein soleil, sans ombre, ce n'était plus tenable. Louise proposa de préparer d'autres cafés glacés, et d'attendre le temps que l'eau s'accumule quelque part là-dessous, jusqu'à resurgir de façon flagrante, de revenir ce soir, pourquoi pas.

Ils se retrouvèrent tous à table, aucun n'avait faim, tous avaient soif. Franck se sentait maintenant concerné par le fait que depuis trois ans les Berthier étaient contraints de transporter des citernes d'eau depuis la rivière, tous les mois d'été, surtout que d'année en année il pleuvait de moins en moins, la sécheresse gagnait. Une pompe, ils en avaient une autre bien sûr, à trois kilomètres en aval, mais avec tous ces broutards, une seule pompe ne suffisait pas, quant aux citernes de récupération, elles ne se remplissaient plus depuis longtemps, loin de là.

— Bientôt, faudra faire la danse de la pluie, dit Éric, comme les Indiens.

Ça fit sourire Franck. Il prenait la mesure de cette nouvelle dimension que les fils Berthier avaient donnée à leur ferme en prenant la relève de leurs parents. Faire des veaux, surtout des veaux sous la mère, c'est noble, ça dénote une exigence, d'élever ce bétail, un raffinement, c'est autre chose que de parquer des grosses laitières dans des manèges de traite. Dans un réflexe il leur demanda :

— Vous êtes sûrs d'avoir nettoyé la crépine ?

Éric et son frère furent surpris de la question, que le Parisien se souvienne de ce qu'était une pompe.

— Non, je dis ça parce que, quand on était mômes, avec Alexandre on allait parfois vous foutre des feuilles dedans le soir.

Éric lança à Franck son fameux regard sans parole, il le soutint en attendant que Franck rajoute quelque chose, ou baisse les yeux. Puis il se passa les mains sur le visage avant de réapparaître dans un sourire amusé.

— T'en fais pas va, tout ça c'est de la vieille histoire.

Ils restèrent longtemps comme ça, rassérénés par l'ombre, la chaleur ôtait l'envie de tout mouvement. Alexandre de loin les amusait, parce que lui, il continuait de chercher l'eau partout dans le sol de la cour, il partait même le long du chemin, ça les faisait rire, ce même déterminé qui depuis tout à l'heure n'arrêtait pas de donner des coups de bâton dans la terre, convaincu qu'un geyser d'eau en jaillirait fièrement. Louise se sentait à l'aise dans cette ambiance retrouvée de campagne, elle offrit de ses cigarettes, ils acceptèrent tous, sauf Franck. Elle se leva.

— Et si je refaisais des cafés glacés, ça vous dit ?

— Et comment !

Avant de retourner vers la maison, elle posa cette cigarette qu'elle venait pourtant tout juste d'allumer, Franck fut tenté par l'envie, il la saisit pour tirer une taffe, rien qu'une seule, pour la sensation des lèvres sur le filtre.

Tous les trois, ils ne se disaient plus rien, un peu sonnés par la séance en plein soleil de tout à l'heure, Franck regardait cette cigarette de Louise, toute seule sur le bord de ce cendrier, il sentait bien qu'Éric encore une fois le regardait avec insistance, le connaissant, il savait d'avance qu'une remarque allait fuser, ou une question embarrassante.

— Et sinon, ça va mieux, toi ?

Franck était décontenancé par ce « ça va mieux ? », et tout ce qu'il sous-entendait, cette soudaine attention que ce type lui portait. Personne n'avait été au courant de ses pépins de santé, personne n'en avait entendu parler, pas même ses parents, il n'en avait jamais parlé, il aimait croire que c'était par bravoure.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Non, je demande à cause de tes marques, là, et puis tu fumes plus, mais c'est bien, t'as l'air costaud, c'est que tu t'es remis, c'est bien.

Franck était déstabilisé, au point qu'il ne répondit même pas. Il ne savait quoi dire.

— T'en fais pas va, te prends pas la tête, enfin t'as récupéré, c'est l'essentiel.

Alexandre s'était maintenant avancé loin sur le chemin. Louise revint avec les cafés. Dans chaque verre elle avait planté une paille, ça les amusa, l'idée de la paille. Elle jeta un œil sur Alexandre, elle le voyait s'éloigner avec son bâton, se baisser souvent pour tripoter quelque chose par terre. Elle était partagée entre l'envie de lui dire de ne pas aller trop loin, lui hurler de faire attention, et l'intuition de ne pas intervenir, de ne pas le contaminer par l'idée du danger. Elle voyait pourtant qu'Alexandre traficotait par terre depuis un bout de temps, puis repartait, elle n'évaluait pas toujours ce que doit faire une mère.

— Faut pas vous tracasser, lui lança le Rouge sans se détourner, de toute façon, y'a encore loin avant qu'il aille sur la route. Et puis y'a pas de voitures par ce temps-là.

Ils sirotèrent leur café glacé dans un silence qui aurait dû les surprendre, ou générer le malaise, seulement le plaisir était trop grand, trop intime, de sentir ce ruissellement ambré à l'intérieur de soi, cette fraîcheur soudaine ça leur ouvrait la bouche de petits soupirs de contentement, même ces deux gaillards rustiques tenaient leur paille du bout des doigts, ils se penchaient vers leur verre comme des agneaux à la source. Ils le burent tous jusqu'à la dernière goutte, en produisant ce bruit de succion final qui dit qu'il n'y a plus rien au fond du verre, puis de nouveau un silence, inoccupé cette fois.

Une fois de plus, Franck sentit le regard d'Éric se fixer sur lui, d'avance il savait qu'allait venir une question, mais finalement c'est à Louise qu'il s'adressa :

— Alors, le beau-père, il paraît qu'il est à la chasse aux subventions ?

— Ah bon, je ne suis pas au courant.

— C'est le bruit qui court. De toute façon, s'il ne veut pas la louer, sa terre, il sera bien obligé d'en faire quelque chose.

— Ah oui, et quoi ? demanda Franck.

— Depuis les tempêtes, y'a des subventions à prendre dans le boisement, mais bon, t'as vu comment il marche ton père maintenant ?

— Et alors ?

— Tu rigoles ou quoi ?

— Non.

— Avant de planter faut assainir, et vu le bordel que c'est devenu, il a intérêt à retourner profond, t'as bien vu, les buis ont déjà levé.

— Y'a des tracteurs pour ça.

— Tu parles, après faudrait tout niveler, surtout là-haut vers les Bailly, et une fois que tes plants sont en place, c'est pas fini, faut clôturer, de toute façon t'as des normes.

— Des clôtures d'au moins deux mètres de haut, et que ça tienne aux sangliers, un travail de dingue renchérit le Rouge, sans intention ironique pour une fois.

— Si tu perds plus du tiers de tes plants, ils te retirent la subvention.

— Et pour planter quoi ? demanda Louise distraitement, un peu ailleurs.

— Alors là j'en sais rien, ça dépend des aides, le connaissant je parierais qu'il mettra des noyers, dans le temps c'en était plein, et puis ça te fait la récolte en plus du bois d'œuvre, seulement...

— Seulement quoi ?

— Des noyers, faut au moins vingt ans avant que ça donne, alors s'il se lance là-dedans, tu te doutes que c'est pas pour lui...

Ils restèrent sur cette phrase, avec tout ce qu'elle semait de doutes et d'ambiguïtés. Louise détonna dans cette léthargie en se levant d'un bond.

— Alexandre !

Elle ne le voyait plus Alexandre, il n'était plus là-bas à jouer sur le chemin. Ils se retournèrent tous pour constater que le même n'était plus là, à première vue il n'était même pas dans les prés autour. Louise resta debout, elle se retenait de paniquer, pourtant intérieurement elle s'injurait.

— Il ne serait tout de même pas parti vers la route ?

— De toute façon y'a pas de voitures par ce temps-là, calma Éric.

Les trois se levèrent pour foncer en direction du chemin, seul le Rouge, pas trop concerné, resta assis pour continuer de fumer sa cigarette. Il les regardait faire, mais quand il les vit revenir pour s'engouffrer tous dans le pick-up, il leur lança :

— Mais non, je l'ai vu partir vers la gauche là-bas, derrière la grange, si ça se trouve il est retourné dans le champ derrière !

Ils tracèrent tous trois pour s'engager et faire le tour derrière les granges, mais le Rouge siffla pour les rappeler en leur lançant :

— Oh là, regardez le chef indien !

Alexandre se pointa au détour de cette sente par laquelle ils étaient tous revenus des champs tout à l'heure, il avançait en tendant précautionneusement devant lui les deux pans de son tee-shirt en réceptacle, plein de boue, il était maculé de boue des pieds à la tête :

— Franck, regarde, j'ai trouvé...

Dans l'enfance on n'existe que par son prénom, on ne se fait jamais appeler que comme ça, par son prénom, à moins d'avoir la fantaisie d'un diminutif. La toute première fois qu'on entend son nom en entier, qu'on se voit y répondre, en général c'est que les choses sérieuses commencent, ça peut faire peur au début.

Franck avait toujours du mal à dire « Alexandre », quant à « Alex » il ne pouvait pas, « Alex », il appelait souvent son frère comme ça.

Il regardait le petit en face de lui qui mangeait encore, ils avaient fini de dîner, mais le petit continuait de déguster avec application un yaourt nature qu'il mélangeait à de la confiture maison. Son frère les mangeait toujours comme ça, une habitude d'ici. Louise était partie prendre une douche. Pour le deuxième soir de suite, Franck retrouvait cette configuration surprenante, idéale d'un certain point de vue, d'être posé là dans la douceur du dehors, de traîner à table après avoir mangé, sans rien faire, sans idées. Franck avait envie de filmer ça, il avait besoin d'immortaliser la séquence et de se l'approprier pour toujours, seulement il savait bien que s'il ressortait sa caméra, de nouveau il lui faudrait lutter avec le même, à coup sûr il ferait tout un cirque pour la lui prendre, pour peu qu'il s'obstine et fasse un caprice, ça ferait toute une histoire et l'emmènerait très loin de cette douce atmosphère dans laquelle il se sentait si bien.

— Tu sais, tu peux rester ici, si tu veux.

— Comment ça, tu veux dire ce soir ?

Un enfant, ça peut prendre cette liberté-là, celle de s'absenter d'une question qu'il vient pourtant tout juste de poser, d'être déjà ailleurs.

— Dis, petit, pourquoi tu me dis ça ?

Mais Alexandre était concentré, il transférait une grande cuillerée de confiture depuis le bocal jusqu'à son pot de yaourt.

— Eh petit, pourquoi tu dis ça ?

— On ira faire un tour au Carrefour demain ? Papi-mamie ils veulent jamais qu'on y aille.

— Pourquoi tu les appelles papi-mamie ?

— C'est pas mon papi et ma mamie ?

— Si, bien sûr.

Franck avait des scrupules à se dire que ça tombait bien qu'ils soient partis, qu'il se sentait paisible, là, sans eux, s'ils avaient été là tout aurait été différent.

— Au fait, tu as leur numéro de portable ?

— À qui ?

— Eh ben, à papi-mamie.

Alexandre éclata d'un rire franc, avec sa cuillère à bout de bras menaçant de propulser une giclée de confiture.

— Toi aussi, tu les appelles papi-mamie !

Gagné par l'hilarité du gosse, Franck se marra lui-même de sa propre phrase, réalisant qu'en les appelant comme ça, il se désignait lui-même comme un de leurs petits-enfants, du coup ça leur en faisait deux, eux qui pourtant n'en avaient pas.

— Alors, tu le connais, leur numéro ?

— Mais t'es fou, je suis petit, moi. C'est toi qui dois savoir.

— T'as raison. J'ai même pas pensé à leur demander.

Louise revint de la salle de bains, elle continuait à se sécher les cheveux avec une serviette.

— Se laver les cheveux juste avant de se coucher, c'est pas très malin, mais on a eu tellement chaud aujourd'hui.

Franck se sentit touché par l'emploi de ce « on ». Il regardait Louise déplacer sa chaise pour venir s'asseoir juste à côté de son fils. Il ne voyait pas vraiment de tendresse entre eux, il ne les comprenait pas bien, et c'est Alexandre qui rompit cette interrogation en glissant de sa chaise jusqu'aux genoux de sa mère, il vint s'installer sur elle, et dans la continuité de son geste, elle l'entoura de ses bras. Alexandre regardait Franck avec une sorte de défi tendre, étonnamment calme, alors qu'il y a deux minutes à peine il riait aux éclats.

— Dis maman, il m'a promis que demain on ira au Carrefour.

— Ah oui, c'est vrai, ça.

Franck avait face à lui ces deux présences étrangement familières, et en même temps très éloignées. Parfois il arrive de se sentir instantanément proche d'êtres dont on n'a pas vraiment fait la rencontre, mais naturellement un lien se tisse, sans effort, sans volonté, par le seul fait d'une gigantesque coïncidence. De Louise, il ne voulait rien savoir, il ne se voyait pas lui poser la moindre question, sur elle, sur son passé, il s'en tenait juste au moment présent. Louise voyait cet homme en face d'eux, elle n'avait pas trop envie de savoir ce qu'il faisait là, pourquoi il était venu, et où il en était de sa vie, toutes ces questions qu'elle-même aurait fuies, toutes ces questions dont elle lui rendait grâce de ne pas les lui poser. Ça lui faisait du bien de sentir cet être qui ne demandait pas d'explication, savoir si elle travaillait, d'ailleurs elle refusait d'y penser à ce travail, cette précarité qui faisait que quelque part elle se sentait fragile.

— Au fait Louise, vous le connaissez le numéro de portable de mes parents ?

— Non, je ne l'ai pas, de toute façon ils ne s'en servent jamais. Je les appelle toujours sur le fixe, mais la plupart du temps ce sont eux qui m'appellent.

— C'est moi, corrigea Alexandre.

— Oui c'est vrai, maintenant c'est toi qui fais le numéro.

— Vous vous souvenez du nom de l'hôtel ?

— Il faudrait appeler la coopérative, peut-être qu'ils sont passés par elle pour avoir des réductions.

— Bon, dans ce cas on va attendre, ils vont sûrement appeler.

Louise mit ce qu'il faut de douce ironie pour lui demander :

— Ils vous manquent déjà ?

— Non, c'est juste que, enfin c'est idiot, je venais pour les voir, et finalement on se retrouve là, mais, pas de problème, enfin je veux dire c'est aussi bien comme ça.

Louise appuya sa tête sur celle de son fils tout en regardant Franck.

Instantanément en croisant ce regard il revisita tout ce qui lui était passé par la tête ce jour-là, quand il l'avait vue pour la première fois, ils s'étaient juste croisés, des présentations glaciales dans des conditions impossibles, et pendant longtemps il s'en était voulu de cette sensation-là, de dire bonjour à la femme de son frère, le jour même de son enterrement, tout en se disant qu'il la trouvait jolie, c'était de ces interdits dont on n'a même pas besoin de la réprobation des autres pour les trouver coupables, pour les recracher, d'ailleurs sur le moment, pour exorciser ce réflexe de salaud, il avait craché à terre, tellement il se trouvait dégueulasse, dégueulasse d'avoir cette pensée-là, de la trouver belle, cette fille, de l'avoir regardée avec ces yeux-là, ne serait-ce que d'y avoir pensé, que cette veuve-là était belle, qu'elle avait une peau blanche, lisse, des yeux noirs et doux remplis de larmes. D'avoir ce genre de pensées, c'est se jeter soi-même dans la gueule d'un bûcher qui n'en finirait pas de vous dévorer, c'est détruire à jamais ces arrière-pensées dont on veut à tout prix qu'il ne reste rien. Chacun est rattrapé par ce genre de péché, appuyer un regard sur la femme d'un ami, une inconnue dans un café, rêver la toucher, ou même vouloir coller une claque aux parents d'un bébé qui chiale dans un train, foutre un coup de poing dans la gueule d'un parent ou d'un flic, des pulsions de ce genre on en a tous, sur le coup il n'y a même pas de quoi se sentir coupable, mais il sentait bien que celle-ci était sacrilège en plus de monstrueuse.

Ce soir, il la regardait tout en sachant qu'il était à jamais séparé d'elle par ce souvenir-là, que son frère les désunissait. S'ils faisaient l'amour il savait qu'ils ne pourraient plus jamais se revoir, en revanche, pour se voir pour toujours, il leur suffirait de ne jamais s'aimer.

Louise gardait rêveusement le menton posé sur la tête de son fils soudain si calme.

— Dis maman, on éteint ? Tu m'avais promis.

— Ah oui, tu as raison, j'avais complètement oublié.

Ils restèrent longtemps dans le noir à faire des vœux, tous trois carrément allongés sur l'herbe, au début ils faisaient le compte de celui qui en voyait le plus, des étoiles filantes. Franck nota qu'Alexandre ne trichait pas. Il n'inventait pas de fausses étoiles pour le simple orgueil de se rajouter un point. Louise non plus, il joua le jeu de cette loyauté-là. Puis ils continuèrent de les regarder filer dans le noir les étoiles, sans même plus les compter, sans même plus faire de vœux, parce que des étoiles filantes en cette nuit de début août, il y en avait plein, jamais une vie ne pourrait contenir tant de cadeaux du destin.

La place du marché était pleine de couleurs, de bruits et de monde, une cohue surprenante, un total dépaysement par rapport à la ferme. Franck et Louise en auraient presque fait demi-tour, mais comme une place se libéra miraculeusement près de la halle, ils s'y garèrent. Alexandre était ailleurs, petit homme plombé par la mauvaise humeur, il ne voulait pas aller au marché, il avait horreur de ça de traîner en ville, lui, c'est l'hypermarché qu'on lui avait promis.

Franck avait habilement fait son créneau, pourtant il n'avait pas conduit depuis longtemps. En partant, c'est lui qui avait pris le volant ; Louise, encore traumatisée par l'accident, avait refusé de conduire.

Depuis qu'ils étaient rentrés dans le village, ils étaient pris d'une sorte de fièvre. Louise s'appliquait à ce que tout ça reste gai, comme si elle veillait à ne pas se faire rattraper par tout ce monde. Ils se lancèrent tous trois dans cette foule, entre les étals des commerçants reconnaissaient Louise et lui lançaient des grands bonjours étonnés et ravis, il y en a qui lui demandaient : « Comment vont les parents ? », « Tout va bien ? » Il y a ceux qui regardaient Alexandre en lançant des formules toutes faites – « Eh ben, ça grandit ! », « Ouh là, ça pousse »... Mais heureusement il y avait trop de monde, bien trop de clients pour prendre le temps de parler, ça l'arrangeait, Louise. Elle avait le sentiment de naviguer dans le passé, une année elle y avait même travaillé, sur ce marché, quand elle avait vingt ans, c'est même là qu'elle avait rencontré Alexandre.

Alexandre faisait maintenant la tête. Franck se demandait bien pourquoi Louise avait voulu s'arrêter au village, puis elle avoua qu'elle avait besoin de passer au distributeur du Crédit agricole, et l'agence était au beau milieu de la place, derrière ces tonnes de légumes, de couleurs, et de fruits, par-delà tous ces étals et ces cris de vendeurs, c'était ce guichet-là qu'elle voulait et pas un autre. Franck devina que c'était sa banque, et qu'elle avait peut-être des soucis de ce côté-là.

Au moment de retirer des billets, Louise dit à Franck et à Alexandre d'aller s'asseoir au café en terrasse et de l'attendre, elle n'en avait pas pour longtemps. Seulement Alexandre était devenu insupportable, en plein caprice, il ne voulait pas tenir la main de Franck, il ne voulait pas rester là, lui, ce qu'on lui avait promis, c'était l'hypermarché, alors ces cris en plus du bruit de la foule, et tous ces gens qui la reconnaissaient, pour elle ça virait au cauchemar.

— Dites, Franck, vous ne voulez pas aller lui acheter une glace, hein, dis, tu vas avec Franck, il va t'acheter une glace...

Mais le petit ne voulait pas. Franck se demandait si ce n'était pas le moment de se montrer ferme, de marquer un peu d'autorité, mais il ne se sentait pas de faire ça, parce que dans le fond lui aussi il n'en pouvait plus de ce brouhaha.

— Bon, viens, tu vas voir, on va s'acheter une glace et s'en foutre partout, oui, je vais te montrer, on va se faire plein de taches !

Alexandre buta sur cette idée-là, d'un adulte qui l'incite cordialement à faire des bêtises, il regardait Franck comme un grand môme incompréhensible et tentant.

— Tu vas voir, je vais me prendre deux boules au chocolat, ça tache bien le chocolat, je vais te montrer.

Louise s'était éclipsée. Franck emmena Alexandre vers le glacier, tout en notant qu'ils ne s'étaient pas dit où se retrouver. Alexandre n'était pas trop convaincu, mais juste désappointé par le ton que prenait Franck, parlant de bataille de glaces, de taches et de cornets de chocolat qu'ils allaient se balancer à la figure...

Chaque fois qu'elle approchait un distributeur de billets, Louise avait toujours la sourde appréhension que sa carte soit avalée, depuis des années elle vivait avec cette peur-là, un genre de réflexe auquel elle était presque habituée. Mais cette fois c'était différent, du coup, elle fut soulagée quand elle vit deux billets de vingt sortir de la fente en même temps que la carte. Elle en poussa un soupir. Seulement, là où tout s'écroula, c'est quand elle regarda le ticket. Ce chiffre avec un moins devant. Ça foutait tout en l'air. Ce moins, ça voulait dire que ce coup-ci les virements n'avaient pas été faits. Que sans aucun doute ils ne le seraient plus jamais. Pour se raccrocher à quelque chose, elle pensa aller demander au guichet ou bien appeler Annie, ou Gisèle, ou Malika, mais rien que l'idée d'avoir cette conversation avec elles, ce gigantesque constat de défaite que ça les amènerait à faire, elle en était écoeurée, elle en avait honte, ce solde négatif et cet arrêt des virements, elle les ressentait comme une trahison. Elle s'appuya contre le mur, ce n'était pas vraiment un malaise, mais le vertige d'être rattrapée par tout ça, ce boulot fantomatique, cette vie qui ne tient à rien. Le vertige de retrouver les filles dans une semaine, et de mariner dans la rancune ou l'esprit de vengeance, sachant que de toute façon le combat était perdu d'avance, croire pendant un temps à une solidarité avant de se mettre chacune dans son coin à essayer de sauver sa peau, retrouver un boulot à soi, être replongée par défaut dans son petit égoïsme. Toutes ces pensées-là lui donnaient des haut-le-cœur. Elle prit sur elle. Elle essaya de faire comme si rien de tout ça ne s'était passé, se dit qu'elle verrait plus tard, que l'essentiel était bien de profiter simplement de ces quelques jours à la ferme, sans s'encombrer de ces déveines, elle essayait de se hisser à ce niveau d'inconséquence, seulement le petit ticket, elle n'avait pas la force de le jeter, c'était comme un diplôme que le mauvais sort lui délivrait. Les gens qui passaient la regardaient, elle ne savait plus si c'était parce qu'elle les connaissait ou bien si c'était à cause de sa façon de s'adosser à ce guichet, d'y être échouée. Elle se concentra sur l'idée de retrouver Franck et Alexandre, Alexandre et Franck, elle se lança de nouveau au travers de cette foule décuplée par les touristes et les vacanciers, elle ne savait plus par où était le glacier, ni où ils s'étaient donné rendez-vous, à quel café, ce qu'ils s'étaient dit, elle ne le savait plus.

Quand la double porte vitrée s'ouvrit devant eux, ils se sentirent instantanément gagnés par la fraîcheur de la sphère climatisée. C'était un pur soulagement que d'entrer dans ce monde pacifié et bienveillant, un monde enfin à la bonne température, et de s'avancer lentement vers l'allée principale, se plonger dans la fabuleuse distraction. Un hypermarché, ça donne l'envie de tout regarder, de s'arrêter sur des tas de choses dont on n'a pas besoin, mais qui sur le coup font envie.

Alexandre avait voulu s'asseoir dans le Caddie, mais à l'avant, les deux mains fermement accrochées il se tenait à la proue du petit vaisseau docile qui recueille tout désir, qui obéit à tout. Quand Franck avait vu Louise revenir vers eux près de la voiture, il avait bien compris à son air de détresse pourquoi elle tenait tant à y aller seule à cette banque, derrière cette discrétion il devait y avoir le souci de la dissimulation. Et là, en trois phrases elle lui dit tout, en trois phrases elle avoua tout d'elle, c'était comme la lumière invasive d'un flash, une lumière crue qui révèle aussi bien qu'elle endommage.

— Vous ne pouvez plus retirer c'est ça ?

— Franck, j'ai perdu mon boulot.

Ils étaient restés un moment face à face, Louise luttait pour ne pas afficher cet abattement qui la submergeait, Franck lui avait posé la main sur l'épaule en essayant de trouver les mots, rattrapé lui-même par sa propre situation. Dans un élan il lui tint les deux bras et se planta en face d'elle pour qu'elle relève le regard.

— Ne vous en faites pas Louise, j'ai un chéquier. Pour l'instant ça va, pas de problème, reposez-vous sur moi.

Là-dessus ils étaient rentrés dans la voiture, ils avaient refermé les portières dans un calme bienfaisant, seulement à cause de cette chaleur suffocante qu'il faisait à l'intérieur il fallait tout de suite baisser les vitres, et aussitôt le bruit de la place s'engouffra et ils se retrouvèrent envahis par ce grand brouhaha. Franck avait regardé Louise au moment de mettre le contact, et dans un sourire lui avait juste glissé :

— Décidément, la ville, ça ne nous réussit pas.

Il faisait tellement bon dans cet hypermarché qu'ils avaient envie d'en faire le tour, de prolonger le séjour, quitte à tout voir. Pour commencer il y avait le rayon presse, une fabuleuse enclave pleine de photos et de couleurs, là se trouvaient tous les journaux et les magazines, il y avait aussi un mur de livres où les ouvrages étaient disposés en fonction des meilleures ventes, Louise alla tout de suite vers celui d'en bas, le dernier d'entre eux. Franck tendit une BD à Alexandre, il en tournait les pages sans prendre le temps de les lire, il survolait les images sans grand amusement. Franck jeta un œil aux magazines et aux journaux. En général au mois d'août l'actualité a l'air moins grave, tout est atténué par un unanime sentiment d'irresponsabilité, et pourtant il trouvait là comme une persistance de tas de conflits, des révolutions à l'issue incertaine, des crises aux symptômes de plus en plus contaminants. D'un coup il se faisait rattraper par cette actualité dont il avait tout oublié depuis trois jours.

Finalement il ne prit aucun des journaux qu'il avait feuilletés, aucun magazine, tout cela ne faisait que réamorcer un sentiment de réalité par lequel il n'avait aucune envie d'être rattrapé. Il prit juste la brochure immobilière de la région, une publication gratuite avec des quantités de photos de maisons et en dessous une petite description et le prix qu'on en demandait, il aimait perdre son regard là-dedans, s'imaginer aller habiter là où là, ce que serait sa vie. Louise finalement voulut le prendre, ce livre, à cause d'une phrase, disait-elle, une phrase à la page 28 qui lui avait parlé.

Ils avaient promis à Alexandre de quadriller rigoureusement le magasin, Franck décida de la procédure, ils passeraient par tous les rayons, et chaque fois que quelque chose tenterait l'un ou l'autre, Franck irait le cueillir et le tendrait démocratiquement à bout de bras pour réclamer l'assentiment de tous avant de le mettre dans le Caddie.

Alexandre n'avait pas de lubies extravagantes, la nouvelle BD avait déjà perdu son parfum d'inédit, il voulut la remettre là où il l'avait trouvée, le motif ultime de sa visite, ce qui l'intéressait vraiment c'était les glaces, des compositions bizarres aux couleurs bien trop franches pour être honnêtes, celles que papi-mamie lui refusaient sans doute. Et après ça, le rayon qu'il voulait visiter, ce serait celui des yaourts, colorés là aussi, plein de couleurs, ça le changerait des yaourts nature rehaussés de confiture, visiblement il préférait ceux-là.

Franck pilotait ce Caddie avec précaution, il n'avait pas l'habitude, il se disait même que c'était la première fois qu'il poussait un Caddie avec un enfant dedans. Ils longèrent l'étal des légumes et des fruits, tout en essayant de se rappeler lesquels il y avait dans le jardin. Le jardin, Louise l'avait pourtant arrosé, mais elle ne l'avait pas vraiment regardé. En passant devant le rayon boucherie ils ne purent s'empêcher d'avoir en tête l'image du sanglier découpé, ils ne s'y arrêtaient pas et continuèrent jusqu'aux fromages. Alexandre à nouveau s'activa, il disait vouloir de la tomme de brebis, puis du cantal, du saint-nectaire. Il y avait dix secondes à peine, il n'y pensait pas aux fromages, mais là, le simple fait de les voir lui faisait venir le goût dans la bouche. Franck aligna le Caddie dans la file d'attente. Ils se plantèrent tous trois devant ces fromages rangés dans leur vitrine réfrigérée. Franck lui aussi avait envie de tous les goûter. Il y a longtemps qu'il n'avait pas ressenti un aussi féroce appétit, rien qu'à voir ces gros morceaux entrouverts vendus à la découpe, ces masses fraîches et tentantes à l'aspect quasiment authentique, ça lui donnait envie de prendre un peu de tout. Depuis quelques jours il se sentait fibre à fibre repris par la vie, lui revenait le goût de marcher, de courir, de se dépenser, mais le plus spectaculaire c'était bien cet appétit qui le reprenait maintenant.

— Ah, par contre il ne faudra pas oublier le pain, hein petit, tu y penses au pain, ça va, Louise ?

— Pourquoi tu m'appelles toujours petit ? Je suis pas petit.

— Tu rigoles ou quoi ? Bien sûr que t'es un petit, tiens par exemple, tu crois que j'y rentrerais, moi, dans le Caddie ?

Louise ne disait rien. Louise semblait soudain redevenue lointaine. Sans un mot elle regardait faire cet employé au teint pâle derrière son

rayon, avec sa calotte sur la tête et sa blouse de bloc opératoire, ce type qui se démenait, qui n'arrêtait pas de se pencher pour saisir une meule qu'il empoignait avec difficulté, qui devait trancher dedans avec son couteau à double manche, puis reposer, emballer et peser, il n'arrêtait pas, et en même temps ça se sentait qu'il le faisait sans la moindre attention, mécaniquement. Louise savait très bien qu'il n'y connaissait rien aux fromages, qu'il s'en foutait des fromages, qu'il ne pourrait plus en manger pendant des mois, et que de toute façon il pourrait tout aussi bien être ailleurs, à vendre n'importe quoi, n'importe quoi sauf des fromages lourds et encombrants, traîtres.

— Oh, oh, Louise, et vous, lequel vous fait envie ?

Ce n'est pas qu'elle ne voulait pas répondre, c'était bien plus profond que ça.

— Vous préférez quoi, vache ou brebis ?

Ces mots, cette odeur, cette ambiance, cette fraîcheur qui tombait sur ses épaules nues, maintenant Louise la ressentait comme un froid glacial, tout la gênait. L'idée de devoir un jour se retrouver derrière ce genre de rayon-là, et les regards perplexes de son fils et de Franck qui se tournaient vers elle, les petits yeux inquiets d'Alexandre qui la sondaient, tout l'étouffait... Elle se revoyait il y a deux ans, elle avait fait un essai chez Carrefour près de Clermont, au rayon fromagerie, deux semaines à prendre froid devant des rangées de fromages inconnus, des fromages sur plus de quinze mètres, dès qu'on lui demandait une part de ceci ou une part de cela, elle cherchait partout autour d'elle, au-dessus d'elle, devant elle, derrière elle, elle réalisait qu'elle était entourée de fromages aux étiquettes qui lui tournaient le dos et dont l'ordonnancement lui échappait, c'en était effrayant, sans compter ce courant d'air permanent que les grandes armoires lui soufflaient dans le dos, et cette coiffe ridicule en plastique, ces gants en latex qui la coupaient de toute sensation, elle était comme isolée de son propre corps. Seulement par orgueil elle s'en sortait, c'est toujours un peu gênant de dire qu'on ne sait pas, mais d'un petit sourire forcé elle rattrapait le coup, par moments elle trouvait ça humain que les clients la guident, jusqu'au jour où un client lui avait demandé de lui trancher un morceau de parmesan, non pas de celui-là, mais l'autre, de l'extra-vieux, après l'avoir longtemps cherché un peu partout elle l'avait repéré tout en haut à gauche, un tiers de meule énorme, au moment de le descendre elle l'avait trouvé très lourd, elle l'avait lâché sur la table de coupe, et là elle avait commencé de le couper en enfonçant la lame du côté de la croûte, l'homme lui avait dit qu'elle n'y arriverait jamais, que ce n'était pas comme ça qu'il fallait faire, mais elle continuait, elle tentait d'enfoncer la grande lame dans ce fromage à l'écorce dure comme de la pierre, l'autre répétait qu'elle n'y arriverait pas avec des intonations détestables, comme s'il parlait à une gamine ou à une bonne à rien, « mais pas comme ça ! », elle l'avait d'abord regardé dans les yeux, et comme il ne se taisait pas, il continuait de lui dire : « Tournez-le, votre fromage, dans l'autre sens, ça ne se coupe pas, la croûte, c'est pourtant simple à comprendre », là elle avait eu ce geste terrible, de brandir le couteau dans sa direction, elle avait levé la lame vers lui, juste comme ça, sans vraiment le viser, du moins pas autrement que du regard, le type avait fait tout un scandale, dans la queue, les autres clients aussi trouvaient ça incroyable comme attitude, même s'ils n'avaient pas tout suivi depuis le début. Du coup elle avait dû rendre la blouse et la coiffe, elle était repassée au vestiaire pour reprendre ses affaires, sans rien demander elle était partie. L'affaire ne s'était pas arrêtée là, puisque le type avait voulu porter plainte. Du coup l'agence d'intérim n'avait plus voulu d'elle, du boulot elle devrait s'en trouver par elle-même, ils la voyaient comme une fille dangereuse, une fille capable de menacer quelqu'un d'un couteau, mais pour autant, est-ce que ça faisait d'elle une criminelle...

— Franck, continuez sans moi, on se retrouve dans le hall, d'accord ?

— Oui, mais qu'est-ce qui se passe, ça ne va pas ? Louise, vous ne voulez rien ?

— Si on se perd, on s'appelle sur le portable.

— Mais je ne l'ai pas pris, et de toute façon je n'ai pas votre numéro !

Louise s'éloigna étonnamment pressée. Alexandre regarda sa mère, il se releva, prisonnier de son Caddie, il évalua en lui un sentiment de tristesse ou d'abandon, une sensation bien coutumière, mais il trouva ce qu'il faut d'espoir dans le regard de Franck pour ne pas s'affoler, et se concentrer à nouveau sur ce grand jeu formidable et bien concret : faire les courses.

— Pardon de vous dire ça à vous, mais je suis à bout, Franck. Je suis à bout. Jamais je ne pourrai retourner là-bas.

— Mais où ?

— Je ne sais pas, chez moi, je crois que je ne pourrai pas.

Ils s'étaient installés dans la cafétéria désuète où tout avait l'air fragile, les tables, les chaises, tout semblait de la même texture que ces gobelets dans lesquels on servait le café. Alexandre était monté sur l'éléphant mécanique, un gros jouet rose et paradoxal qui avait l'air abandonné au milieu du hall, mais qui fonctionnait pourtant. Il y était agrippé depuis cinq bonnes minutes, alors que Franck n'avait pourtant mis qu'une pièce de cinquante centimes.

— J'ai envie de faire la paix avec vous Franck.

— Mais Louise, on n'est pas fâchés !

— Je sais bien, mais c'est juste que j'aimerais qu'on se dise les choses en toute simplicité, sans enjeu, sans peur, sans doute, sans rien.

Vous me comprenez ?

Franck fut totalement surpris de l'entendre dire cela, et de la façon intime dont ça résonnait en lui. Ces mots, c'étaient ceux que lui-même aurait souhaité lui adresser. Il avait la même difficulté à s'imaginer rentrer, rentrer chez lui à Paris, dans un appartement dont il faudrait bientôt rendre les clés, et en trouver un autre rapidement, beaucoup plus petit.

La curiosité, pour l'un comme l'autre, c'était de se retrouver face à un être un peu jumeau. Ils en étaient au même point. Il n'y avait presque rien à se dire, ils se comprenaient par le simple fait de regarder en soi. Souvent quand on se rencontre, on se parle, on se dit beaucoup de choses, on se livre, puis petit à petit on ne se dit plus rien, on se tait, on se devine. Là c'était comme s'ils n'avaient pas eu besoin de la première étape. Franck n'avait pas peur. Cet aveu, au contraire, le rassurait, le reconfortait. Il n'était pas le seul à se sentir perdu. Et cette complicité lui donnait ce qu'il faut de lucidité pour de nouveau tout envisager.

Tous deux se tournèrent vers Alexandre qui s'amusait là-bas au beau milieu du hall, ballotté par son gros jouet qui ne s'arrêtait plus. Il était ailleurs, hors d'eux, envolé dans sa dimension imaginaire, à mi-chemin entre le rêve et la réalité. Un autre gosse se tenait là, au pied du jouet, il le regardait, un peu envieux.

— Il ne faut pas qu'on se fasse de mal.

— Pourquoi vous me dites ça, Louise ?

— Je ne sais pas, dans le fond c'est la seule vraie chose qu'on devrait se promettre dans la vie, de ne jamais se faire de mal.

L'éléphant rose commença de ralentir, dans des mouvements de plus en plus pesants, avant de s'arrêter pour redevenir ce gros jouet statique et idiot. Alexandre faisait déjà des grands signes à Franck pour qu'il vienne remettre une pièce. Franck voyait l'enfant qui depuis tout à l'heure convoitait la place, le pauvre gosse était bien convaincu que c'était son tour, il en était sur le point de pleurer, avec sa pièce de cinquante dans sa main. Franck se dirigea vers eux.

— C'est à toi, tu veux y aller ?

Le petit ne répondit pas. Alexandre du haut de son manège toisait l'autre avec un air d'absolue prédominance. Franck s'agenouilla face au petit intrus.

— Et tes parents, ils sont où, tes parents ?

— C'est à moi !

— Non, c'est à moi, c'est moi qui suis dessus !

Franck regarda tout autour, pour voir s'il décelait dans tous ces gens qui allaient et venaient les parents de l'enfant. Alexandre chialait maintenant, et le petit en bas, désespéré de ne pas se sentir épauler par un adulte, se mit à pleurer lui aussi. Franck se sentit légèrement dépassé par la situation, gérer la panique d'un môme, à la limite il se voyait le faire, mais pas deux.

— Bon, petit, garde ta pièce, on va faire quelque chose, tu vas voir...

Franck était revenu s'asseoir près de Louise. Elle avait perdu cet air éteint, son visage était de nouveau lumineux, elle souriait en les voyant faire, les deux mômes un peu vexés sans doute, mais surtout apaisés, le petit qui se tenait à Alexandre comme deux adultes sur une moto. Avec ses deux passagers, le gros jouet lent ne semblait pas plus poussif pour autant, il faisait toujours ces mouvements de balançoire d'avant en arrière, tous deux se cramponnaient, ils n'avaient pas l'air franchement gais, pas glorieux, mais au moins l'un et l'autre l'avaient, leur partie d'éléphant.

— Louise, maintenant que vous les connaissez mieux que moi, qu'est-ce que vous en pensez de mes parents ?

— Comment ça ?

— Je ne sais pas, comment ils vont, qu'est-ce qu'ils attendent, qu'est-ce qu'ils ont en tête pour l'avenir ?

— Vous savez bien que leur priorité, c'est la terre.

— Et alors ?

— Et alors rien, depuis la mort d'Alexandre tout s'est effondré. Surtout que maintenant votre père souffre de sa jambe, il ne le montre pas, mais il se rend bien compte qu'il n'y arrive plus, pour lui c'est très dur.

— Ils ont une idée en tête pour le domaine, ils vous en parlent ?

— Non, parfois je me demande s'ils ne rêvent pas un peu qu'Alexandre prenne la suite, seulement il est loin d'avoir l'âge. Enfin je ne sais pas, je sais juste qu'ils sont désespérés par l'idée de vendre ou de louer, ils ne s'y résoudreont jamais.

— Vous étiez au courant pour les histoires de subventions ?

— Oui, ça fait longtemps qu'ils en parlent, mais seulement il y a la hanche de votre père, je n'ai pas l'impression que ça s'améliore. Il y a quatre ans ils m'avaient proposé de revenir, de les aider, mais je ne me voyais pas vivre ici. Ils m'aiment bien vous savez.

— Et de moi, ils pensent quoi ?

— C'est compliqué Franck, ils ne sont pas à l'aise avec vous, ils ont le sentiment que vous les avez laissé tomber, et puis Paris, les voyages, votre vie, tout ça, ça les dépasse, mais quand ils parlaient de vous avec votre frère, ils étaient fiers.

— Vous plaisantez ?

— Non, je vous assure.

Sur le dos du gros jouet rose, chacun des deux mômes s'était fait à la présence de l'autre, ils exagéraient les ruades en se tirant dessus, ils s'agrippaient l'un à l'autre, tout autant qu'ils se faisaient peur en se penchant trop par moments. Ce mélange de vertige et de frissons les faisait rire, finalement ils réalisaient que c'était bien plus marrant à deux.

En remontant le chemin qui menait à la ferme, ils aperçurent le pick-up blanc dans la cour.

— Oh c'est pas vrai ! J'ai complètement oublié, je leur avais promis de leur filer un coup de main.

Les Berthier étaient dans le champ depuis près d'une heure sans doute, avec deux pioches et une pelle ils avaient déjà creusé bien plus qu'un trou, une vraie tranchée, ils avaient soulevé des pelletées de terre lourde et rouge, mais ils n'avaient toujours pas décelé de canalisation, au bout de leur pioche ils ne trouvaient rien.

— Tiens, voilà le Parisien !

— Désolé, on était en ville, tenez, je vous ai apporté de l'eau fraîche.

— De l'eau à bulles ! Alors là tu vois, je vais te dire, c'est pas de refus.

Franck fut surpris par la profondeur et la longueur de cette tranchée en transversale du champ.

— C'est un travail de forçat !

— Tu l'as dit, l'eau ressort par là, sur la gauche, mais si ça se trouve la fuite doit être plus à droite. Ou alors c'est bouché quelque part, et ça remonte, je ne comprends pas.

Ils creusaient en plein cagnard, ils étaient en nage, épuisés, assez démoralisés que ça ne donne rien ; ils auraient dû tomber sur le tuyau du premier coup. Le Rouge assis dans les herbes n'arrivait même plus à parler. Quand son frère lui tendit la bouteille de Perrier il se fit couler de l'eau sur le haut de la tête pour que ça lui ruisselle le long du visage. Éric était assis sur le bord de la tranchée, il avait enlevé son tee-shirt, découvrant un torse totalement blanc, livide, alors que ses bras et sa tête étaient mats à force de soleil. L'effet était le même que s'il portait un tee-shirt.

— Ah ça, nos parents à l'époque, c'étaient pas des flemmards, ils t'enterraient le truc à un mètre cinquante de profondeur... On ne risquait pas de leur faucher.

— Et vous comptez remonter loin comme ça ?

— J'en sais rien, on a d'abord creusé autour de la flaque, mais le tuyau n'est pas dessous, c'est argileux là-dedans. Attends, on souffle deux secondes et on s'y remet.

Franck fut pris d'un sursaut de culpabilité, d'avoir oublié l'heure et manqué à sa parole. Mais surtout, là sur l'instant, en voyant ces pioches jetées sur le sol, c'était bien plutôt de la vexation qu'il ressentait, de l'humiliation, car pas une seconde les Berthier n'avaient considéré qu'il pourrait lui-même creuser pendant qu'ils récupéraient, ils ne lui avaient même pas demandé de leur filer un coup de main. C'était mortifiant d'être déconsidéré physiquement, de savoir qu'on ne vous pense pas capable. Alors il sauta dans ce trou avec ses baskets blanches, il empoigna la pioche et commença de balancer des grands coups dans cette terre curieusement humidifiée et lourde, amollie et pourtant compacte, une terre solidement tenue par tout un réseau de racines profondes. Franck armait haut sa pioche au-dessus de sa tête, et une fois le coup donné, l'outil planté dans le sol semblait maintenu par une main maléfique, du coup il fallait tirer fort sur le manche pour déprendre la pioche et veiller à garder l'équilibre pour ne pas tomber en arrière quand l'outil se dégageait.

Franck ne s'était pas imaginé que ce serait aussi dur, il sentait le regard des deux autres dans son dos, il les devinait, préparant une vanne, surtout le Rouge qui devait déjà attendre le moment où il flancherait, déjà il l'entendait lui dire : « Alors le Parisien, ça y est, tu t'arrêtes déjà ? » Du coup Franck tenait bon. Chaque fois qu'il levait la pioche avant de la lancer, il ouvrait grands ses poumons dans une inspiration totale, un air frais lui parcourait tout le corps.

À partir de là Franck déversa tout de sa rancune ou de sa colère, il ne savait plus, il avait envie de pousser ce corps jusqu'à ses limites, pour cela il forçait, les muscles déjà lui faisaient mal et ses tendons se crispaient, il avait les mains tétanisées sur le manche, ses mains comme surprises par ce soudain effort qu'il leur demandait, même ses bras étaient engourdis par la tension, mais il tenait. Franck ne savait plus s'il cherchait à les impressionner eux, ou bien si c'était lui-même qu'il défiait, la rage montait en même temps que la satisfaction royale de se sentir gagné par la folie de ses muscles, les coups de pioche devenaient réguliers à force, il les faisait partir de si haut qu'il tranchait les racines dans le même mouvement qu'il détachait la terre, il faudrait déblayer tout ce qu'il avait écroulé mais il continuait pourtant, en foulant la glaise vaincue.

— Eh oh, t'emballe pas, respire un coup !

Le Rouge ne serait jamais admiratif du courage d'un autre, sur ce terrain il faudrait toujours que ce soit lui qui l'emporte, alors il raillait Franck, tandis qu'Éric le laissait faire et ne disait rien, Éric ressentait bien un peu de cet orgueil vital que Franck lâchait à chaque coup, Éric avait surtout envie d'en finir avec cette fuite et de réparer le tuyau avant que les parents de Franck ne reviennent, que l'affaire soit classée, mais tout de même, il se souvenait de cette époque où ils chahutaient tous les quatre, cette apparente nonchalance de Franck qui par moments, sous l'effet de l'enjeu, pouvait se transformer en énergie acharnée, et là il se mettait à lâcher ses coups pour de vrai. Ce type est fou, c'est ce qu'il pensait en regardant faire cette grande carcasse qui balançait sa pioche depuis là-haut dans l'axe du soleil, jusqu'à la ficher en terre dans une violence méthodique qui secouait l'écorce terrestre, des coups mats et lourds qui se répercutaient depuis le sol jusque dans son dos. Franck piochait là-dedans comme s'il s'attaquait à quelque pan de lui-même, pris par l'envie de tout faire voler en éclats, c'est comme s'il s'en prenait au socle même de ce qu'avait été sa vie jusque-là, pour tout reprendre depuis le départ, il démembrait cette statue d'estime qu'on s'érige chacun à soi-même, il se voulait neuf, fort, complètement à refaire, c'est pour ça qu'il cognait fort, et quand il atteignit malgré lui la canalisation, ce fut pour la trancher net au-dessous de la jointure, juste avant ce bouchon coagulé si bien qu'il en jaillit une pulsation dynamique et drue, une gerbe d'eau libérée qui fusa à plus de trois mètres de haut pour leur retomber dessus en pluie...

— Oh le con, il l'a eue !

Ils étaient saisis par le contraste entre la fraîcheur de l'eau et la fièvre de leur corps en surchauffe, c'est là que leur revint comme à trois gosses la folle gaieté du jeu, de ces gosses qui s'éclaboussent au lieu de nager, c'était comme de plonger directement dans la rivière, un soulagement universel, un bain aérien et glacé sous les rayons d'un plein soleil, ils restaient en dessous en lâchant des cris irrépressibles parce qu'elle était froide cette eau, par effet de contraste elle semblait même glacée cette eau venue de sous la terre, le soulagement, c'était aussi que le bouchon devait être juste là, dans la jointure, et que c'en était fini de cette histoire, pour les Berthier c'était la fin d'une galère, cette pure misère que de manquer d'eau en ces étés faits pour durer.

Alertée par les cris, Louise les rejoignit, impressionnée par ce geysir, et la dimension de la tranchée, toute cette terre déblayée, cette folie de creuser en plein soleil. Elle resta un peu en retrait à l'abri des gouttes. Seulement, elle était comme appelée par ce vide, elle voulait voir le fond, comme s'il y avait quelque chose à voir au fond, elle approcha jusqu'à cette zone limite où de la gerbe d'eau ne pulvérisaient que des gouttelettes, elle était fascinée par ce contraste entre la terre sombre, inerte au milieu du pré, et ce jaillissement vivifiant, elle fixait le fond qui devenait boueux, ce fond délayé que l'eau gagnait peu à peu, et ces trois hommes qui pataugeaient dedans, et là en voyant ce trou, elle se sentit d'un coup enveloppée d'une sensation rassurante, ça effaçait le souvenir de ce type à la moto, cette peur sourde qu'elle avait en elle de le voir un jour débarquer, qu'il fausse tout, ce pauvre type, eh bien qu'il vienne après tout, maintenant elle se sentait forte, qu'il vienne et il tomberait sur Franck et les frères Berthier et il finirait dans ce trou. C'est l'image qui lui venait, en voyant là devant elle, ce trou si large et si profond qu'il semblait fait pour englober un homme en plus de sa moto.

— ... Ça va Louise ?

— Oui.

Franck sentit le regard de Louise revenir vers lui, c'est comme s'il l'avait rattrapé par la main ce regard, ces yeux qui s'égarèrent vers Dieu sait quelle pensée sombre. Ils se regardèrent tous deux, c'est comme si en deux jours ils avaient reconquis une part d'eux-mêmes, ils étaient liés par l'idée de s'être consolidés l'un l'autre. Puis Franck vit son regard à elle, s'échapper derrière lui en direction de la maison, il y lut toute l'incrédulité dont il fut lui-même instantanément saisi en voyant Alexandre qui remontait depuis la maison avec la caméra, il marchait vers eux, doucement, tout en les filmant avec précaution.

— Ben, comment il a fait ?

— Je ne sais pas Franck, il a dû monter sur le meuble, je ne comprends pas.

Franck n'en revenait pas que le même lui ait chipé sa caméra, et surtout qu'il ait su à nouveau la mettre en marche, le témoin rouge en position « record ». Il se passa les mains sur le visage pour évacuer cette eau qui le regagna aussitôt. En voyant Alexandre tourner autour d'eux, il ne savait plus par quelle phrase lui dire de poser ça, il faillit même lui lancer cette formule qu'il avait mille fois entendue : « Dis donc ! Tu crois pas qu'il y a mieux à faire que de filmer ! Tu veux pas un peu arrêter ton cinéma... »

Toutes ces formules féroces lui repassaient par la tête, il les réentendait telles quelles, là, avec la voix de son père, ou de sa mère, toutes ces années où il se sera entendu dire cela.

Du coup il le laissa faire. Après tout cette image-là, il aurait aimé la filmer, surtout à cinq ans, surtout aussi facilement.

C'est les frères Berthier qui ajournèrent le mirage en lançant à Alexandre des appels facétieux.

— Hé, le caméraman, vas-y, viens nous filmer, demain on finit sur YouTube, et tu mettras qu'on a trouvé du pétrole !

Ils décidèrent d'improviser un goûter sur la grande table à l'ombre. Franck retrouvait cette fatigue ample et profonde, cette sensation d'être complètement rincé après l'effort, la plénitude que ça peut donner. Il sentait dans ses muscles les pulsations lentes et franches d'un sang libéré de toute toxine. Il regardait Louise, elle parlait avec les Berthier tout en coupant le gâteau, le contraste était total avec la Louise de ce midi, en ville, une Louise perdue et affolée, méconnaissable.

Éric et son frère avaient déjà récupéré. Louise leur demanda ce qu'ils voulaient boire, visiblement le café glacé ne les amusait pas plus que ça, spontanément ils demandèrent un verre de vin, du vin frais si possible, rouge, sinon qu'importe. Franck n'en revenait pas, les deux frangins n'avaient même pas pris un coup de soleil, ils étaient pourtant restés deux heures en plein cagnard, parce qu'ensuite ils avaient continué de racler pour dégager les tubes de canalisation bouchée, pendant une bonne demi-heure encore, et ils n'étaient pas plus marqués que ça, déjà ils fumaient cigarette sur cigarette, en inspirant profondément la fumée, sans la recracher vraiment. Franck trouvait ça admirable, de pouvoir fumer avec une telle avidité, d'en avoir la force, pour sa part il savait qu'il ne refumerait jamais, d'ailleurs le geste ne lui manquait pas, la sensation encore moins, il est des choses de soi qui peuvent radicalement changer.

— Eh oh, t'es avec nous ? Je te disais : on reviendra demain, pour faire le raccord en galvanisé, là on n'a pas le matériel, et je suis crevé.

Franck leur répondit que de toute façon ils venaient bien quand ils voulaient, il dit ça avec l'aplomb de celui qui est chez lui.

— Bon, on sera là à sept heures ?

— Du matin ?

— Eh oui, on va pas faire la même connerie qu'aujourd'hui, parce que là, en plein soleil, plus jamais je le ferai.

— Sept heures, pas de problème.

Louise posa les verres et les bouteilles sur la table en proposant à chacun de se servir. Lorsqu'elle repartit vers la maison, ils la suivirent tous trois du regard, cette silhouette longue et charnelle qui marchait pieds nus, avec les cheveux défaits et ce brin d'indolence avec laquelle on va l'été sur le sable en direction de la mer. Franck redoutait de la part des deux frères une remarque, quoi que ce soit d'égrillard ou d'allusif, il ne le supporterait pas. Mais le Rouge se concentra sur la bouteille et les verres, d'office il servit trois verres de vin, sans rien demander. Éric eut une expression de désolation en détachant son regard de Louise qui venait de rentrer dans la maison, un soupir d'impuissance fataliste dont Franck ne comprit pas ce qu'il voulait dire, s'il repensait à la mort d'Alexandre, ou si c'était l'amer constat de s'en tenir à ça, à ne faire que la regarder. Franck lui-même l'avait regardée, il n'aurait pas la malhonnêteté de ne pas se l'avouer, il la regardait comme une sœur un peu trop jolie, ou une femme avec laquelle il aurait vécu depuis toujours, une femme avec laquelle il ne serait plus question de désir mais de tout le reste, un genre d'amour intact, l'amour sans le faire, mais tout entier.

Les trois garçons restèrent chacun un temps sur une émotion qu'ils rumaient, et dont eux-mêmes n'étaient pas trop sûrs.

Le vin les requinquerait. Franck déclina le verre que le Rouge lui tendait en insistant lourdement.

— Allez, vas-y, on trinque !

Franck se laissa convaincre, pour ne pas entamer quelque chose de ce lien qui s'était tissé entre eux. Ils burent deux grands verres coup sur coup. Franck savait qu'il ne le fallait pas. Ils s'en resservirent un troisième, ça avait l'air frais, Franck revit son grand-père boire son vin de soif avec cette même avidité. Enfant, ça donnait envie de boire comme lui, de laisser venir en soi ce liquide miraculeux qui visiblement redonnait vie et soulageait de ce soleil qui régnait dehors, de la même façon qu'il réchauffait par grands froids. Franck les savait faits d'un tout autre métal que lui, c'étaient des hommes de la terre, il n'avait plus rien à voir avec eux, déjà ils avaient cet accent, cette voix qui porte, ces chaussures lourdes antichocs, même sous cette chaleur folle ils privilégiaient le travail au confort. Dans le fond, il leur enviait cette disposition, ce naturel, cette aptitude à s'en tenir au monde tel qu'il existe tout autour de soi, un monde délimité par des perspectives connues, ce monde ils le connaissaient par cœur, ils en savaient tous les détours, tous les pièges, toutes les subtilités de la faune de la flore et des saisons, le monde avant tout c'était le leur.

— En tout cas je te remercie, heureusement que t'as passé le turbo, sans quoi on y serait encore.

— Y'a pas de quoi.

En reprenant un verre de vin ils continuèrent de parler de vannes, de clapet, de canalisation, Franck évaluait ce plaisir tangible qu'il y a à faire quelque chose de manuel, de concret, cette satisfaction de pouvoir juger tout de suite de son travail. Tout en les écoutant, il repéra bien Alexandre, Alexandre qui ressortait de la grange. Depuis tout à l'heure il allait et venait un peu partout, il disparaissait par moments, tout même qu'il était il avait étrangement compris le fonctionnement de la caméra, il n'arrêtait pas de filmer, dans ses mains ça faisait l'effet d'un fabuleux jouet, un jouet parfaitement naturel qu'il ne lâchait pas depuis deux heures.

Louise en ressortant lui jeta un œil de loin, en revenant à table elle désigna à Franck cette déchirure qu'il s'était faite là au bas de son jean, c'est bien le signe qu'il y était allé fort, sans retenue, il en était presque fier d'avoir abîmé son jean à force d'asséner des coups de pioche.

— Vous en avez prévu un autre ?

— Non, je n'ai que celui-là. Je remplis toujours ma valise de choses inutiles.

Les Berthier en rajoutèrent, plutôt railleurs, sous prétexte qu'il ne connaissait pas sa force, et que des pantalons il ferait bien de s'en trouver un solide pour demain matin !

— Sept heures !

— Ça les gars, c'est pas dit que je sois levé.

— T'en fais pas, va, on fera pas de bruit, on pose le tuyau et on remet la terre, c'est tout, y'en a pas pour longtemps.

Ils avaient bu un quatrième verre, il n'y avait plus de gâteau, six heures venaient, c'était le moment d'y aller. Ils se levèrent tous. Tout de même, en se relevant, Franck demanda aux deux frères des nouvelles de leurs parents, comme on le fait par réflexe, d'une curiosité un peu éteinte, Éric répondit qu'ils étaient morts tous les deux, à six mois d'intervalle, « le père n'a pas supporté, quand elle est morte, il voulait qu'on continue de lui mettre le couvert à table, il a perdu la tête ». Le Rouge comme souvent ne parlait pas, là il ne cherchait même pas une vanne ou une tirade douteuse, ses parents étaient morts, c'était tout, il n'y avait rien de plus à dire, ça sonnait comme une évidente fatalité, l'irrépressible force du cycle.

Franck ne tenta même pas une formule de compassion, il ne voyait pas laquelle, il était un peu sonné d'avoir reçu l'information aussi brutalement. Il regardait les deux frères faire la bise à Louise, passer la main sur la tête de l'enfant, chahuter un peu avec lui en faisant semblant de lui prendre cette caméra avec laquelle il les visait, la réaction agile de l'enfant qui se débina les fit rire, ils étaient déjà relancés dans le moment présent, sans le moins du monde s'encombrer d'ombres.

Au moment de remonter dans le pick-up, Éric serra la main de Franck fermement, et d'un petit mouvement sec il l'attira à lui.

— Tu sais Franck, si un jour t'as besoin de matériel, tu peux me demander ce que tu veux.

— Pourquoi tu me dis ça ?

— Je sais pas, si des fois t'avais en tête de t'y mettre, aux arbres, on sait jamais.

— Merci, mais c'est pas le genre de décision qu'on prend à la va-vite.

— Ah bon, et pourquoi ?

— Je ne sais pas, ça demande à réfléchir.

— Et tout à l'heure quand t'as empoigné la pioche, tu crois que t'as réfléchi avant de le faire ?... Non, alors, vas-y, lance-toi.

Après le dîner, Louise quitta la table pour aller arroser le jardin. Elle savait bien que pour les parents, c'était une tranquillité de conscience de savoir leur jardin préservé de ces chaleurs, que les végétaux resteraient bien verts, et qu'en rentrant ils trouveraient de nouvelles tomates, des salades intactes, et des fruitiers arrivés à maturité. Dans un élan secouriste elle arrosa même les pêcheurs et les arbres auprès du jardin dont elle voyait la terre toute craquelée à leur pied. Alexandre la suivait en tout, la filmant toujours. Par moments elle faisait mine de vouloir l'arroser en pointant le tuyau dans sa direction, chaque fois il se reculait en riant aux éclats, tout en se concentrant pour garder l'image bien dans son cadre dans le petit écran.

Franck les voyait faire par la fenêtre. Il avait débarrassé la table et lavé la mince vaisselle à l'eau froide. Par réflexe il voulut regarder la météo, mais finalement il n'avait pas envie de bruits parasites, d'entendre la télé, se faire rattraper par tout ça, d'instinct il savait bien que de pluie il n'y en aurait pas, que la chaleur ne retomberait pas avant les orages du 15 août. Le temps ici, il le connaissait par cœur. Il savait bien qu'une fois passé la lune nouvelle de mi-août il y aurait un soir où tout se détraquerait, en fin de journée l'air frais viendrait, et pour peu qu'on monte sur la colline, on sentirait le vent d'ouest se lever, de plus en plus fort, ce vent qui venait du plus profond des mers, ce soir-là ce vent d'ouest gonflerait jusqu'à la bourrasque, poussé par des nuages déments on se le prendrait de plein fouet, il s'amplifierait et soufflerait à vous soulever la chemise, dans ces cas-là, c'était comme si du haut de la colline on ressentait l'inclinaison nouvelle de la sphère, la Terre follement lancée comme un bolide vers un équinoxe autre, de là-haut on le sentait bien, c'était comme de mettre le nez à la fenêtre d'une voiture qui roule trop vite, parce que de là-haut sur le mont Saint-Clair on entendait bien les feuilles de la forêt au loin malmenées par le vent, les feuilles qui répandaient hystériquement la nouvelle, les feuilles c'étaient les premières à annoncer la renverse, la pluie tombe sur elles en faisant le même bruit qu'une mer venue de loin, une mer qui se rapprocherait, une mer qui viendrait vers vous, ici c'est le chant des feuilles qui dit que c'en est fini des grosses chaleurs.

Quand Louise revint du jardin, le jour commençait de baisser, Alexandre dans le viseur distinguait moins nettement ce qu'il filmait. Alors il demanda à Franck comment on faisait pour tout voir de ce qu'il avait filmé depuis le début.

— Tu veux voir ce que tu as filmé toute la journée ? Eh bien t'appuies sur la touche, là, et tu regardes dans le petit écran !

— Non, je veux qu'on regarde tous, en grand, sur la télé.

— Attends, je ne vais tout de même pas tout installer...

— Allez, on met la télé dehors et comme ça, on regarde tous ensemble.

Franck sentait bien qu'il était le dernier à pouvoir lui refuser le coup de la séance de projection. Trente ans après il était confronté à cette corvée qu'il faisait subir aux siens, un vrai sacrifice quand il y pense, parce que la plupart du temps les autres se sentaient obligés de les regarder, ses images. Alors, pour procéder à la liturgie, il sortit le téléviseur et le posa sur la grande table dehors, il dédoubla les rallonges pour l'installer tout au bout, il y raccorda la caméra HDV, évaluant qu'il y avait bien deux heures d'images pour la seule journée.

— Tu sais, bonhomme, seulement il faut attendre qu'il fasse nuit, complètement nuit, tu ne vas pas t'endormir d'ici là ?

— Moi non.

Alors ils attendirent que le jour baisse lentement, que tombe le prodigieux rideau sur cette journée passée ensemble, une journée de trois fois rien, mais riche pourtant, une journée décisive pour Alexandre, qui s'initia au vice de voir le monde au travers des images qu'on en fait.

Louise, en attendant, dit qu'elle profiterait bien de ce qu'il restait de jour pour faire un raccord sur le pantalon de Franck. Il ôta son jean et elle alla dans la chambre chercher la boîte à couture. En caleçon, l'air du soir était hautement plus bienfaisant. Franck se passait les mains sur ses jambes nues, un peu blanches, déjà ses bras avaient pris des couleurs. Il se passait machinalement les mains sur les cuisses comme s'il avait froid, un réflexe pudique l'amenait à les dissimuler. Pourtant ça faisait du bien de sentir l'air doux du soir à même la peau. Alexandre s'approcha de lui en demandant si on pouvait commencer à regarder le film.

— Attends, il faut qu'il fasse noir, une demi-heure encore.

Louise revint avec du fil et une aiguille, elle s'assit pour repriser le pantalon. Elle jeta un œil à Franck, presque attendrie de le sentir aussi démuni ou vulnérable, ne bougeant plus de sa chaise, elle pensa qu'il avait les mêmes cuisses longues et dessinées que son frère, elle pensa qu'Alexandre se découvrait rarement les jambes, même si vraiment il faisait trop chaud il gardait un jean pour se protéger des chocs, des ronces ou des accrocs, il n'y a que le soir qu'elle les voyait ses cuisses, ce corps modelé par l'effort ou la génétique, un athlète totalement indifférent à son propre aspect. Franck la regardait faire pendant que le môme ne cessait de lui demander :

— Quand est-ce qu'on regarde le film ? Ça y est, il fait nuit ?

— Pas encore, petit.

— Je ne m'appelle pas petit !

Louise commençait à avoir du mal à bien deviner l'endroit où elle plantait l'aiguille, par moments elle se piquait à peine le bout du doigt, et plutôt que de dire « aïe ! » sa bouche sursautait d'un léger soupir. Franck regardait ce geste, cette attitude, son jean qu'elle tenait entre ses mains, à distance il la sentait le frôler, aussi confus que troublé. Puis, quand elle eut fini la reprise, elle fit un nœud et approcha la bouche de son jean pour sectionner le fil au plus près du tissu, le fil était épais, alors sa bouche s'approcha plus près encore et insista, ses lèvres touchaient la toile du jean dans un abstrait baiser, Franck n'eut pas le réflexe d'aller chercher un couteau ou des ciseaux, simplement il la regardait faire. Le fil céda dans un bruit tendu de sectionnement, sa bouche libérée esquissa un sourire de satisfaction :

— Eh bien, on n'y voit presque plus rien, j'y suis arrivée à temps !

Louise tendit le jean devant elle pour juger de l'effet.

— Qu'est-ce que vous en pensez, ça vous va ?

Franck se leva, et il alla chercher son jean dans les mains de Louise qui le lui tendait triomphalement.

— C'est formidable Louise, ça ne se voit même pas.

Il renfila son jean pour juger de l'effet tout en se disant qu'il avait bien plutôt envie de rester les jambes nues. En même temps, il se demandait s'il ne devrait pas maintenant proposer à Louise de se tutoyer sans quoi ils n'y arriveraient plus jamais avant d'intuitivement conclure que c'était peut-être mieux ainsi, que cela se ferait naturellement.

— Eh dis, maintenant il fait nuit ?

Franck engagea la lecture de la vidéo, résolu à céder à la lubie du gosse, bien conscient qu'il y avait là deux heures d'images, mais que pour ruser il passerait en accéléré certaines séquences, parce que ça n'a rien d'intéressant de visionner le soir même le film d'une journée qu'on vient à peine de vivre.

Seulement, dès le début il n'en revint pas de ses images, celles qu'il avait prises à la gare à Paris, en attendant l'heure de son train, tous ces passagers en ordre, ces familles organisées, ces images, elles lui semblaient venues de loin, très loin dans le temps, comme diffusées depuis une autre vie. Il avait l'impression d'avoir vécu cela il y a dix ans. Puis il y eut le train, puis le quai de Brive, toujours aussi loin dans le temps, et la motrice avec le gros plan sur la tache de sang, et ensuite un long plan-séquence au cours duquel il zoomait à travers la vitre, ces sangliers qui se débinaient au milieu des arbres. Puis il y eut la séquence du ciel chaotiquement filmé depuis le plateau arrière du pick-up, et la ferme qui se rapprochait, cette cour, cette même cour maintenant sombre et fraîche, il la voyait là, à l'image, comme depuis une autre vie, une cour étrangère, alors qu'en ce moment même, il était en plein dedans, souverain et calme, et la cuisine, le couloir, et la porte qui s'ouvre sur son lit...

— C'est mon lit ! Mais pourquoi t'as filmé tout ça ?

— Je ne sais pas, pour me souvenir. Et toi ? C'est à toi maintenant ! On va bien voir ce que t'as filmé, toi !

Puis vinrent les éclats de rire, quand la caméra passée dans la main du gosse restitua des images parfaitement saccadées et anarchiques, c'était le parcours inverse, la caméra qui ressortait de la chambre, tout en zigzags et en soubresauts, puis partait dans le couloir, et la cour, et les bruits de la mère qui lui criait dessus, et après ça la caméra qui va se planquer sous une vieille huche de la grange, Alexandre rit aux éclats en voyant ça, à l'image on l'entendait qui haletait, essoufflé, à ras de terre, et dans le cadre à ras du sol, on voyait la mère qui rentrait dans la grange et Franck en arrière-plan.

— Eh bien, j'en ai manqué, des choses, fit Louise, s'adressant tout aussi bien à Franck qu'à son fils.

Puis d'un coup ce fut un tout autre film. La gerbe d'eau qui fusait depuis la terre du grand champ derrière, Franck aimait bien l'idée de l'avoir, cette image. Il passa une main sur la tête d'Alexandre en signe de gratitude. Franck qui se découvrait complètement transformé, avec sa pioche à la main, et ce geyser qui leur retombait dessus, il retrouva le frisson de ce prodigieux soulagement, cette réjouissante fierté qu'il avait ressentie à ce moment-là. Dans le fond, il n'y était jamais sur les images, jamais il ne se filmait, d'ailleurs il n'avait aucune image de lui, depuis toujours probablement, du moins elles devaient être rares, et là, ce qu'il voyait de lui le satisfaisait, il se découvrait impérial et solide, à bout de forces mais triomphant.

Louise était bon public, elle regardait les images qu'avait tournées son fils, tout le long de l'après-midi, avec une vraie attention, en bienveillante spectatrice. Du coup, on ne voyait pas son fils, son fils on ne le voyait pas dans l'écran, mais on la voyait elle et on voyait Franck, visiblement elle n'était pas gênée par son image, jamais elle ne se plaignait d'un mauvais profil, jamais elle ne disait « Oh ! je suis affreuse », ou quoi que ce soit de l'ordre de l'autodénigrement, pas plus que de l'autosatisfaction.

En voyant ces images, Franck eut l'idée d'un projet, un projet qu'il voulut si fort qu'il se jura instantanément de le réaliser, pour le coup plus besoin de courir le monde, pour le coup on serait dans l'inédit absolu, l'idée ce serait de définir plusieurs sites fixes, quitte à prendre deux caméras, et faire un genre de plan-séquence, un image-par-image qui se déroulerait sur des années, dix ans au moins, peut-être même quinze, et là, on partirait d'un horizon de champs en friche qui recouvrent plusieurs hectares, un plan très large sur tout un horizon de terres abandonnées et sauvages, et au fil des mois et des années, on y verrait comme on l'a vu faire déjà des fleurs ou des insectes, une terre assainie et nue, une terre partie de rien, et sur laquelle se dresseraient, au cours d'un interminable miracle, d'abord des plants tout minces à peine plus hauts que des jeunes pousses de blé, des arbustes inexorablement aimantés par le prodige des astres qui pousseraient au gré des saisons et se déploieraient amples, des milliers de pousses qui deviendraient des arbres.

Oui, c'est ça, le film montrera cela, des milliers d'arbres s'épanouissant, passant des simples pousses à la forêt, une vie qui prendrait forme en avalant les saisons et en se nourrissant du temps comme d'un lait maternel, oui, c'est bien cela qu'il veut faire, il en est sûr maintenant, du coup ce sera, sans l'ombre d'un doute, le plus beau film de sa vie.

Table of Contents

[Couverture](#)

[Identité](#)

[Copyright](#)

[Couverture](#)

[Du même auteur](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39](#)

[Chapitre 40](#)

[Chapitre 41](#)

[Chapitre 42](#)

[Chapitre 43](#)

[Chapitre 44](#)

[Chapitre 45](#)

[Chapitre 46](#)

[Chapitre 47](#)

[Chapitre 48](#)

[Chapitre 49](#)

[Chapitre 50](#)

[Chapitre 51](#)

[Chapitre 52](#)

[Chapitre 53](#)

[Chapitre 54](#)

[Chapitre 55](#)

[Chapitre 56](#)

[Chapitre 57](#)

[Chapitre 58](#)

[Chapitre 59](#)

[Chapitre 60](#)

[Chapitre 61](#)

[Chapitre 62](#)

[Chapitre 63](#)

[Chapitre 64](#)

[Chapitre 65](#)

[Chapitre 66](#)

[Chapitre 67](#)